

Bernard Odier



Bernard Odier

Karakoram

Expéditions et trekkings, 1982 – 2000

Première de couverture : L'éperon Sud du Gasherbrum II (8035 m).

Photo Bernard Odier

4° de couverture : Eclaircie sur le glacier d'Hispar, Mars 1987.

Photo Bernard Odier

Sommaire

**Chapitre 1 : Caravanes de Tartarie.
Afghanistan, juillet - août 1972**

**Chapitre 2 : Climbing in the Himalaya.
Gasherbrum II, juillet-août 1982**

**Chapitre 3 : Deux montagnes et une rivière.
Reconnaissance à Hispar, août 1985**

**Chapitre 4 : The call of the snowy Hispar.
Tentative à ski, mars 1987**

**Chapitre 5 : In the ice bound heights of the Muztagh.
Glaciers de Chogolungma et de Sokha, août 1988**

**Chapitre 6 : The Heart of a continent.
Traversée à ski du Karakoram, avril 1990**

**Chapitre 7 : Blank on the map.
Vallée de la Shaksgam, Chine, septembre - octobre 1993**

**Chapitre 8 : In the ice wilds of eastern Karakoram.
Glacier de Rimo, Inde, août - septembre 2000**

Introduction

Ce Volume est consacré à l'ensemble de mes voyages et expéditions en Asie centrale, de 1972 à 2000 : Afghanistan, Karakoram côté Pakistanais, Karakoram côté Chinois, et Karakoram oriental côté Indien.

Je me suis appuyé sur les notes assez précises de mes carnets de voyage. Les dialogues ont été puisés dans ma mémoire, mais je les crois relativement fidèles à l'esprit de l'époque...

Les photos sont de moi ou de mes camarades d'expédition.

Ces expéditions ont toutes été marquantes ; chacune appelait la suivante.

Plusieurs de mes voyages ou expéditions ont tourné autour de l'idée de la traversée à ski des glaciers du Karakoram. Il m'a fallu plusieurs années pour y arriver.

Pour tous les skieurs, je suis heureux de voir que les glaciers du Karakoram résistent assez bien au réchauffement climatique.

J'ai su à l'époque convaincre mes différents employeurs de m'accorder de longues vacances...

J'avais aussi le soutien de mon médecin généraliste. C'était une femme très sympathique et attentive à ses patients. Elle me disait : « Monsieur Odier, j'ai un bon traitement. Je vous prescris une expédition en Himalaya. Vous verrez, à votre retour ça ira beaucoup mieux ! ». Par chance, l'ordonnance était réutilisable... et, comme vous le verrez, j'en ai bien profité.

Je continue d'introduire chaque chapitre par un livre de référence sur le massif. Ces livres sont en général en langue anglaise, les Anglais (anciens administrateurs du Royaume des Indes !) ayant réalisé l'essentiel de l'exploration de ces territoires.

Nous avons eu la chance de visiter des coins perdus. L'alpiniste anglais Tom Longstaff disait : « *Dans l'Himalaya, la seule preuve certaine d'un itinéraire est d'y passer.* »

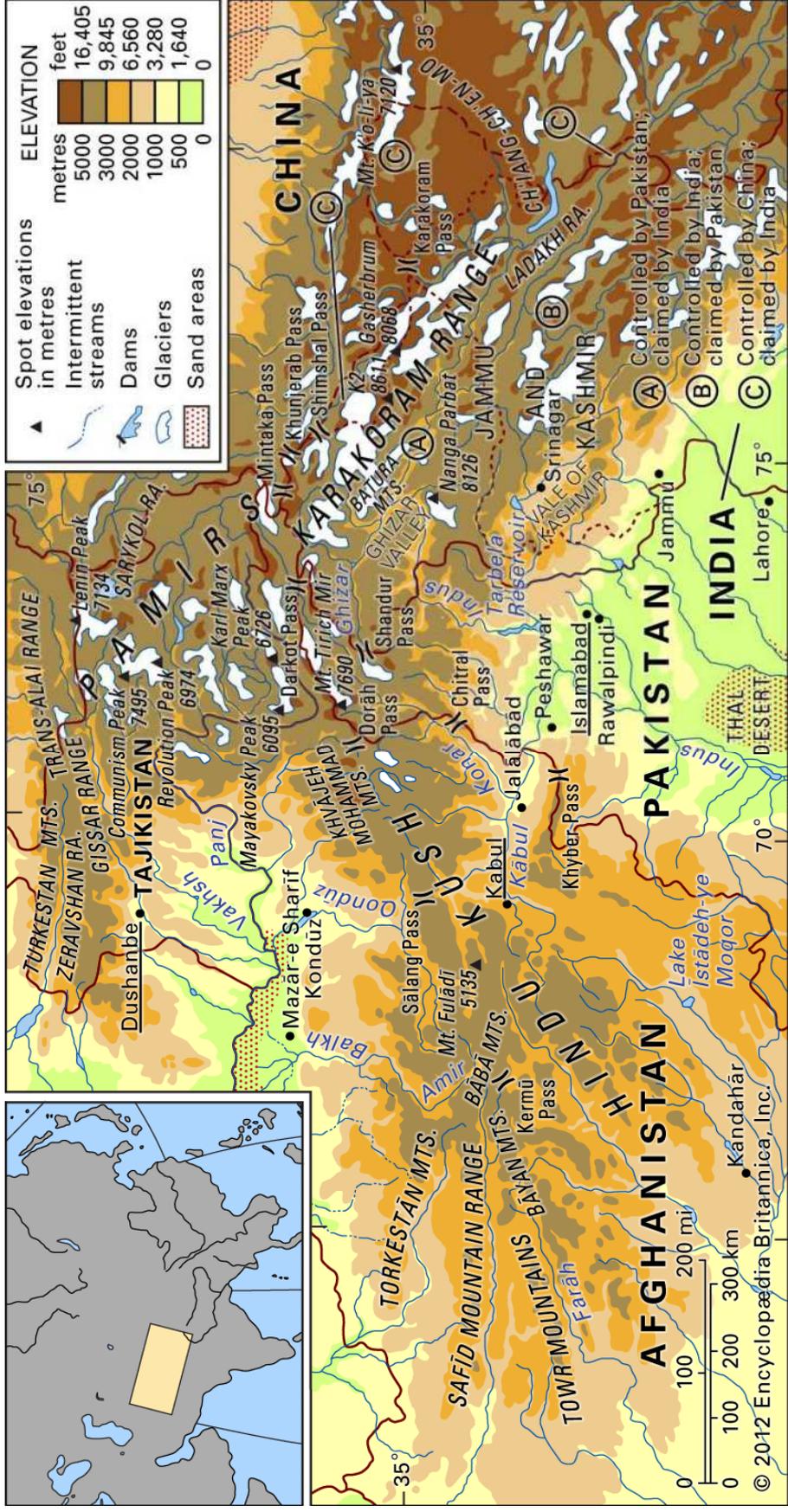
Eh bien, nous avons fait la preuve de l'existence d'une haute route à ski à le long de la ligne de partage des eaux du Karakoram...

Je dédie ce volume à tous mes camarades du Groupe Universitaire de Montagne et Ski (GUMS de Paris, mon club de montagne), sans qui je n'aurais pas pu vivre toutes ces aventures.

« Dites à Don Carlos de respecter toujours les rêves de sa jeunesse... ».

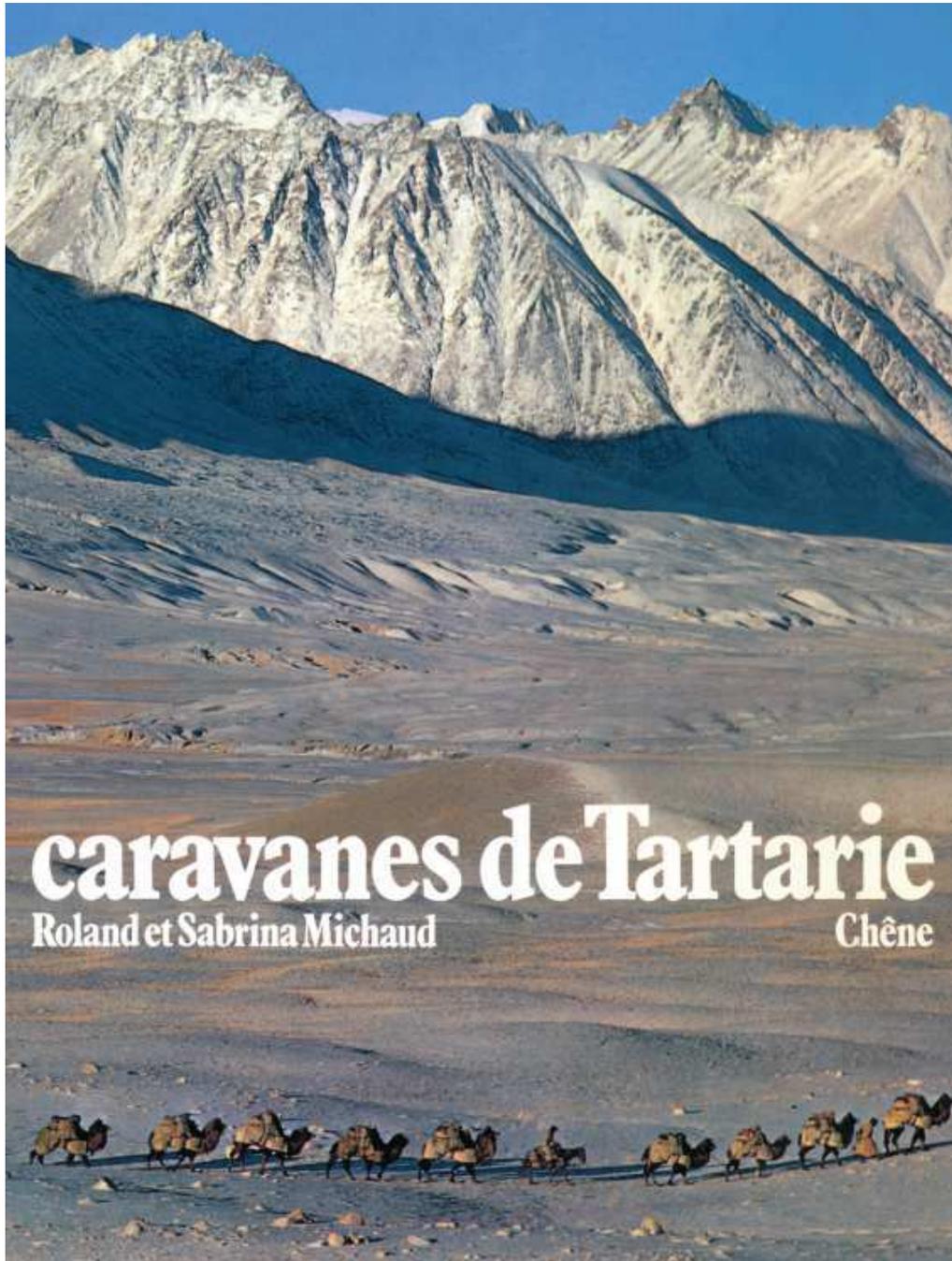
Schiller, Don Carlos.

Cité par mon ancêtre Edouard Odier, comme introduction à ses mémoires (1854).



Le Karakoram : extrémité Nord-Ouest de la chaîne himalayenne, aux confins du Pamir et de l'Afghanistan
 Carte Encyclopædia Britannica

Chapitre 1 – Caravanes de Tartarie



Ce livre des très bons photographes Roland et Sabrina Michaud, paru en 1977, a été un livre culte pour tous les amoureux de l'Afghanistan.

Le livre décrit surtout le Corridor du Wakhan, extrémité NE du pays, donnant accès au Pamir.

Les Michaud ont publié plusieurs autres beaux livres de photos, dont : « Afghanistan », « Horseman of Afghanistan » et « Mémoire de l'Afghanistan ».

Caravanes de Tartarie

Afghanistan, paradis perdu. Juillet - Août 1972

Certes, les montagnes de l'Afghanistan ne font pas partie du Karakoram, mais de l'Hindu-Kush.

Mais ce premier grand voyage, ce fut pour moi la découverte de l'Asie Centrale, de l'hospitalité et de la noblesse de ses populations, de ses lumières saturées et inimitables, bref : une bonne introduction à mes voyages ultérieurs au Karakoram.

L'Afghanistan, un pays superbe et fascinant, qui laisse une empreinte forte à tous ceux qui l'ont visité.

J'avais hésité initialement à en faire un chapitre, d'abord parce que je n'y ai pas fait de montagne, et ensuite parce que certains souvenirs du voyage ne sont pas tous agréables à évoquer. Nous avons eu un grave accident sur le chemin du retour, et j'ai failli ne pas revenir. Mes souvenirs sont lointains, et je n'avais pas pris de notes. Pire, le matériel photo et les pellicules ont été volés après notre accident. Je n'avais alors que 22 ans.

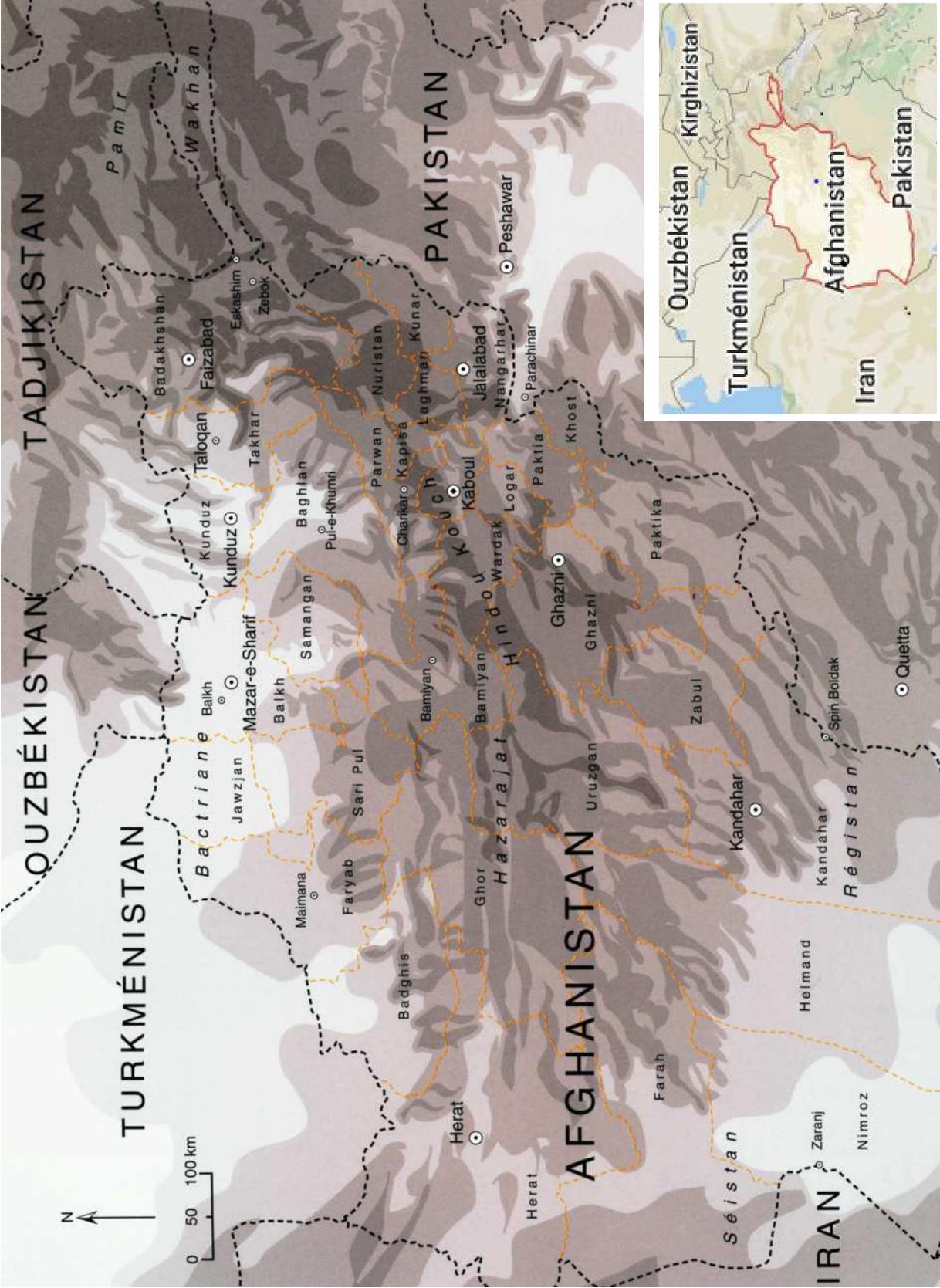
Mais il m'a semblé essentiel de parler un peu de ce paradis perdu pour le voyageur, et de ce peuple noble et fier qui endure aujourd'hui tant de souffrances.

Ce voyage m'avait été proposé par un élève ingénieur, camarade de promotion, qui cherchait un coéquipier. En fait, nous ne nous sommes pas bien entendu. Je découvrais son profil de petit bourgeois ordinaire, et lui critiquait mon manque d'expérience en voyages et en mécanique (ce qui était d'ailleurs une réalité !). Il avait un peu roulé avec sa voiture 2 CV sur les pistes du Sud marocain, et de ce fait se prenait pour Louis Audouin-Dubreuil dans la Croisière Jaune de Citroën. Je crois que pour lui, l'important c'était la relation qu'il entretenait avec sa voiture !

Mais enfin, nous avons tenu presque deux mois ensemble.

En tout 13 000 Kms en 2 CV pour aller (et retour) jusqu'à Mazar-e-Sharif - le long de l'Amou Daria, frontière avec l'Ouzbékistan - et aux ruines de la cité mythique de Balkh, ancienne capitale du Monde dit-on (ou au moins de l'Asie Centrale...).





Ça commence par la traversée de l'Italie du Nord, puis de l'ancienne Yougoslavie, et de la Bulgarie. Puis la découverte d'Istanbul, de son activité extraordinaire, et de ses couchers de soleil sur le Bosphore.

Ensuite, le nord de la Turquie, avec ses champs de noisetiers et d'abricotiers sur les rives de la Mer Noire. Puis la sécheresse de l'Anatolie, le Mont Ararat, le Kurdistan, et l'entrée en Iran.

L'Iran au pas de charge : Tabriz, Téhéran, la piste de Meched, puis l'entrée en Afghanistan dans la province de Hérat. La traversée du désert du Registan vers Kandahar, avec une chaleur torride vers 45 °C, le bitume qui fond, et des mirages dans l'air surchauffé.

Kaboul, bourgade provinciale et agréable en ce temps-là. Des marchés, des artisans, des écoliers, et des écolières qui vont au lycée en jupe bleue marine et corsage blanc, comme dans certains collèges élitistes occidentaux.

Les bouddhas géants de Bamiyan, qui n'avaient pas encore été dynamités par des barbares talibans.



*La vallée de Bamiyan vers l'an 2000. Le grand Buddha est encore intact.
Photo Stephane Allix*

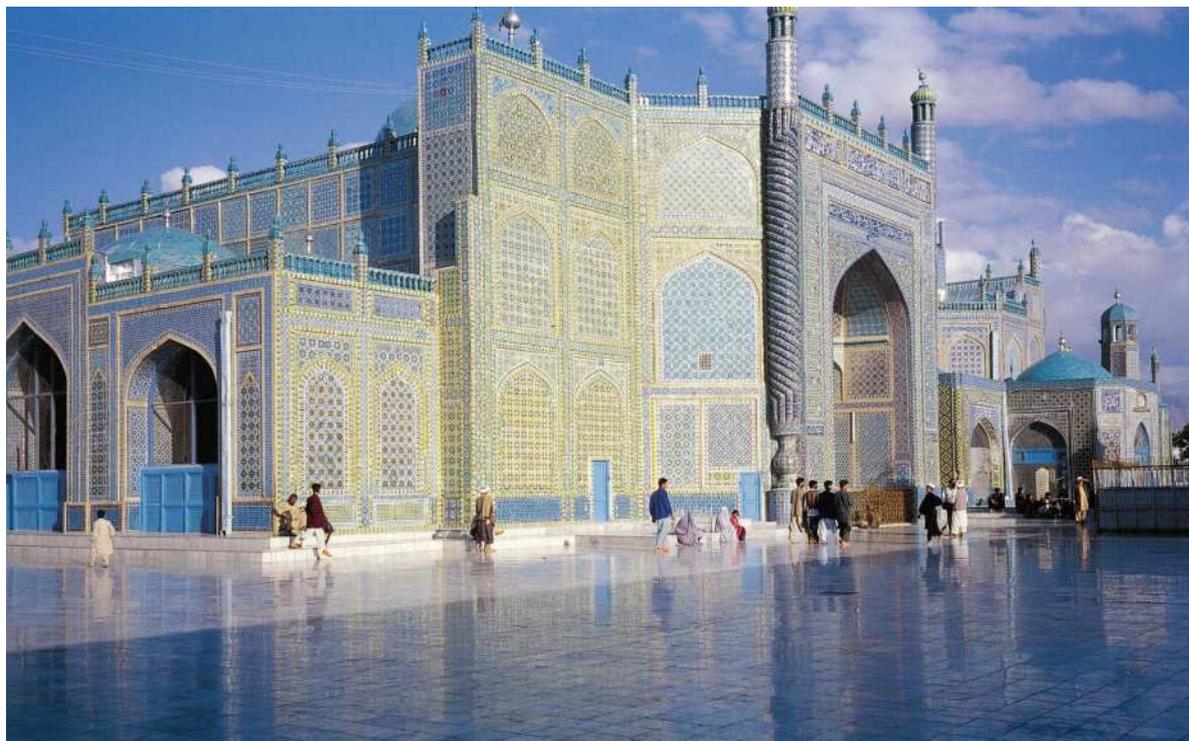
“ Pourtant, il ne faudrait pas croire que l'Islam, dans ces hautes terres, soit tellement épris du terrestre... Il y a ici un appétit d'essentiel, sans cesse entretenu par le spectacle d'une nature ou l'homme apparaît comme un humble accident, par la finesse et la lenteur d'une vie ou le frugal tue le mesquin. Le Dieu de l'Hindou-Kouch n'est pas, comme celui de Bethléem, amoureux de l'homme, il est son créateur miséricordieux et grand. C'est un credo simple, mais qui frappe. Les gens d'ici l'éprouvent avec plus de force et de verdeur que nous. L'Allah, ou Akbar, tout tient à cela: ce Nom dont la magie suffit à transformer notre vide intérieur en espace, et cette ampleur divine qui à force d'être inscrite à la chaux sur les tombes, ou vociférées à la pointe des minarets, devient véritablement la propriété de chacun: une richesse dont les visages portent de furtifs, mais d'incontestables reflets.”

Nicolas Bouvier, l'Usage du Monde, 1963

Puis les lacs de Band-e-Amir, pure merveille du Monde.

Puis la traversée de l'Indu-Kush par le tunnel de Salang, tout juste construit par les Russes (avec quelques arrières pensées, comme on le verra par la suite...).

Puis le défilé d'Alexandre, et Mazar-e-Sharif : la splendeur unique de la mosquée bleue.



La mosquée bleue de Mazar-e-Sharif

Photo Stephane Allix

Puis enfin Balkh, cité détruite par Tamerlan vers 1220, dont on disait que c'était à l'époque la plus grande ville du monde....

Marco Polo en a découvert les ruines vers 1270. Il décrit « *nombre de beaux palais et maintes belles maisons de marbre. Et encore y sont, mais détruites et ruinées.* »

Et puis les haltes dans tous ces petits villages, avec leur bazar couvert par des toits d'étoffes, les pains sans levain aux échoppes du boulanger, le thé dans les tchaikhana (*La Maison du Thé*)

“Le tenancier de la tchaikhana de Sarai use d'une publicité sans appel: un tronc en travers de la route. On s'arrête - il le faut bien - on aperçoit alors sous l'auvent de feuilles sèches deux samovars qui fument entre des guirlandes d'oignons, les théières décorées de roses alignées sur le brasero, et on rejoint à l'intérieur quelques autres victimes du tronc qui vous accordent un instant d'attention courtoise et reprennent aussitôt leur sieste, leur jeu d'échecs, leur repas.

Il faut connaître l'abominable indiscretion qui règne dans d'autres régions de l'Asie pour mesurer ce que cette retenue a d'exceptionnel et d'appréciable. On pense ici que témoigner trop d'intérêt ou de bonhomie nuirait à l'hospitalité. Selon une chanson populaire afghane, le personnage grotesque, c'est celui qui reçoit son hôte en lui demandant d'où il vient, puis “le tue de questions des pieds à la tête”.

Vis à vis de l'occidental, les Afghans ne changent en rien leur manière. Pas traces de veulerie, pas trace de ce "psychisme" avantageux que vous opposent certains indiens médiocres. Est-ce l'effet de la montagne? C'est plutôt que les Afghans n'ont jamais été colonisés. A deux reprises, les Anglais les ont battus, ont forcé le Khyber Pass et occupé Kaboul. A deux reprises aussi, les Afghans ont administré à ces mêmes troupes anglaises une correction mémorable, et ramené la marque à zéro. Donc pas d'affront à laver, ni de complexe à guérir. Un étranger? un "firanghi" ? un homme quoi! On lui fait place, on veille à ce qu'il soit servi, et chacun retourne à ses affaires.
(Nicolas Bouvier – L'usage du Monde).



Etudiantes à Kaboul dans les années 60.

Photo Jacques Cornet.

Aujourd'hui, c'est burka pour toutes !

Puis le retour. De nouveau Kandahar, Hérat, Téhéran, puis la ville sainte de Qom, la visite d'Ispahan. La remontée vers Kermanshah et Tabriz par la traversée des montagnes du Zagros, et le retour en Anatolie turque.

« A l'est d'Erzurum, la piste est très solitaire. De grandes distances séparent les villages. Pour une raison ou une autre, il peut arriver qu'on arrête la voiture et passe la nuit dehors. Au chaud dans une grosse veste de feutre, un bonnet de fourrure tiré sur les oreilles, on écoute l'eau bouillir sur le Primus à l'abri d'une roue. Adossé contre une colline, on regarde les étoiles, les mouvements vague de la terre qui s'en va vers le Caucase, les yeux phosphorescents des renards. Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent... et on s'empresse de couler cet instant souverain comme un corps mort au fond de sa mémoire, ou on ira le rechercher un jour. On s'étire, on fait quelques pas, pesant moins d'un kilo, et le mot "bonheur" paraît bien maigre et particulier pour décrire ce qui vous arrive ».
(Nicolas Bouvier, l'Usage du Monde, 1963).

Quant à moi, à l'est d'Erzurum, j'ai bien failli arrêter ma carrière...

Nous avons passé plus de 24 heures à la frontière Iran/Turquie, et avons hâte d'arriver à l'étape. A la tombée de la nuit, il nous restait une heure de route pour Erzurum. Nous avons décidé de continuer, malgré le risque de rouler de nuit. On nous avait prévenus.

Il faut savoir que de nombreux véhicules roulent sans éclairage. Les camions n'ont pas de feux de croisement. Ils roulent en veilleuse ou sans lumière, même par nuit noire. Puis, lorsqu'ils sont à quelques dizaines de mètres de vous, ils se mettent brutalement pleins phares, vous éblouissant complètement .

Mais cette nuit-là, c'est une robuste charrette à foin qui sortit inopinément d'un virage, et qui plia notre fragile 2CV. J'étais gravement blessé, en un lieu alors très peu fréquenté, et je perdais beaucoup de sang. Par chance, quelques minutes plus tard, un camion passa par là et m'emmena chez le médecin de campagne, qui finit par trouver une jeep pour me conduire à l'hôpital d'Erzurum. Hôpital de campagne très sommaire, mais qui avait heureusement un bon chirurgien.

Comme j'avais perdu beaucoup de sang, j'étais très faible, et il fallut me recoudre sans anesthésie. Très mauvais souvenir...

A l'hôpital d'Erzurum, personne ne parlait français ni anglais. Je n'avais qu'un pantalon plein de sang, rien pour le torse, j'avais froid. Finalement, on fit venir à l'hôpital le pharmacien de la ville, qui parlait quelques mots de français. J'étais tellement content de le voir que je me rappelle encore de son nom: Bahattiu Ciaigolu. Un brave homme. Paix à son âme.

Plus tard, je me fis expliquer le compte rendu médical fourni par l'hôpital, car il était écrit en turc. J'avais eu une section de l'artère thyroïde supérieure, une blessure très grave. J'ai eu beaucoup de chance de m'en sortir...

L'Afghanistan, ce fut l'apprentissage du contact avec l'Islam. Un Islam qui était alors tolérant et très respectueux du voyageur, comme le veut le Coran.

Et aussi l'apprentissage du « temps oriental ».

Un jour ma fille Hélène (elle avait tout juste 5 ans) me demande de faire quelque chose. Je réponds que je suis occupé et que je n'ai pas le temps. Hélène me demande :

« Alors comme ça papa, le temps il est limité ?

« Oui, Hélène, le temps est limité, tu vois je ne peux pas faire deux choses à la fois.

Hélène réfléchit un peu, puis revint vers moi et me demanda doucement :

« Mais dis papa, le temps, il est limité partout ? »

Je ne répondis pas, pressentant qu'il y avait là peut être une intuition supérieure.

J'ai réfléchi quelques temps à cette question, et je finis par en convenir : Hélène avait raison, le temps n'est pas limité partout.

En Asie, le temps ne compte pas, et ne s'écoule pas pareil. On doit toujours avoir en tête cette notion différente du temps quand on voyage en Asie.

L' Afghanistan : un des plus beaux pays du monde.

Je suis heureux de l'avoir vu avant qu'il tombe aux mains des fanatiques religieux, qui l'ont largement détruit.

Il m'en reste toutefois un beau souvenir :

Près de trente ans plus tard, Dominique et moi visitons une maison à vendre en vallée de Chevreuse, qui comprenait un bel atelier d'artiste.

Au mur, un grand tableau mettant en scène des afghans jouant aux cartes, dans une composition adaptée du tableau de Caravage « les tricheurs ».

Nous n'avons pas acheté la maison, mais j'ai craqué sur le tableau qui me rappelait les ambiances de « là-bas ».



Afghans jouant aux cartes, tableau de BIVAN, ancienne Présidente de l'Association des Peintres de la Vallée de Chevreuse.

Enfin, terminons par un hommage au Commandant Massoud, qui a essayé de sauver son pays de l'invasion soviétique.

C'était à la fois un guerrier admiré, grand stratège, commandant les troupes du NE de l'Afghanistan à partir de son bastion du Panshir ; mais aussi un intellectuel lettré, formé au Lycée Français de Kaboul, poète et francophile. Il a été assassiné par Al Quaida en 2001, deux jours avant le 11 Septembre.



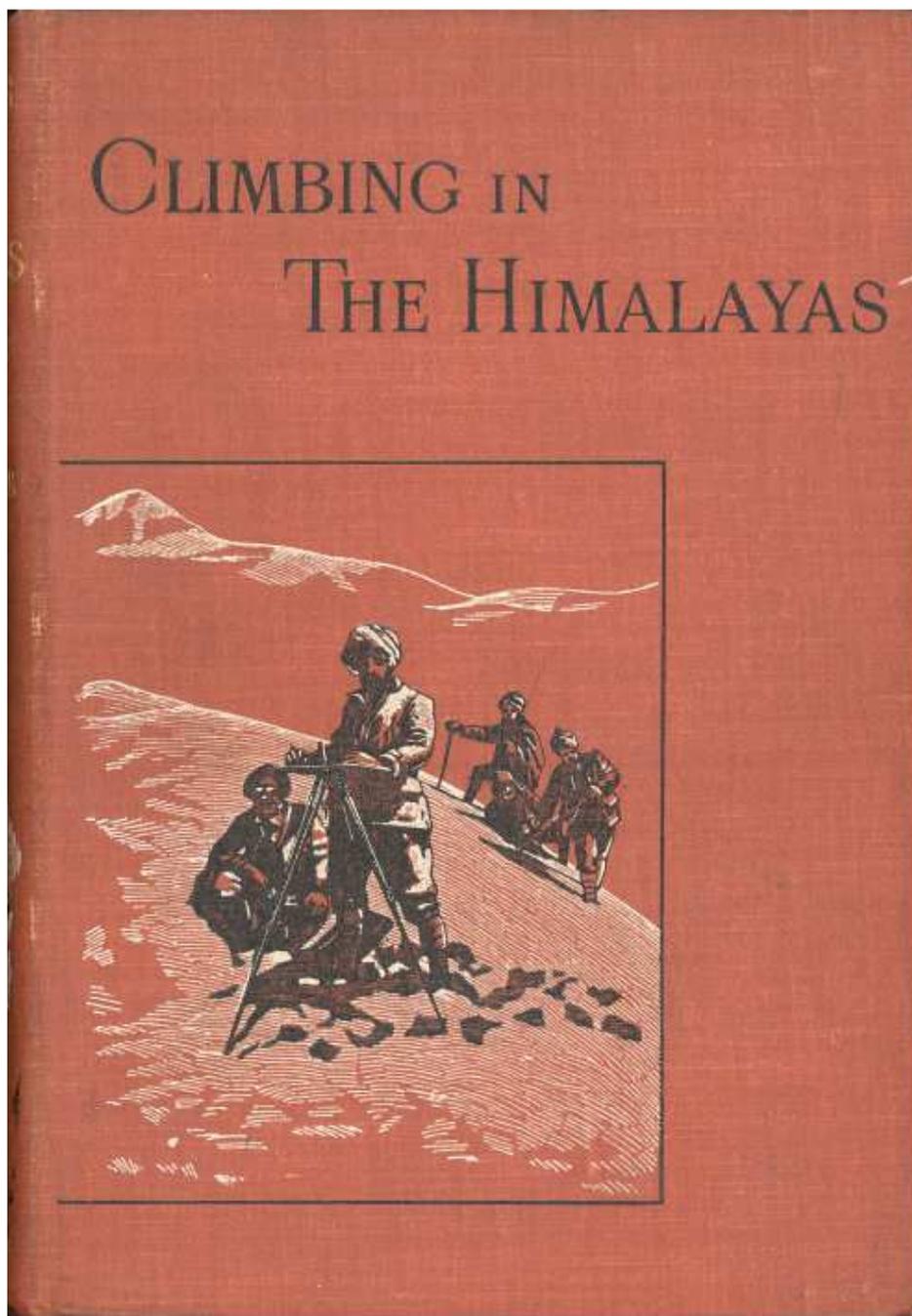
Le Commandant Massoud, vers 1995.

Photo Reza

Chapitre 2

Climbing in the Himalayas

Juillet - Septembre 1982



par William Martin Conway

Historique

La chaîne du « Baltoro Muztagh » a été franchie de tous temps par des caravanes venant d'Asie centrale, à travers le col de Muztagh Est, dont nous parlerons au paragraphe 6.

Une forte tradition orale, présente dans toutes les vallées, perpétue le souvenir de ces caravanes des siècles passés à travers les hauts cols du Karakoram. Adolphe Schlagintweit (en 1856) et Younghusband (en 1861) atteignirent ou traversèrent l'ancien col de caravane dit « Muztagh Est » ou encore « old Muztagh pass ».

La première visite « officielle » du Baltoro - jusqu'à Concordia - remonte à 1861, lorsque Henry Godwin Austen, officier anglais, vint trianguler les sommets du Karakoram sur ordre du Vice-Roi des Indes.

Mais du point de vue de l'exploration et de l'alpinisme, c'est l'anglais William Martin Conway qui fit vraiment découvrir les lieux avec son bel ouvrage « Climbing in the Himalaya » édité en 1894. Cette expédition, tenue en 1892, comportait également le fameux Major Bruce, du 5^e régiment de Gurkhas, et le guide suisse Matthias Zurbriggen.

Plusieurs tentatives d'ascension du K2 et des sommets environnants eurent lieu avant-guerre.

D'abord l'expédition Eckenstein, en 1902, qui atteignit 6 600 m sur l'arête Sud-Est.

Participait à cette expédition le suisse Jules Jacot-Guillarmod, qui fit d'intéressantes photos publiées dans son livre « Six mois dans l'Himalaya » en 1904.

Ensuite vint la fameuse expédition du Duc des Abruzzes, en 1909, avec la participation du photographe Vittorio Sella, à qui on doit des photographies magnifiques qui sont encore aujourd'hui au top.

Vinrent ensuite le Duc de Spoleto, en 1929, qui fit un beau travail de cartographie.

Puis l'expédition suisse de Günter Dyhrenfurth en 1934 (comprenant entre autres André Roch et madame Hettie Dyhrenfurth), qui fit l'ascension du col Conway et, au-dessus, du Sia Kangri (7422 m) : première ascension réussie d'ampleur au Karakoram.

Puis l'expédition française d'Henry de Ségogne, qui en 1936 tenta le Hidden Peak, sans succès.

Puis l'expédition américaine de 1939, expédition tragique au cours de laquelle, cependant, Fritz Wiessner et le sherpa Pasang Dawa atteignirent l'altitude de 8 300m, juste avant le dangereux passage du « bottleneck » sous les séracs sommitaux : exploit fabuleux pour l'époque !

C'est après-guerre, en 1954, que les Italiens réussirent enfin la première ascension du K2 par la voie dite maintenant « arête des Abruzzes ».

En 1982, Philippe Tixier et mon frère Hubert prirent l'initiative d'organiser une expédition au Nord Pakistan, objectif : le Gasherbrum II, 8035 m.

A cette époque, le K2 ne comptait encore que 5 ascensions ! et le Gasherbrum II, moins difficile, 11 ascensions. Mais ensuite, dans les années 80, le nombre d'expéditions sur les sommets de plus de 8 000 m explosa.

C'était la mode des « 8 000 faciles ». L'année précédente, le jeune Erich Beaud, 21 ans, avec Christine Janin et leur officier de liaison, avaient fait la 11^e ascension du Gasherbrum II, assez facilement disaient-ils.

Mais nous devons découvrir qu'un « 8000 facile », ça n'existe pas....

Bref, le 15 Juillet 1982, nous sommes à Rawalpindi : nous, c'est-à-dire Philippe Tixier, Hubert, Christine Fauray, Etienne Frossard, Cécile Koehler, le docteur Rémi Cadier, et moi-même.

C'est une ville duale en fait : Rawalpindi, la vieille ville grouillante et pleine de vie, avec ses bazars et ses marchands, et Islamabad, la nouvelle capitale, siège des administrations, des ambassades, des sièges sociaux, et de la grande mosquée Al Faisal, une des plus grandes du monde.

Islamabad signifie « la demeure de l'Islam ».

راولپنڈی
اسلام آباد
پاکستان

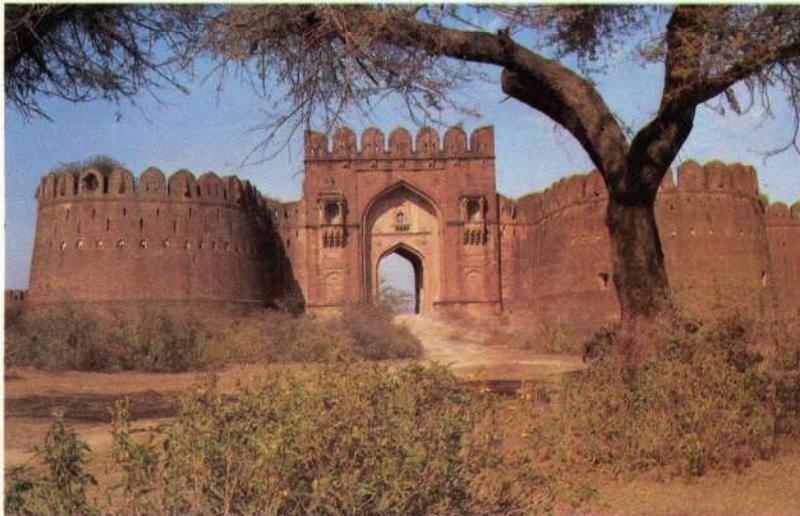
RAWALPINDI
ISLAMABAD
PAKISTAN



Secretariat Blocks, Islamabad



Rawal Dam, Islamabad.

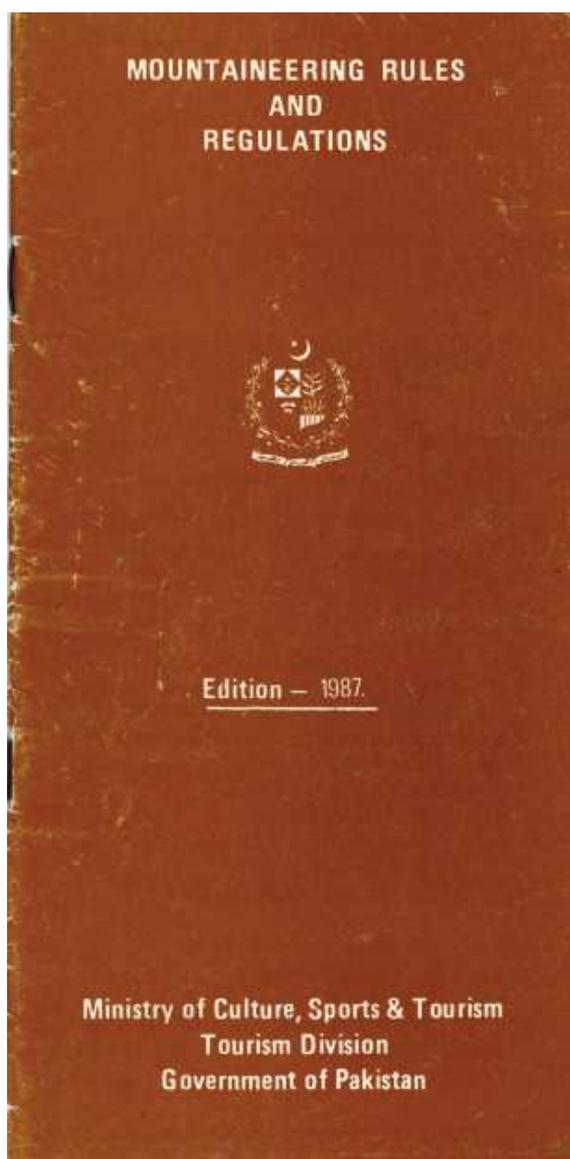


Rohtas Fort



Folkcraft Museum, Islamabad

Nos contacts avec les administrations devant nous donner leur autorisation dura ... plusieurs jours.
Dans une chaleur étouffante, nous étions transférés de guichet en guichet... rude exercice !
Tout est codifié dans de gros documents mais au final, rien ne se passe comme prévu...



**INDEX FOR TERMS AND CONDITIONS FOR
GRANT OF PERMISSION TO MOUNTAINEERING
EXPEDITION PARTIES FOR CLIMBING
PEAKS IN PAKISTAN**

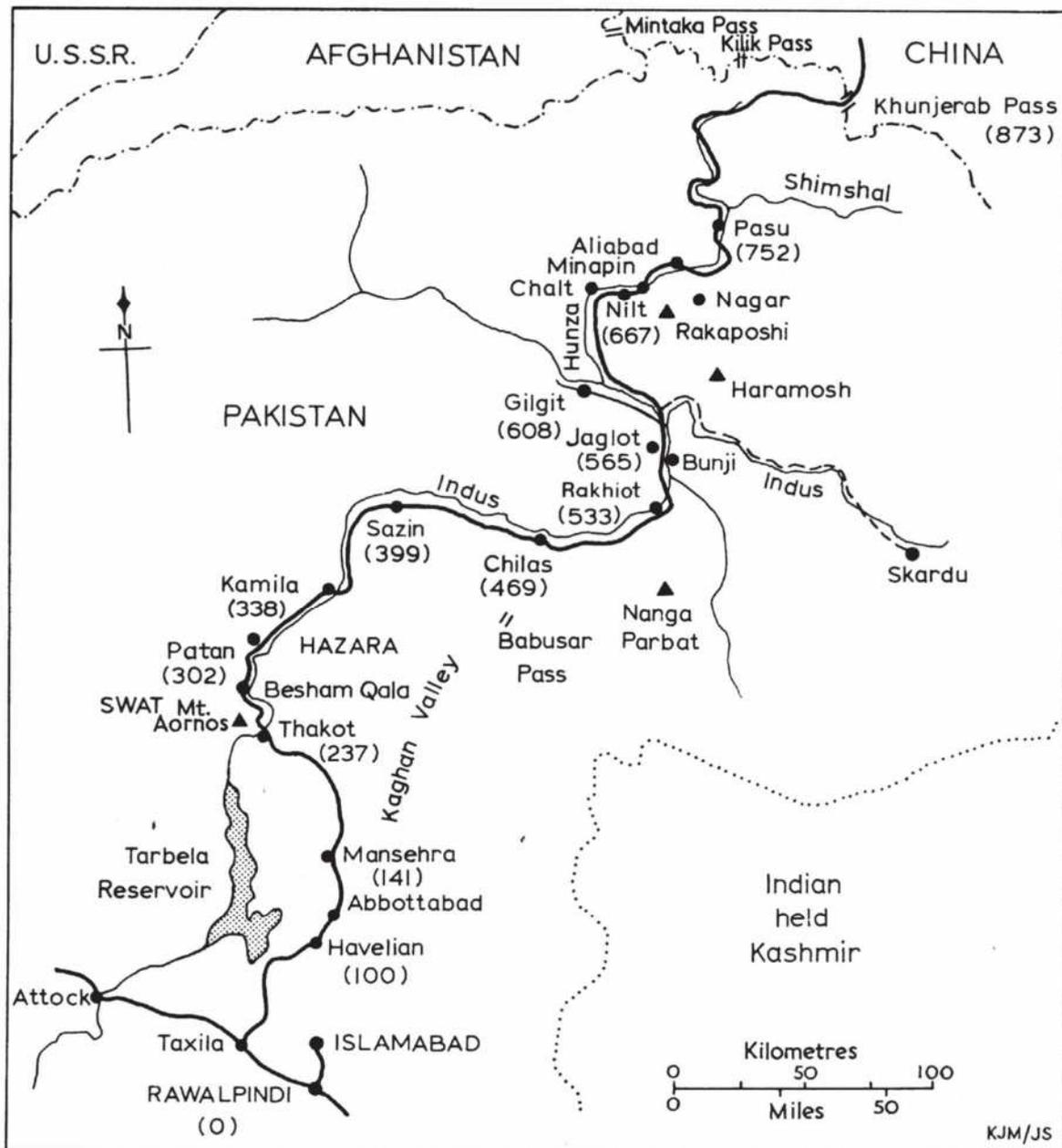
Chapter	Contents	Page
I.	Procedure for applying for permission	2
II.	Cancellation	3
III.	Briefing/de-briefing	3
IV.	Liaison Officer (L. O.)	3
V.	Kit/Equipment	5
VI.	Import/Export of Equipment/Kit.	6
VII.	Wages of Porters and transport hire charges.	7
VIII.	Insurance.	8
IX.	Medical treatment	8
X.	Royalty	9
XI.	Photography.	11
XII.	Joint Expedition parties	12
XIII.	Accidents.	13
XIV.	Foreign Exchange	14
XV.	Observance of security and conditions for publication of material	14
XVI.	Miscellaneous	15
XVII.	Terms and conditions for winter climbing	17

Attention ! Ici on ne plaisante pas avec la bureaucratie

L'administration en Orient, c'est un autre monde...difficile d'expliquer ça, il faut le vivre... ou plutôt, le subir !

Bref, nos précieux papiers en poche, nous pouvons finalement décoller.
En route pour les « Northern Areas ».

Ce n'est pas si loin que ça, mais l'état des routes et les usages locaux font que le trajet jusqu'à Skardu, au pied des montagnes, durait quand même 27 heures à l'époque !



The route of the Karakoram Highway in Pakistan, showing distances from Rawalpindi in kilometres

De Rawalpindi à Skardu : 27 heures de minibus !

De nos jours, une belle route alternative passe par la vallée de Kaghan et le col de Babusar. Cette vallée, autrefois repaire de talibans locaux, a été « pacifiée » et ouverte au trafic il y a quelques années.

Nous louons un minibus, et remontons la fameuse « Karakorum Highway ».

En fait, c'était tout juste une route départementale autrefois en très mauvais état, souvent barrée par des éboulements, inondations, et chutes de pierres. On peut rester bloqué plusieurs jours en cas de gros éboulement ! Depuis, les Chinois ont refait entièrement cette route, afin de s'assurer un accès à l'Océan Indien.

C'est le royaume des camions richement décorés, comme en Afghanistan.
Une spécialité locale incroyable !



Un parcours impressionnant, des précipices vertigineux, c'est grandiose.
Pour tenir le coup pendant ces grands trajets, beaucoup de chauffeurs consomment des substances dopantes, cocaïne et autres ... Ce qui fait que pas mal de camions se retrouvent dans le ravin...

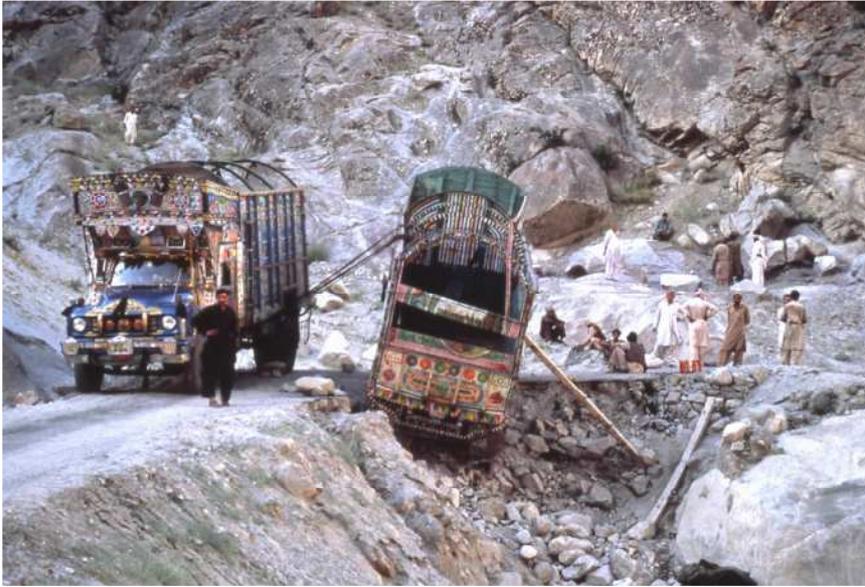
Le fatalisme musulman joue à fond.

Comme le dit Nicolas Bouvier dans le célèbre livre de voyage « L'Usage du Monde » :

*“ Car sur tous les camions au long cours d'Asie, la composition de l'équipage est à peu près la même. Le véritable propriétaire du véhicule, c'est Allah, et les inscriptions qui couvrent la carrosserie lui rappellent ses responsabilités.
Le détenteur terrestre s'appelle : Motar-Sahib.”*

La Karakorum Highway est donc refaite à neuf jusqu'au col du Khunjerab, donnant accès au Turkestan chinois.

Au moment où j'écris, la route de Gilgit à Skardu est en travaux ; elle sera bientôt totalement asphaltée.



Ce camion a eu de la chance : il n'est pas tombé tout en bas du ravin !

Nous arrivons finalement à Skardu, ancienne place forte sur la route de l'Indus.



Le fort de Skardu. Gravure dans la revue « Le Tour du Monde », 1881

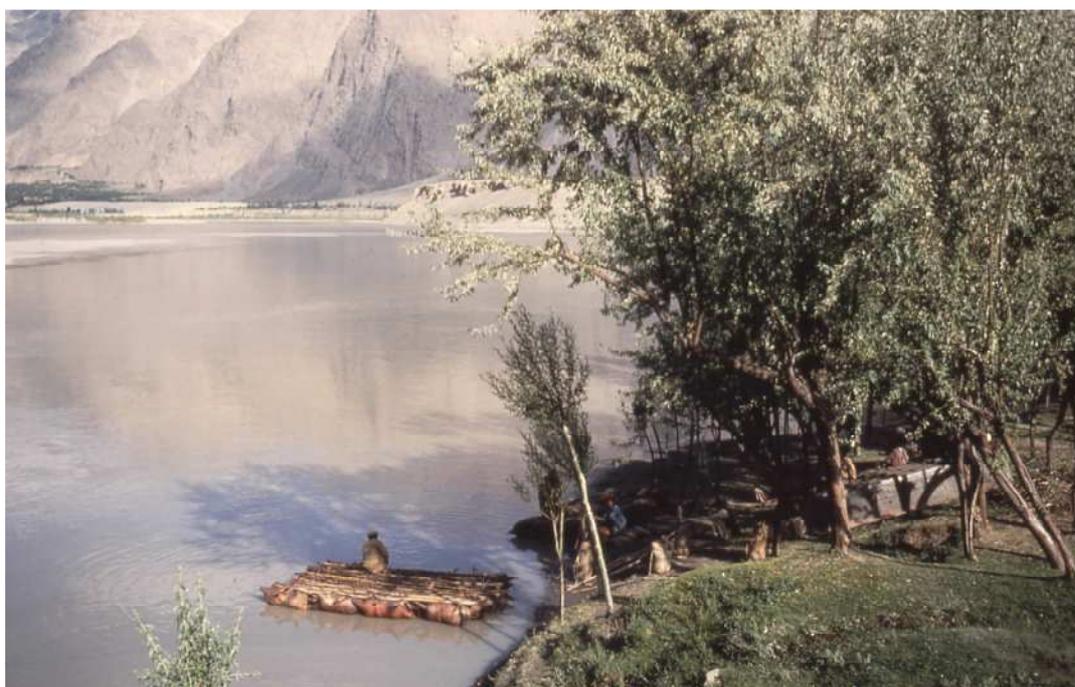
C'est un très beau site, où l'Indus se déploie majestueusement.



L'Indus à Skardu

Il n'y a pas de pont.

Pour traverser la rivière, les locaux utilisent le « zak », système ancestral du radeau flottant sur des outres de moutons gonflées d'air.

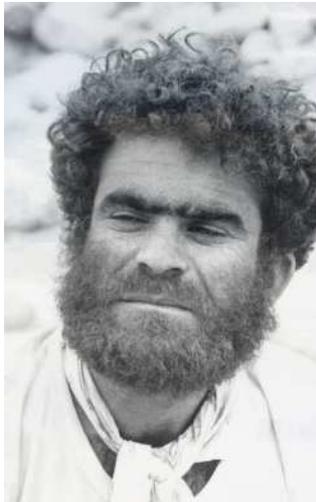


*Un zak
sur
l'Indus, à
Skardu.*

C'est ici que les choses sérieuses commencent.

A Skardu, nous allons recruter notre équipe de porteurs pour la marche d'approche.

Nous bénéficions des services d'une bonne agence de Trekking, l'agence de Nazir Sabir.



Nazir Sabir, dans les années 80.

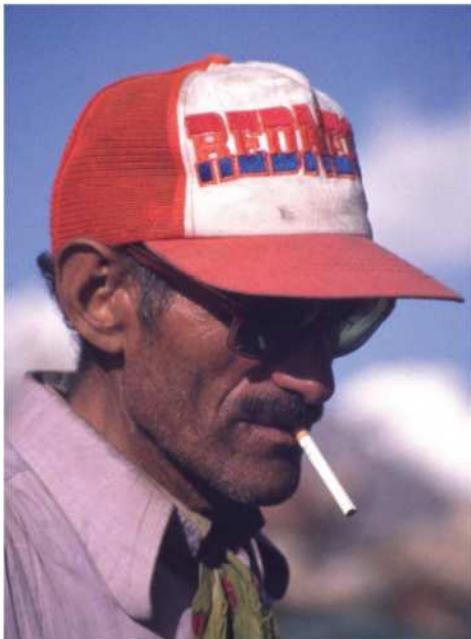
Nazir était le patron de notre agence de trekking, qui organisait notre logistique et manageait les porteurs.

Nazir a été le deuxième Pakistanais à avoir gravi le K2 ; il a gravi également les autres « 8 000m » du Baltoro. Il a été le premier Pakistanais à gravir l'Everest. Il a été ensuite élu député du Baltistan.

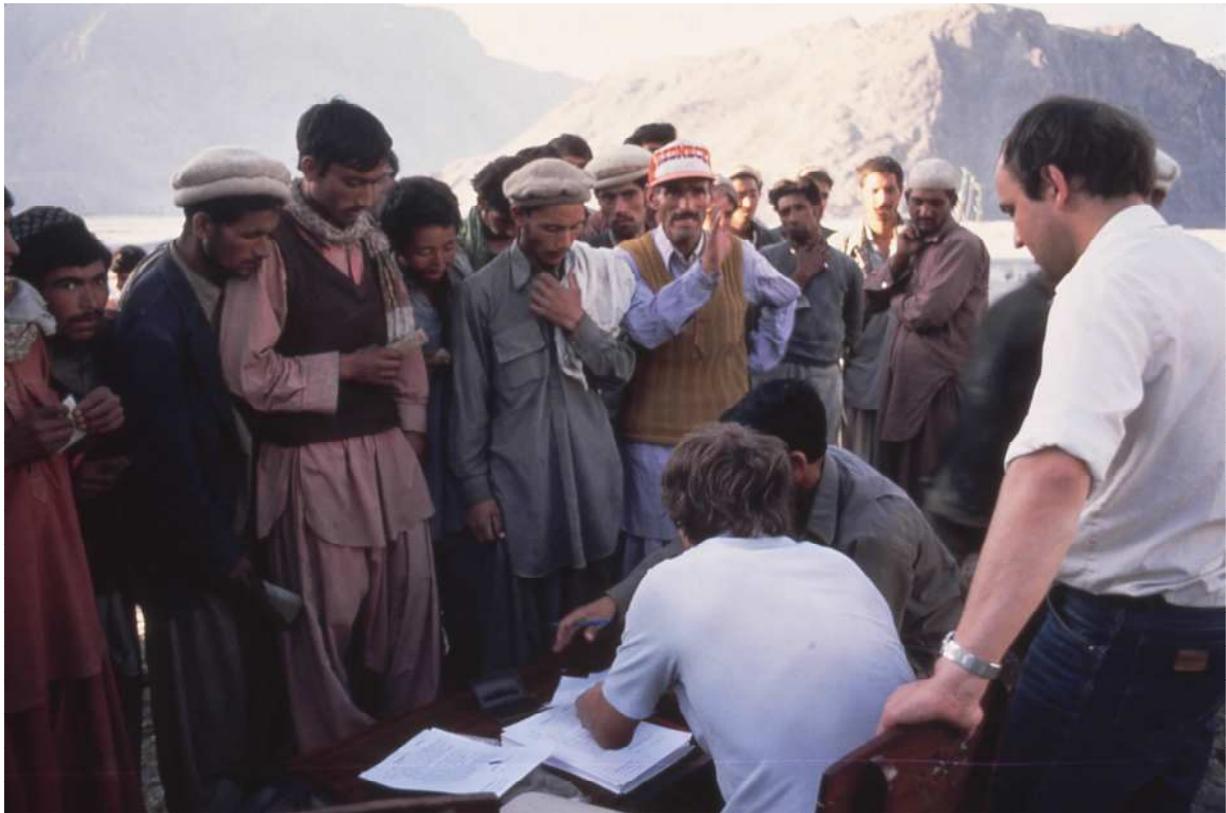
Au Pakistan, Nazir Sabir est un héros national.

Le recrutement des porteurs est une chose délicate.

Il y a beaucoup de candidats... Pour nous assister dans ce recrutement, l'agence nous a délégué un « Sirdar » (chef des porteurs) très expérimenté et doté d'une bonne autorité, en la personne de Ghulam Rassoul.



*Très fin, malin - je dirais même rusé - habile, de bonne humeur et doté d'un sérieux sens de l'humour, **Rassoul** fût pour nous d'une aide inestimable.*



*Hubert (assis, de dos) et Rassoul (en face) sélectionnent les candidats...
Bernard (debout, de dos) surveille....*

Nous avons environ 750 kg de matériel et de vivres d'altitude, pour cinq à six semaines.
A 25 kg par porteurs, ça fait 30 porteurs, mais il faut ajouter les porteurs qui portent la nourriture des porteurs... soit un bon tiers en plus.

Au total, au départ du village de Dassu, début de la marche d'approche, nous avons **42 porteurs**.
Chaque porteur porte donc sa charge, mais aussi ses modestes affaires individuelles (une couverture etc.) et du bois pour la cuisine, tant que c'est possible. Ensuite, quand il n'y a plus de bois, on cuisine sur de gros réchauds à pétrole, mais c'est moins bon ...
Nous avons donné aux porteurs des chaussures correctes et des lunettes de soleil, mais ils ne s'en servaient pas, afin de pouvoir les revendre comme neuves à leur retour.

Nous avons aussi un Officier de Liaison, chargé de nous assister - ou plutôt de nous surveiller...
Un jeune issu d'une famille « noble » (ou d'une « caste » supérieure, je ne sais pas), habitué à se faire servir, susceptible et complètement inefficace. Nos relations avec lui ont été un peu difficiles.
Comme il était le huitième de l'équipe, nous l'appelions « deux puissance trois ».
Bien que totalement équipé par nos soins, il est resté au camp de base pendant notre ascension - alors que dans d'autres expéditions, certains officiers de liaison se sont révélés être de très bon montagnards et ont participé aux ascensions.

Il est intéressant de regarder les rations prévues pour les porteurs.

Leur nourriture est basée sur la farine (Atta) pour faire les chapatis ; sur le thé au lait ; et sur les lentilles, plat plus rare destiné à apporter des protéines car en général il n'y a pas de viande, sauf le jour de l'arrivée au camp de base, ou on sacrifie les deux chèvres montées avec nous ...

Si on ajoute à ça qu'ils consomment beaucoup d'abricots secs, qui leur apportent du fer et du magnésium, ils ont une nourriture très saine qui les maintient en bonne santé.

ANNEXURE 'G'

SCALE OF RATIONS PER HEAD FOR LOW ALTITUDE PORTERS

		en grammes ↓
1.	Atta (wheat flour)	22 Ozs. per day. → 620 g.
2.	Ghee (Cooking Oil)	2.5 Ozs. per day. 70 g
3.	Sugar	2 Ozs per day. 60 g (prendre 80 à 100 g)
4.	Tea	$\frac{1}{2}$ Oz. per day. 15 g
5.	Milk	2 Ozs. per day (Fresh/tinned).
6.	Salt.	$\frac{1}{2}$ Oz. per day. 15 g (prendre 80 g)
7.	Dal Chara (Fried)	2 Ozs. per day. (facultatif) 55 g
8.	Dal (pulses)	1 Oz. per day. (facultatif) 30 g
9.	Cigarettes	10 sticks per day.
10.	Match Box.	1 per week.
11.	Meat.	$3\frac{1}{2}$ Ozs. per day. ≈ 100 g (divers)
12.	Onions dried.	$\frac{1}{4}$ Oz. per day. (prendre $\frac{1}{2}$) 15g
13.	Condiment Powder.	$\frac{1}{4}$ Oz. per day. (prendre $\frac{1}{2}$) 10g

Ration journalière des porteurs.

Atta c'est la farine, ghee c'est une sorte de saindoux qui sert d'huile de cuisson, et dal c'est les lentilles (sources de protéines). Au total environ 40 Oz.

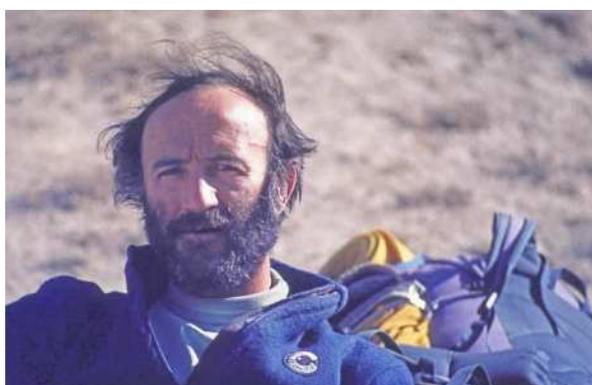
Une once (Oz) valant 28,35 grammes, ça fait un peu plus de 1,1 kg de ration par porteur et par jour, plus le bois, ou le kérozène pour les réchauds. Curieusement, ces rations intègrent théoriquement la marche du retour (sans charge, les porteurs vont vite !). Mais nous avons tout de même prévu des rations en plus pour le retour.

Et voilà ! C'est parti.



Marche d'approche

Il est temps de vous présenter **l'équipe**; en commençant par les deux organisateurs de l'expédition



Philippe Tixier

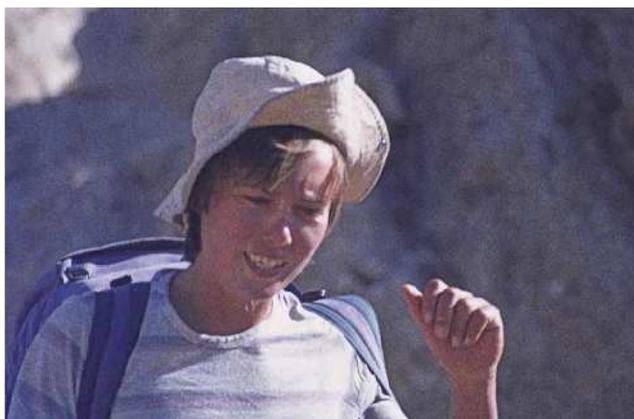


Hubert Odier

Et:



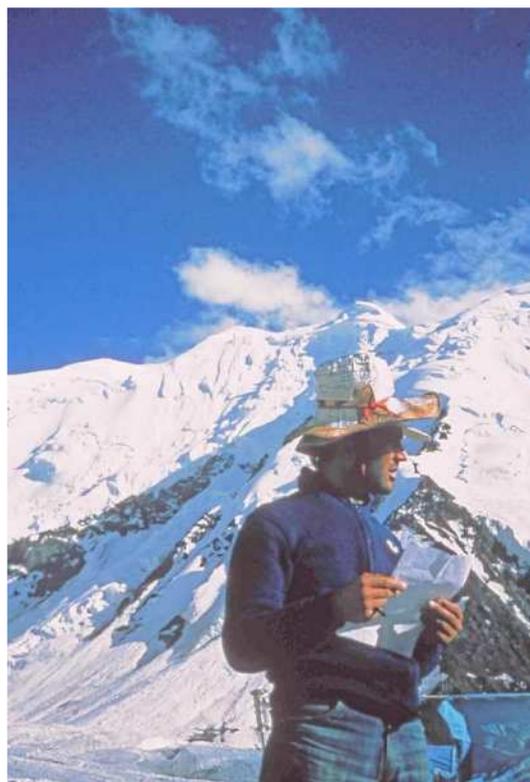
Christine Faury



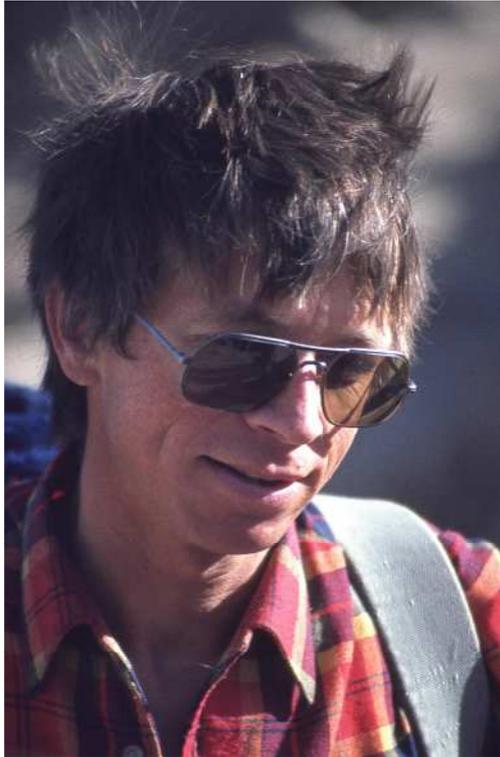
Cécile Koehler



Etienne Frossard



Bernard Odier



Rémi Cadier



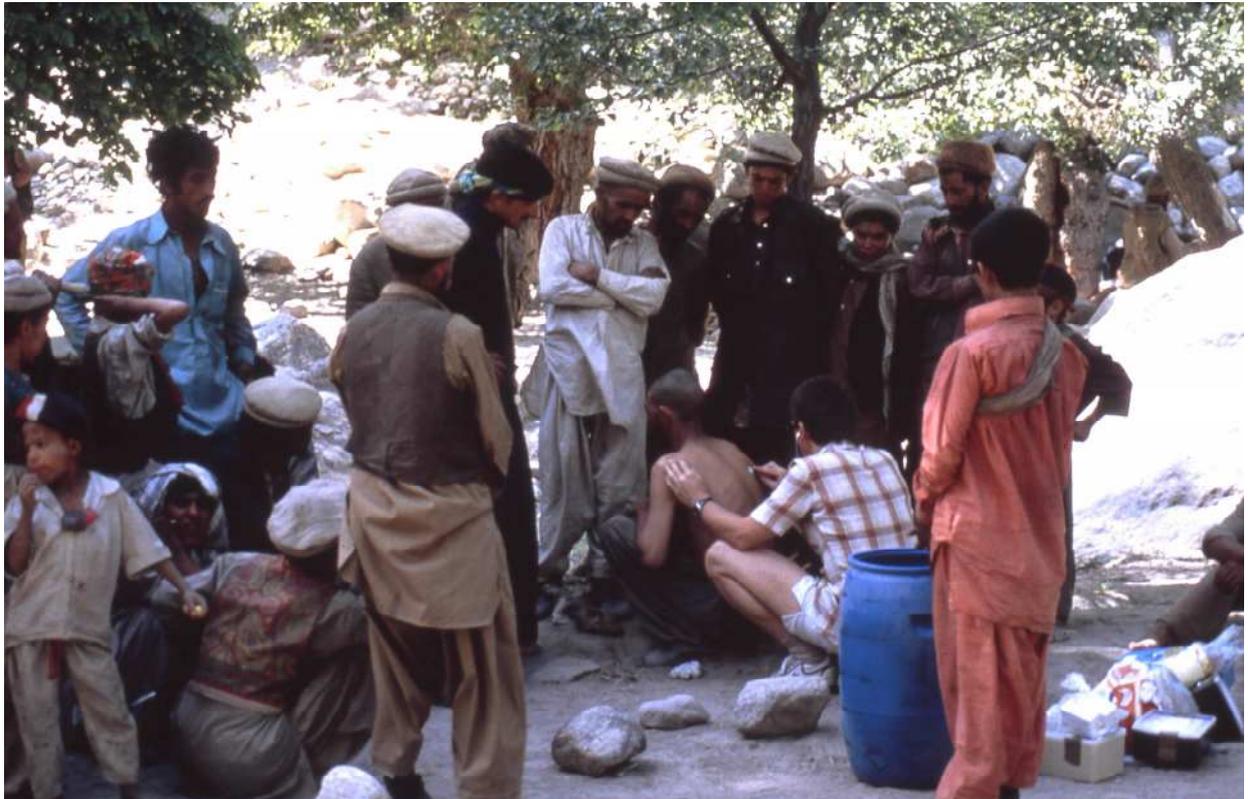
*Et le huitième membre de l'expédition : « **Deux puissance Trois** », notre officier de liaison, dans sa position favorite*

A l'époque, le chemin passait rive droite de la rivière Braldu. Nous traversons quelques petits villages : Chakpo, Chongo.



Nous sommes bien accueillis, mais on ne voit pas beaucoup les femmes...

Rémi, notre docteur, ouvre sa consultation tous les jours. Les hommes se pressent pour demander « Davai, davai ! ». Davai, ça veut dire médicament. Les villageois voyaient le médicament comme une sorte de vitamine, qu'il faudrait prendre pour être plus fort...



Le docteur en consultation

Rémi avait soigné dans nos anciennes colonies, et son anglais était imparfait ; aussi il parlait à tout le monde en français.... et les gens comprenaient à peu près...



Notre cook, ce cher Karim, était très gentil et serviable. Il achetait dans les villages quelques œufs, ou même des poulets.

Le soir, il disait sur un ton très cérémonial : « Dinner is ready, Sir ».

Un jour, Rémi, un peu taquin, lui dit : Karim, on dit « à la bouffe » !

Le soir suivant, Karim nous annonce d'un air radieux : « A la bouffe is ready, Sir » !

Karim

Les terres cultivables sont rares, mais bien mises en valeur.



Ces terrasses alluviales constituent un vrai cours de géographie !

Nous arrivons à Askolé, le principal village de la vallée.

Nous sommes reçus par le chef du village,

Hadji Mahdi.

Comme son nom l'indique, il a fait le Hadj, le pèlerinage de la Mecque, ce qui lui valait un grand prestige.

Il est décédé il y a quelques années.





Askolé, fin juillet. Les blés ne sont pas encore mûrs.

Très beau site.

Les porteurs retrouvent leurs frères ou leurs cousins, et certains sous-traitent leur prestation de portage....

Ce qui fait que nous avons un peu de mal à suivre qui porte quoi ...

Ici aussi, les villageois se pressent pour nous voir :



A Askolé

Nous visitons le village, et ses installations :



*Le métier
à tisser*

Plus important, la fabrique de farine :



*La
«turbine»
du moulin à
eau*



Et la meule qui broie le blé en farine

Nos porteurs s'élancent vers le Baltoro. Ils marchent vite pendant 50 mn, puis font une halte de 5 à 10 mn.



La traversée des rivières est souvent redoutable, leur débit étant très fort en été.
La Panmah river ne peut pas se traverser à pied ; on utilise un câble sur lequel roule une poulie. On mousquetonne son baudrier dessus, et en avant !



*Traversée
de la Panmah
river.*

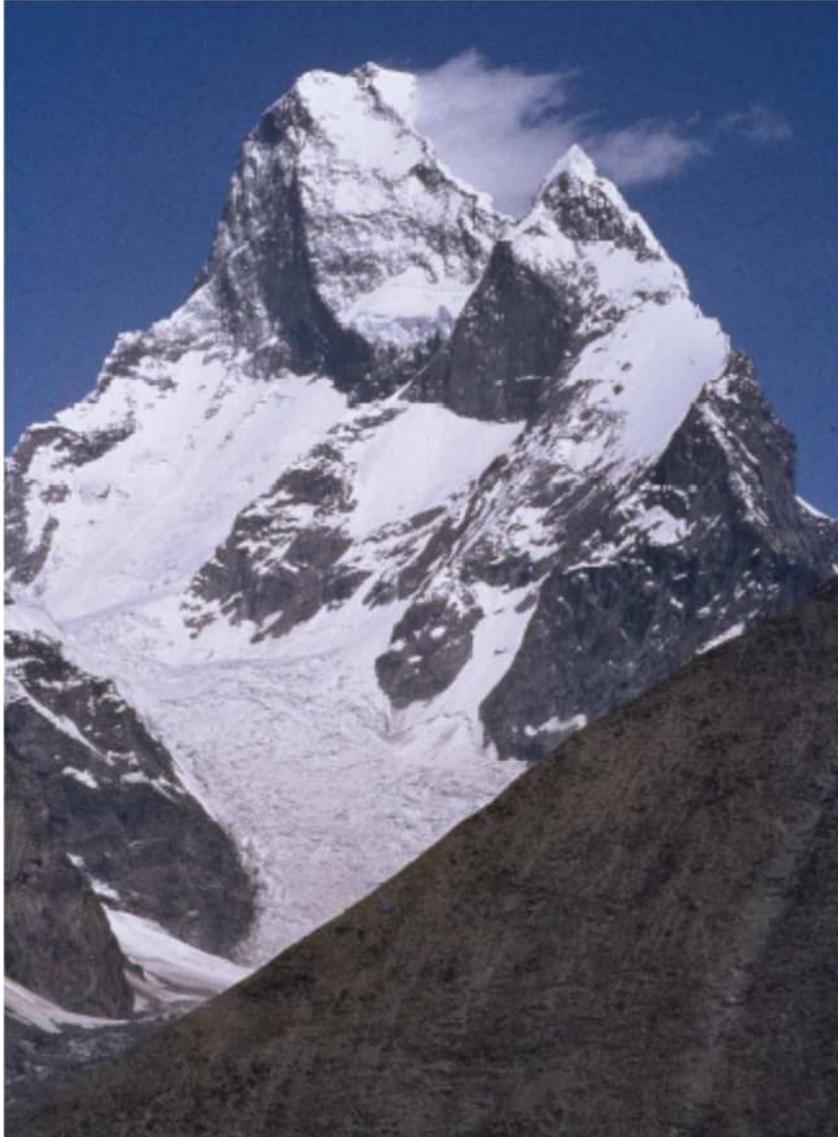
Nous voici bientôt sur le glacier du Baltoro, et c'est un défilé de sommets impressionnants.



*Ça commence rive droite, avec le Paiju Peak (à gauche, 6610 m),
et la tour d'Uli Biaho (à droite, 6109 m).*

Puis, rive gauche, c'est la Tour de Muztagh, 7276 m. Une expédition française était partie pour en faire la première ascension, avec Guido Magnone, Robert Paragot, le guide André Contamine, et le Pasteur Keller, fort alpiniste.

Ils ont fait la seconde ascension le 11 juillet 1956, seconde ascension seulement car une expédition de la Perfide Albion leur a grillé la politesse juste 5 jours avant !



La Tour de Muztagh

Remonter le Baltoro, c'est long (environ 60 km !), très long.

J'aime bien ce texte issu de l'article que fit Hubert dans le Crampon de Novembre 1982 (n° 216) :

N'allez surtout pas vous imaginer le Baltoro comme un bête glacier blanc, avec ses crevasses et ses séracs. Non, certains le décrivent comme un désert de caillasses, une gigantesque moraine. Moi, je l'ai vu plutôt comme une mer houleuse, roulant des vagues pierreuses à l'infini. Débarrassé de sa gangue macroscopique, le Baltoro cesse d'être un glacier ; il est mouvement. Quand tu t'es embarqué sur cette houle, branches le pilotage automatique sur tes pensées. Tel le marin solitaire sur son esquif, tu es maintenant livré à toi-même, avec les cathédrales de granite pour seuls témoins.

A l'étape, les porteurs prennent tout de même le temps de se restaurer.
Nous avons identifié deux méthodes pour faire cuire les fameuses chapatis, les galettes de farine sans levain qui font l'essentiel de leur ordinaire.

D'abord la méthode ordinaire : on fait cuire la galette sur une pierre brûlante.



*Sur la pierre plate :
une méthode
banale, mais
efficace...*

Ou alors, on fait des « **stone chapatis** ».

*La méthode des stone
chapatis est connue sur tous
les continents.*

***On fait chauffer à blanc des
pierres rondes sur des braises,
puis on met la pâte autour.***



Et ça continue, avec un beau défilé devant *le Masherbrum*, rive gauche (7821 m).



Au loin, domine *la fantastique face Sud du Gasherbrum IV* (7925 m).



Là, un peu d'histoire s'impose. La première ascension du Gasherbrum IV a été réalisée par une expédition italienne en 1958, avec Walter Bonatti en homme de pointe. Bonatti voulait effacer son très mauvais souvenir de l'expédition nationale italienne au K2 en 1954.

Cette face sud du Gasherbrum IV, extrêmement difficile, de presque 2500 mètres de hauteur (!), a été gravie par une expédition de deux alpinistes seulement : le polonais Wojtek Kurtika, et l'autrichien Robert Schauer, en juillet 1985. Partis avec un équipement minimaliste, ils eurent du très mauvais temps et ce fut une ascension limite - limite , même pour ces deux très grands alpinistes.

Enfin, nous arrivons à Concordia, confluent de plusieurs glaciers, nommé ainsi par analogie avec le site glaciaire Concordia en Oberland bernois.

Et c'est la découverte du K2, la « montagne des montagnes », 8611 mètres , juste un peu moins que l'Everest.



Le K2, face sud. La voie « normale » d'ascension est l'arête sud-est à droite, dite « arête des Abruzzes ».



Le K2 a même été descendu à ski ! Un exploit fantastique du polonais Andrzej Bargiel en juillet 2018.

Un peu plus haut, le Chogolisa n'est pas mal non plus.
C'est là que disparut en juin 1957 Herman Buhl, le vainqueur en solitaire du Nanga Parbat.



Le Chogolisa, 7665 m

Et enfin le Gasherbrum I, ou Hidden Peak : quand on le voit, on sait qu'on est presque arrivé au camp de base.



Le versant Sud du Hidden Peak (8068 m). A gauche, on voit le début du glacier Sud du Gasherbrum.

Au camp de base, il est temps de payer les porteurs, qui ont bien travaillé : normalement il y a 14 étapes pour monter au camp de base du Gasherbrum, mais nos vaillants porteurs n'ont mis que 10 jours.

De toute façon, on paie les 14 étapes, mais il faut discuter un peu.

Philippe, qui était directeur des achats dans une grosse boîte, est tout désigné pour négocier.

Ça dure longtemps, nous sommes en Orient....



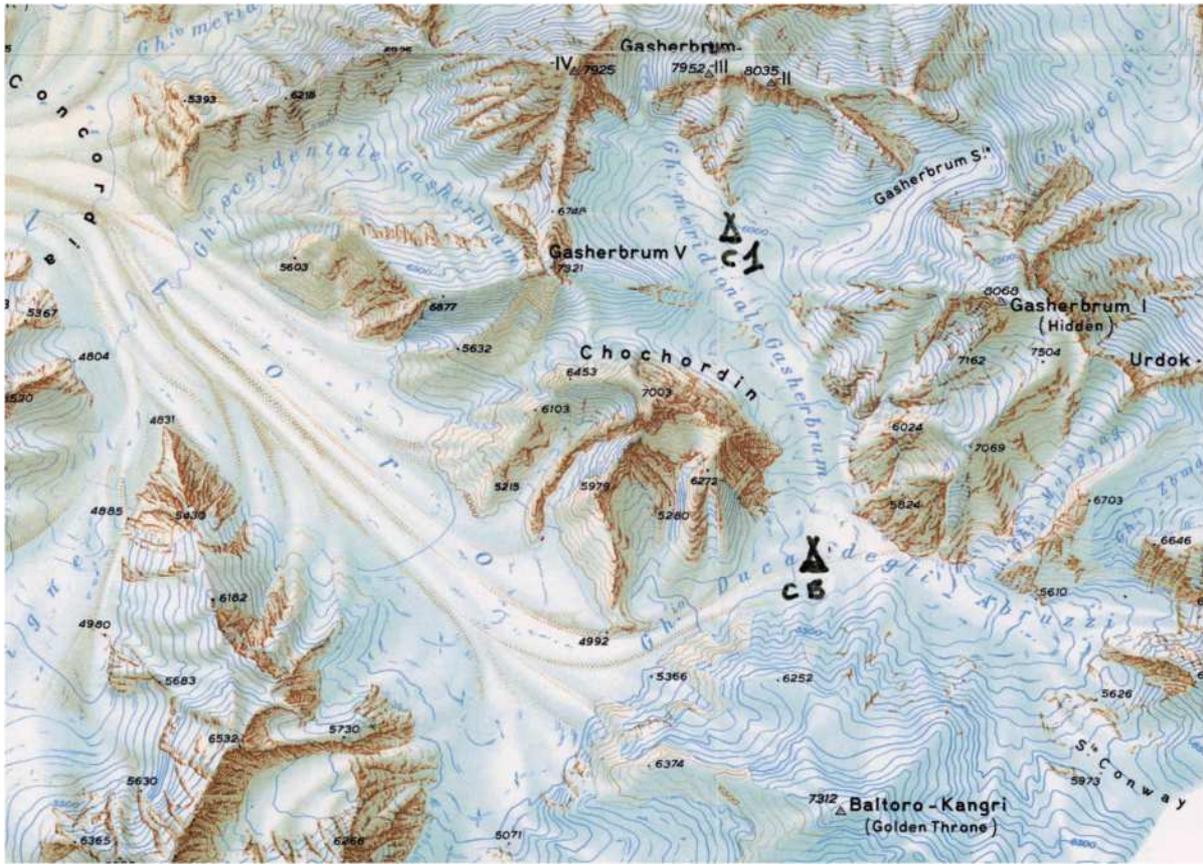
*Philippe (de dos) et
Rassoul en pleine
négociation*

Au final nous payons plutôt bien, et accordons de plus un bonus aux 4 porteurs qui ont aidé et entraîné les autres.



Rassoul distribue la paye à ses porteurs, sous la surveillance d'Hubert (de dos) et de « 2 puissance 3 ».

Cap sur le sommet ! Pour bien comprendre où nous sommes, un petit tour sur la carte :



Le camp de base est au pied du Hidden Peak et du Baltoro Kangri, sur la moraine du glacier des Abruzzes.

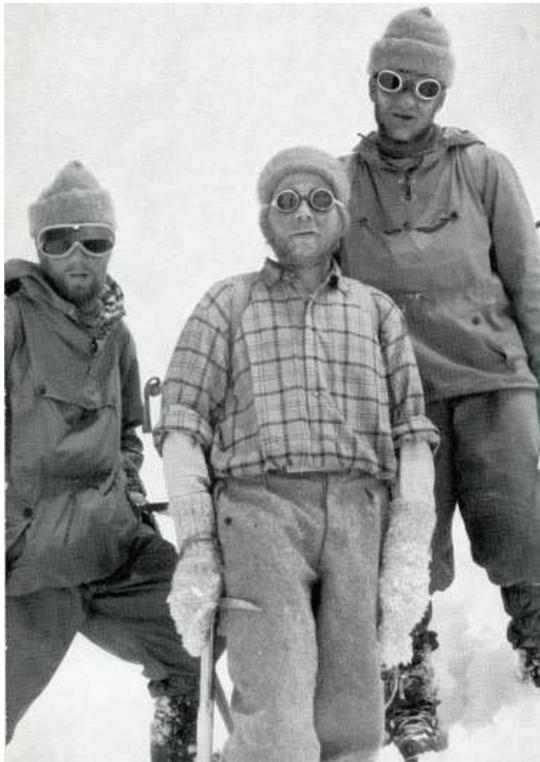


La vue sur le chaos glaciaire que nous devons remonter est impressionnante !

Le sommet du Gasherbrum II vu du camp de base.

La course a l'air sérieuse !

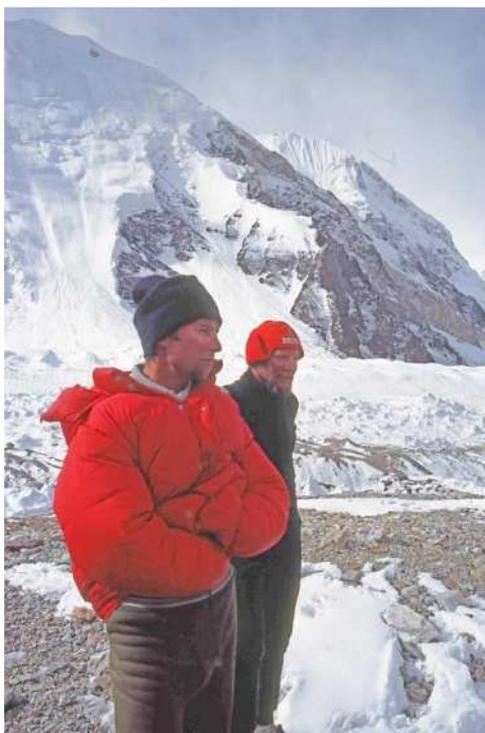
Hommage aux alpinistes autrichiens, qui firent la première ascension en 1956 :



Les premiers ascensionnistes du Gasherbrum II au camp 2, de retour du sommet, le 8 juillet 1956.

*De gauche à droite :
Sepp Larch,
Fritz Moravec (chef d'expédition)
Hans Willenpart*

Au camp de base, nous recevons la visite des célèbres alpinistes polonais Wojtek Kurtyka, et Jerzy Kukuzka. Ils viennent repérer les lieux en vue d'une prochaine ascension.



Kurtyka, à gauche, et Kukuzka à droite.

Ils étaient tentés de grimper en douce (sans attendre une autorisation) ... , mais ils reviendront finalement l'année suivante faire deux voies nouvelles au Hidden Peak et au Gasherbrum II.

Nous rencontrons également l'expédition du skieur suisse Sylvain Saudan, une célébrité à l'époque. Il venait de descendre le Hidden Peak à ski, par le sud et le grand plateau neigeux. Avec une débauche de moyens, et une éthique douteuse. Nous avons cependant accepté son invitation à déjeuner sur la moraine ! Mais fêter un « succès » quand on a perdu un porteur, mort d'épuisement dans un camp d'altitude, nous a choqué. A l'époque, nous doutions que ce soit véritablement la première descente à skis d'un « 8000 », car nous pensions que la première avait été faite bien avant, au Cho Oyu. La réponse au chapitre suivant !

Nous sommes le 1^{er} août.

Pendant une dizaine de jours, nous faisons des marches d'acclimatation à l'altitude, et nous recherchons un itinéraire viable pour remonter le glacier.

Pas facile : d'abord on passe sous d'énormes séracs menaçant de tomber, puis vers le haut on cherche à éviter les nombreuses crevasses cachées qui défendent l'accès au camp 1 (on appelle ça des « pots »). Nous sommes encordés en permanence, car de temps en temps une jambe passe à travers un pont de neige. Parfois les deux : et on se retrouve les pieds ballants dans le vide ou dans une neige fondue ; on se rattrape alors avec les bras ou les bâtons de ski.

Mi-août, nous sommes réunis au camp 1, à environ 6000 mètres d'altitude.



Le camp 1

En rouge, la tente abandonnée sur place par Reinhold Messner !

Nous commençons à voir notre voie d'ascension :



Depuis 6000 m, on voit le début de la voie : ça commence par un éperon de neige assez raide, environ 50°, qu'on appelle « la banane ».

En haut de cet éperon, à gauche : c'est l'emplacement du camp 2, à 6500 m.

La vue de tous côtés est incroyable : à l'Est, les raides pentes du Hidden Peak (8068 m).



***La face Nord-Ouest
du Hidden Peak.***

*Les ascensions
techniques actuelles
remontent la pente
de glace au milieu
de la face.*

Au Nord et à l'Ouest, les Gasherbrum III, IV, et V (entre 7300 m et 7950 m).
Des avalanches en descendent tout le temps.



De gauche à droite : Gasherbrum V, Gasherbrum IV, Gasherbrum III, et la « banane ».

Et au Sud / Sud-est : le puissant Baltoro Kangri (7312 m) et le **mythique col Conway**, à 6000 m.



*A gauche : le col Conway. A droite, les contreforts du Baltoro Kangri.
Le col Conway sépare le bassin du Baltoro (côté pakistanais) du bassin du Siachen (côté indien).*

Et voici la totalité de la voie :



Nous nous préparons.

Un point sur l'équipement prévu pour l'ascension :



Le plus important dans l'équipement, c'est la petite bouteille d'oxygène médical (en jaune à droite), en cas de pépin ; et la bouteille de Williamine de chez Morand à Martigny (la meilleure), à gauche de la photo, pour garder le moral.

Avec tout ça nous montons au camp 2. Il y avait des cordes fixes en place, mais par sécurité Hubert avait installé une corde neuve dans le passage raide de la « banane ».



Arrivée à l'emplacement du camp 2.

Jusqu'ici ça allait assez bien.

La montée au camp 3 est délicate : il faut faire un grand détour sur la droite en traversant une partie de la face, puis retraverser dans l'autre sens.



La montée au camp 3. Hubert et Christine.

Au camp 3, nous trouvons une tente verte abandonnée, avec du matériel à l'intérieur. Elle a été installée là il y a quelques semaines, par une expédition scientifique autrichienne.

Nous trouvons un mot en allemand laissé dans la tente : « *Nous sommes comme deux mouches mortes. Nous montons vers le sommet* ». Ils ne sont jamais revenus - pas assez acclimatés. L'alpiniste italien Reinhold Messner, qui était là deux semaines avant nous, a retrouvé le cadavre gelé d'un des Autrichiens vers 7600 m, au-dessus du camp 4.

Christine a une sévère ophtalmie des neiges, bien qu'elle ait porté tout le temps ses lunettes de glacier. Hubert redescend avec elle au camp 1. C'est un coup dur pour Christine et Hubert, mais aussi pour les autres car Hubert était le meilleur alpiniste de l'équipe.



Camp 3, 7000 mètres. Bernard devant la tente des Autrichiens.

Il a fallu pelleter longtemps dans de la neige gelée très dure, avant de pouvoir monter nos propres tentes.

Les rescapés continuent.

Après le camp 3 vient ... le camp 4, à un peu plus de 7400 m.

Il fait toujours mauvais temps – très mauvais temps même. On le voit sur les tentes :



*Nos tentes au camp 4,
après une nuit de tempête.*

Nous décidons de rester un jour et une nuit supplémentaires au camp 4, en espérant une éclaircie. Mauvais calcul, et décision très risquée : la tempête redouble, et chaque moment à cette altitude nous fait perdre des forces.

(Au-dessus de 7000 m, l'organisme se fatigue même la nuit en dormant).

Une très brève éclaircie permet de voir la suite de la voie, mais la sécurité impose de redescendre.



La traversée au dessus du camp 4.

Ça a l'air facile jusqu'à l'épaule au milieu de la photo, qui est à 7700 m.

Mais au-dessus de 7500 m, rien n'est facile...

Et nous ne savions pas si la pente terminale, un peu raide, était en bonne condition.

La descente au camp 1 fut éprouvante, dans un mauvais temps permanent.
Ce fut assez limite... Je passe les détails.
Heureusement, toute l'équipe se retrouve en bon état au camp 1 :



*De retour au camp 1. De gauche à droite: Rémi, Bernard, Etienne, Philippe, Cécile, Hubert, Christine.
Photo Vojtek Kurtyka*

Ensuite, la redescente, fatigués et bien chargés.
Le terrain est complexe : pas facile de trouver le bon itinéraire dans les crevasses, par mauvais temps.



*Les crevasses en haut du glacier Sud du Gasherbrum.
Stressant...
Les plus dangereuses sont les crevasses en étoile, en haut des bosses.*

Un peu plus bas, une brève éclaircie nous permet de trouver un passage au milieu des séracs.



Devant, Philippe cherche un passage pour descendre...

Nous arrivons enfin au camp de base sur la moraine, un groupe de porteurs nous y attend déjà.

Alors, quel bilan tirer de cette aventure ?

D'abord, nous avons eu de la chance, nous étions assez limite parfois, en particulier dans la descente.



Bernard au camp 4, avant la descente

Sur le moment, j'ai eu des regrets, je me disais que nous n'étions pas loin du sommet... Mais avec le recul, je crois que notre groupe n'avait pas encore tout à fait la force et l'expérience de la haute altitude pour faire un « 8000 ». Nous étions un peu lents en haute altitude.

Et puis surtout, le timing n'était pas bon. Nous avons eu la dernière autorisation de la saison, donc la plus tardive. Trop tardive. Au Karakoram, une année sur deux, il y a une queue de mousson entre le 5 et le 25 août. C'est exactement dans ce créneau que nous avons tenté l'ascension ! Au Karakoram, il faut faire le sommet avant le 5 août. Ensuite, c'est la loterie. Enfin, ça c'était « avant », je ne sais pas si c'est toujours valable suite au changement du climat. Heureusement, les glaciers du Karakoram résistent bien au réchauffement climatique, suite aux fortes chutes de neige en hiver : ils ne reculent pas pour le moment !

Pour finir, voici une vue générale des sommets du Gasherbrum. La vue est prise du sommet du Chogolisa.



***Le groupe des Gasherbrum. De gauche à droite :
Gasherbrum IV ; Gasherbrum III ; Gasherbrum II ; Gasherbrum II Est.
Photo archives FFME***

On voit bien que, quand on est au camp IV du Gasherbrum II (au pied de la pyramide rocheuse sommitale), comme on dit « on n'est pas rendu ». Il reste encore de la distance, de la dénivelée, et peut être des difficultés si la pente finale est en neige trop dure ou en glace... Alors, pas de regrets.

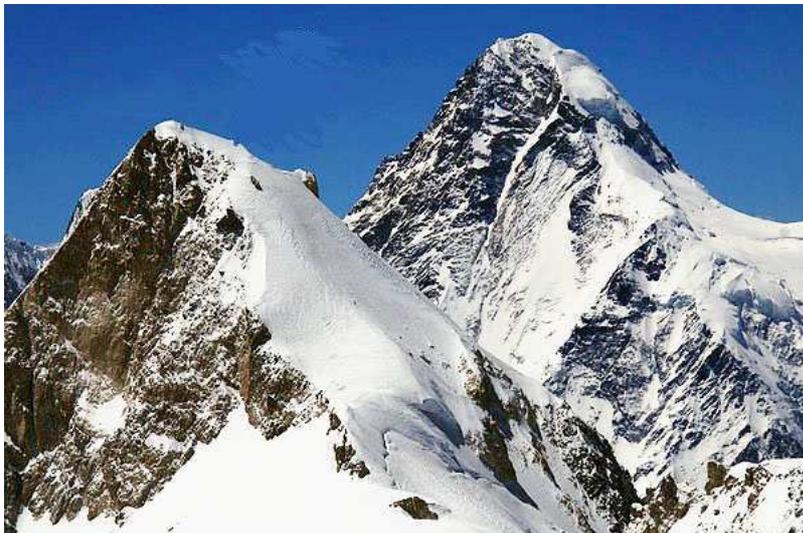
Nous avons eu la satisfaction de côtoyer les sommets géants du Karakoram, de rêver devant le col Conway – « dernière frontière » du Karakoram ; et nous pouvons avoir la fierté d'avoir mené une expédition d'amateurs en haute altitude, alors qu'aujourd'hui plus de 80% des expéditions sont des expéditions commerciales avec guides.

Voici deux autres photos « techniques », pour illustrer encore ce débat :



*La pyramide sommitale du Gasherbrum II, au centre de la photo (vue du Hidden Peak)
Et juste à droite derrière, la formidable pyramide du K2.*

Une autre vue :

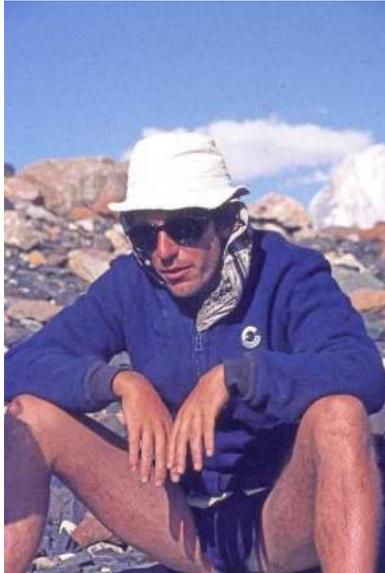


*Pente terminale Est du Gasherbrum II (8 035 m), depuis l'épaule 7 700 m.
Derrière à droite, on voit très bien la fin de l'ascension du K2, avec le fameux
passage du « bottleneck » juste sous le sérac sommital.*

Voilà, à vous de juger du niveau de difficulté de la fin de l'ascension.

En attendant, la descente continue, avec les porteurs. Nous sommes fatigués, ayant fait de gros efforts en altitude sans beaucoup manger (on n'a pas faim au-dessus de 7000 m).

Pour ma part, j'avais perdu plus de 8 kg !



Les héros sont fatigués...

Etienne

...mais les sources chaudes entre Chongo et Askolé font du bien !



Philippe et Hubert



Retour dans la vallée

Chapitre 3

Deux montagnes et une rivière

Juillet – Août 1985



En juillet 1985, j'avais été envoyé par Alcatel en Inde à Bangalore, pour remettre une offre de construction d'une usine de centraux téléphoniques « ruraux » pour l'équipement de l'Inde profonde.

J'avais emporté mon sac à dos, avec un équipement minimaliste, afin de prolonger mon voyage. Une fois l'offre remise, je m'envolais pour Karachi puis Islamabad.

L'idée était de faire une reconnaissance au glacier d'Hispar. Il faut dire que, depuis notre expédition au Baltoro en 1982, le projet de traversée à ski du Karakoram me travaillait... et il fallait aller voir sur place si c'était possible.

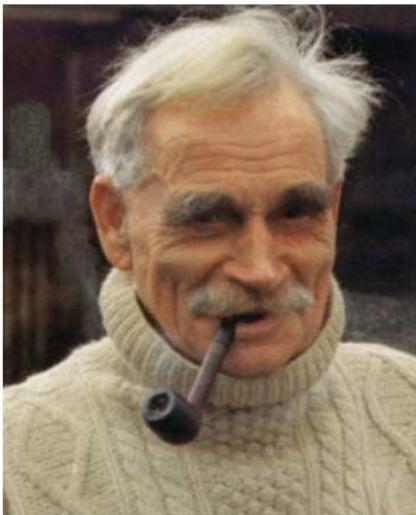
Tout seul, j'étais très libre de mes mouvements; j'ai improvisé une visite de la région du Nanga Parbat et des montagnes d'Hispar, et remonté l'impressionnante gorge de la Hispar River. Pas d'exploits montagnards, mais beaucoup de belles rencontres.

C'est pourquoi l'ouvrage de Bill Tilman « **Deux montagnes et une rivière** » est tout à fait indiqué pour ouvrir ce chapitre.

Tilman a exploré les montagnes de Chitral et du Pamir, a rejoint Gilgit pour tenter l'ascension du Rakaposhi, puis a été fait prisonnier dans le Wakhan afghan, où on l'avait pris pour un espion anglais... Tout en aventure et en improvisation, à l'image de Tilman.

C'est dans «Deux montagnes et une rivière » que Tilman a écrit ce mot fameux :

«Une expédition qui ne peut s'organiser en usant d'une feuille de papier à lettres, ou, si tous ses membres sont passés maîtres dans l'art d'éviter tout gaspillage, en usant du dos d'une vieille enveloppe, doit inévitablement souffrir d'un excès d'organisation.»



Bill Tilman

**Alpiniste, marin
Explorateur**

Beaucoup d'autres ouvrages de voyage ou d'alpinisme traitent de cette région de Hunza.

- La Croisière Jaune, où on voit les autochenilles Citroën traverser les hauts cols du Pamir
- Courrier de Tartarie, par Peter Fleming, relatant son voyage avec Ella Maillart en 1933
- Rakaposhi, de George Band, racontant la première ascension du Rakaposhi en 1958.
- Les Hunza, un peuple qui ignore la maladie, par Ralph Bircher (1943).
- The International Karakorum Project, belle étude géologique et géographique
- Et tous les récits des premières ascensions du Kanjut Sar, du Trivor, du Haramosh, etc...

Visite à Hunza

J'arrive donc à Karachi le 5 août 1985.

A l'aéroport, je vois un gars avec un sac à dos, c'est un guide allemand qui emmène ses premiers clients faire un trekking dans le Nord Pakistan. Je suis assez germanophile et nous faisons connaissance. Il s'appelait Michaël Beek, et ce fût le début d'une belle amitié qui dura plusieurs années.

Nous allons à Rawalpindi, à l'hôtel Flashman, vu que le vieil hôtel Miss Davies où nous étions en 1982 a été rasé ! Je rencontre Jean-Jacques Rolland, guide à Briançon, avec sa femme, Martine Rolland, première femme guide de France, et leur jeune fils. Et aussi Ashraf Aman, guide local, premier Pakistanais à avoir gravi le K2 (avec une expédition japonaise en 1977), homme fantasque et assez déroutant.

Nous partons tous ensemble en avion pour Gilgit.

Tout émoustillé par la présence de deux jeunes touristes allemandes rencontrées dans l'avion, Ashraf proposa de nous faire visiter « sa » vallée du Hunza ; et nous voilà tous à Karrimabad, puis chez Hunar Baig, chef du village de Pasu, puis chez tel autre copain ou cousin de la vallée, avec force « hunza water » (une eau de vie de céréales, genre vodka, assez forte).



Le pays Hunza. Au fond, le Rakaposhi



Le fort d'Altit (datant du XIe siècle) au-dessus de Karrimabad est le lieu le plus célèbre du pays.



Dans le Hunza.
De gauche à droite :
Jean-Jacques Rolland,
Martine Rolland,
Ashraf Aman,
Rolland junior,
Regina (une des deux
Allemandes).

Les habitants du Hunza (les Hunzakut) sont ouverts et accueillants. Ils appartiennent à la secte des Ismaéliens. Cette branche des Chiïtes, née au IXe siècle, se réclame de l'Imâm Ismaïl (vers 770) et professe que Dieu n'a pas créé directement l'univers mais la raison universelle, qui a engendré à son tour l'âme universelle, à partir de laquelle ont été produits : la matière fondamentale, l'espace et le temps; de ces cinq principes est né l'univers. La tâche religieuse de l'homme est de retrouver la raison universelle, qui s'incarne périodiquement dans la venue d'un prophète : Adam, Noé, Ali, les Imâms. (j'ai oublié la source de la citation...).



Le Rakaposhi (7788 m), vu du pays Hunza. Un sommet difficile, qui a repoussé Tilman en 1947.

Puis Ashraf nous parle de son cousin Karim Imamdad, qui travaille à l'ambassade du Pakistan à Paris (je le rencontrerai plus tard à Paris), nous ramène à l'hôtel Hunza Inn de Gilgit, très modeste bâtisse qui servait de point de rassemblement aux expéditions. Nous y rencontrons Reinhold Messner, de passage avec l'alpiniste pakistanais Nazir Sabir (notre contact pour notre expédition de 1982), puis le célèbre anglais Doug Scott (auteur de la première ascension de la très sévère face Sud-Ouest de l'Everest) qui revenait meurtri du versant Rupal du Nanga Parbat, où il avait laissé un jeune grimpeur mort dans une crevasse.

Je rencontre aussi Sepp Gschwendtner, Allemand âgé mais de fière allure. Il a participé à une expédition tragique au Cho Oyu en 1964 (deux grimpeurs morts en altitude). Il me dit être content que ma génération ne connaisse pas la guerre entre Français et Allemands.

Il m'explique que Fritz Stammberger est descendu à skis depuis 7200 m environ, mais pas du sommet (qu'il n'a sans doute pas atteint d'ailleurs). Idem pour Herbert Tichy qui a fait la première du Cho Oyu en 1954 : ils n'ont pas monté les skis au sommet, ce que confirme son livre « Gnade der Götter ». Tout ça éclaire un morceau de l'histoire de l'Himalaya: Sylvain Saudan a bien fait la première descente intégrale à ski d'un sommet de 8000 mètres ! *Selon mes recherches, la véritable première descente du Cho Oyu à ski a été réalisée par la française Véronique Perillat, en 1988, à monoski . Bravo !*

C'est extraordinaire de voyager tout seul : on fait beaucoup de rencontres marquantes que l'on n'aurait jamais faites dans le cadre d'un groupe.

A Gilgit, j'étais comme chez moi. Au bout de quelques jours, je connaissais tous les grands alpinistes de la vallée, et presque tous les acteurs du tourisme et de la montagne !

Mais j'avais envie de bouger. Nous avions envisagé de faire une course avec les Rolland au-dessus du glacier de Pasu, mais ils avaient disparu.

Je retrouve Michaël Beek, qui m'invite à me joindre à lui pour faire le tour du Nanga Parbat. Il faut dire que c'est son premier groupe, et il n'a que deux clients. J'accepte aussitôt.

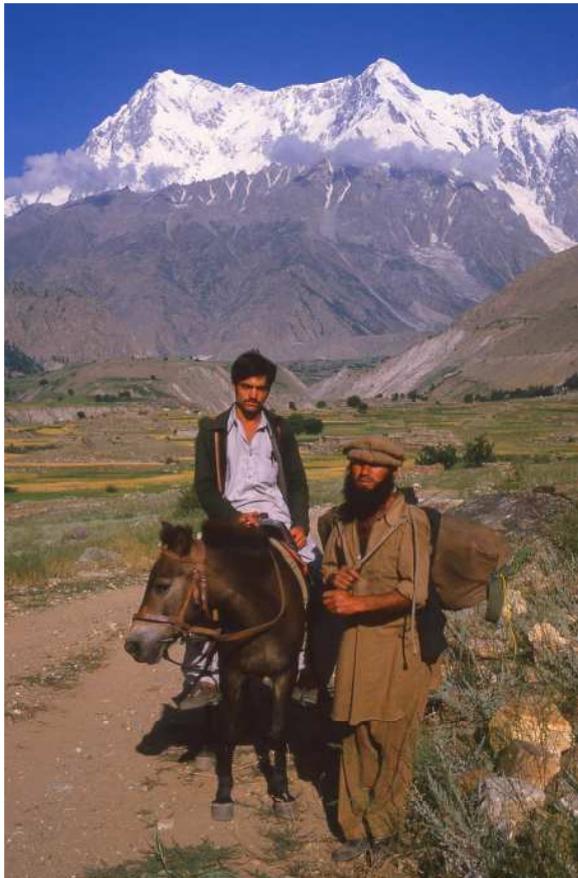
Nanga Parbat, Vallée de Rupal

Nous partons en jeep pour le village d'Astore. La piste de jeep est affolante: mal empierrée, étroite, et surplombant un à-pic impressionnant de plus de 300 mètres. Ambiance !

A partir d'Astore, ça va mieux. Avec nos ânes nous traversons les villages de Tarshing (très vert, joli), Rampur, Churit, et Rupal. De beaux alpages !



Yaks au village de Rupal



Au village de Rupal

Nous arrivons sur un plateau herbeux vers 3650 m, où nous rencontrons l'expédition japonaise dirigée par le vieux professeur Shinkai. Nous y retrouvons Nazir Sabir avec sa jeune épouse japonaise. Et quelques connaissances anciennes ou nouvelles : les porteurs d'altitude Hunar Baig (sirdar) de Pasu, Ali Hayder d'Hispar, et Ghulam Sultan de Gulmit. Et Ashraf Aman encore, qui est leur officier de liaison.



Au camp des japonais : Bernard et Hunar Baig, porteur d'altitude, chef du village de Pasu dans le Hunza.

Je visite le camp 1 de la voie Schell, un des voies d'ascension du Nanga Parbat sur ce versant Rupal. Puis, avec Michaël et Tajiran Shah, son meilleur porteur, nous faisons une tentative au Rupal Peak, un beau sommet de 5642 m juste en face du Nanga Parbat. Nous prenons pied sur l'arête Ouest, mais au-dessus c'est raide et tout en glace ! Nous redescendons.



Michaël et Tajiran Shah, dit « Taj », du village de Gulmit, son meilleur porteur d'altitude



Ma vieille tente, devant le Rupal Peak. J'avais supposé qu'il ferait beau temps et, pour ne pas me charger, j'avais pris la tente sans son double toit...



La vue sur ce versant Rupal du Nanga Parbat est fantastique : plus de 3000 mètres de face !

Nota : le Nanga Parbat (8125 m) est considéré comme l'extrémité occidentale de l'Himalaya, il ne fait pas partie à proprement parler du Karakoram.

Michaël et ses clients continuaient leur tour du Nanga Parbat par l'austère col de Mazino. Je n'avais pas assez de temps pour les accompagner, et redescendis à Astore trouver une place dans une jeep en partance pour Gilgit.

Je ne fus pas déçu. La jeep* était de dimension moyenne, mais très lourdement chargée.

** Nota de l'auteur : en urdu, jeep se prononce « Toyota » .*

Elle transportait une bonne quinzaine de Pakistanais, 3 ou 4 à l'avant, 2 ou 3 sur les marchepieds, quelques-uns sur le toit, sur la roue de secours ou en d'autres endroits improbables, les autres debout dans la ridelle arrière avec les bagages. La piste était toujours aussi vertigineuse, 300 mètres au-dessus de la Rupal River.

La jeep arriva enfin sur la route de Gilgit. On avait l'impression qu'elle fendait l'air, mais en fait elle ne dépassait pas les 50 km/heure.

J'avais une place de choix, debout sur la ridelle au premier rang, avec la possibilité de poser mes mains sur le toit de la cabine.

J'étais assez bronzé, avec un peu de barbe, et faisais assez couleur locale. Mon voisin, jeune montagnard simple mais d'allure sympathique, me prit peut être pour l'un des siens, et entama la conversation :

- you, Muslim ?

- no, I am Christian.

- atcha ! (*ah bon – c'est un peu la ponctuation locale, qu'on prononce sans s'en rendre compte, un peu comme à Toulouse on dit : putaing con !*)

Il réfléchit un peu, puis demanda, plein d'espoir :

- your God and my God, same God ?

Je répondis lentement, d'un air convaincu et fraternel :

- yes, your God and my God, same God.

Grand moment !

Le jour baissait maintenant. Le spectacle était exceptionnel.

Nous passions dans quelques petits hameaux où on préparait le repas du soir.

Tout en bas, la Gilgit River roulait majestueusement ses pierres et grondait sans relâche.

Au bord de la route, quelques sages fumaient des pipes à eau, d'autres sortaient les lits de toile pour la soirée. Les braseros et réchauds de fortune exhalaient des odeurs d'épices et de kebab grillé. De mauvaises radios crachaient les dernières rengaines urdu. Des fidèles s'agenouillaient pour la prière du soir, à l'appel lancinant du muezzin.

Comme partout dans le monde, à l'arrivée de la jeep, des poules traversaient la route pour se mettre à l'abri de l'autre côté.... Des enfants poussaient les chèvres sur le bas-côté.

Et tout au fond, là-haut, au-dessus des derniers signes de vie et d'habitation, les hautes falaises arides de la Gilgit Valley rougeoyaient au soleil couchant.

Mon voisin posa les bras en avant sur le toit, et releva la tête, regardant au loin cet horizon magnifique. Nul doute qu'il était fier et heureux.

Ce n'était pas tant le soleil couchant qui éclairait son visage, que la satisfaction d'avoir conforté et partagé ses croyances.

“ Pourtant, il ne faudrait pas croire que l'Islam, dans ces hautes terres, soit tellement épris du terrestre....Il y a ici un appétit d'essentiel, sans cesse entretenu par le spectacle d'une nature ou l'homme apparaît comme un humble accident, par la finesse et la lenteur d'une vie ou le frugal tue le mesquin. Le Dieu de l'Hindou-Kouch n'est pas, comme celui de Bethléem, amoureux de l'homme, il est son créateur miséricordieux et grand. C'est un credo simple, mais qui frappe. Les gens d'ici l'éprouvent avec plus de force et de verdeur que nous. L'Allah, ou Akbar, tout tient à cela: ce nom dont la magie suffit à transformer notre vide intérieur en espace, et cette ampleur divine qui à force d'être inscrite à la chaux sur les tombes, ou vociférées à la pointe des minarets, devient véritablement la propriété de chacun: une richesse dont les visages portent de furtifs, mais d'incontestables reflets.”

(Nicolas Bouvier, L'Usage du Monde)

C'est dans ces moments-là que l'on comprend la vraie nature de l'Islam.

L'Islam est une religion qui fonctionne bien lorsqu'elle est religion majoritaire, je dirais même religion d'Etat. Lorsque tout le monde est musulman, et que les femmes sont confinées à la maison, alors les hommes peuvent se permettre d'être ouverts, généreux, et hospitaliers envers les étrangers. Ce qui est bien agréable pour lesdits étrangers...

C'est pourquoi, pour mon prochain livre de citations commentées, j'ai créé celle-ci :

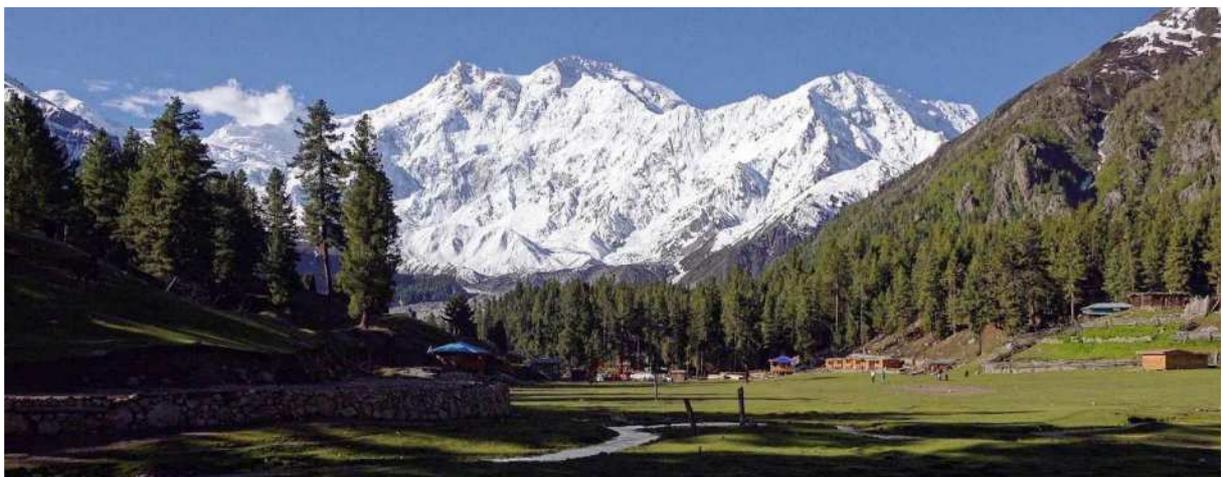
« L'Islam est une très bonne religion pour les pays musulmans ».

Réfléchissez bien, sans a priori. C'est plus subtil que ça en a l'air...

Les habitants du pays de Hunza pratiquent d'ailleurs un Islam particulièrement modéré, et reconnaissent comme chef spirituel l'Aga Khan, célèbre prince milliardaire qui s'investit beaucoup dans le développement économique et culturel de leur pays .



Coucher de soleil sur le sommet du Nanga Parbat, versant Rupal.



Et voici l'autre face du Nanga Parbat, versant Ouest : Fairy Meadows

La reconnaissance à Hispar,

J'avais encore une mission à remplir : faire la reconnaissance du glacier d'Hispar, en vue de notre future expédition à ski.

A Gilgit, je louai une jeep pour aller à Nagir.

La vallée de Nagir:

L'Asie est douce aux voyageurs. L'hospitalité reçue entre Pékin et le Cachemire avait été d'une qualité exceptionnelle; personne n'aurait pu réussir mieux que nos hôtes de Baltit à rendre idyllique l'avant dernière étape d'un voyage souvent ardu. (...)

Notre voyage, qui n'avait été que luttés, se hissa soudain au rang de pique-nique des mieux distingués, servi par un temps idéal dans un cadre magnifique.

Le Mir Muhammad Nazim Khan était un vieillard remarquable. Quoique ayant dépassé soixante-dix ans, il était récemment devenu père (si mes souvenirs sont exacts) d'un cinquième fils. Les yeux, derrière des lunettes cerclées d'or, étaient vifs et pénétrants; ses larges épaules n'étaient point voûtées, et sa barbe teinte, à deux branches, pointait avec assurance. Il avait, pour un souverain vivant dans un pays si reculé, une remarquable connaissance des affaires contemporaines d'Asie et même d'Europe, et sa finesse en matière de politique ne faisait aucun doute. Il avait été porté au pouvoir lorsque l'expédition Durand, du Hounza-Nagar, avait soumis en 1891 le peuple du Hounza, dont la propension aux razzias avait excédé la patience du Gouvernement des Indes. (...)*

Le peuple du Hounza (qui ne compte que quatorze mille âmes) forme une race vigoureuse, élégante, joyeuse, marquée dans son allure d'une surprenante empreinte européenne. Les Hounzas font partie de la secte Manlai (branche des Ismaéliens, note de l'Auteur) dont le chef terrestre est l'Aga Khan. J'ai déjà noté combien ils avaient économiquement du mal à se suffire; les pâturages sont rares, la culture est limitée par l'étroitesse des terrains irrigables; le maintien d'un équilibre fragile entre la population, les troupeaux, la provision d'eau et divers autres facteurs se trouve être, par suite, une question délicate. Les femmes et les enfants de la tribu sont pleins de grâce; c'était un délasserment de nous trouver, pour la première fois du voyage, parmi des gens dont la conduite... était franche et sans contrainte. Il était presque déconcertant de recevoir, à nos questions, des réponses loyales et pleines de portée, de rencontrer ... des hommes qui pensaient ce qu'ils disaient, et disaient ce qu'ils pensaient. (...)

Nous fûmes conviés à une visite officielle au palais du Mir. Cet édifice tient du château fort romantique et se trouve perché très haut au-dessus de la petite ville. Le lieu était étrange. Des escaliers très raides, semblables à des échelles, menaient à des pièces qui ouvraient sur une sorte de terrasse. Les neiges éternelles formaient un arrière-plan altier, tandis qu'au pied la vallée s'étendait, superbe, dans la direction du Sud, vers le Rakaposhi gigantesque et étincelant. Tout Baltit s'étalait devant nos yeux: d'abord la garde d'honneur, dressée dans le soleil devant l'entrée du château; un peu plus bas nos yaks, nos chevaux et notre escorte dans la cour; puis les cimes des arbres et les toits plats les plus rapprochés, sur lesquels les abricots étalés brillaient comme des pièces d'or; enfin, par-delà les rangées de culture soigneusement alignées, la rivière qui serpentait doucement en direction de l'Indus entre les falaises ensoleillées.

(...)

Le lendemain, la délégation officielle partit pour Nagar, nous emmenant aimablement avec elle. ... La traversée de la Hounza s'effectua sur un pont ordinaire en bois, au débouché d'un important affluent en provenance des hautes vallées de Nagar. Un pont de cordes, long et peu engageant, franchissait ce cours d'eau; des trois gros câbles qui le constituaient, il fallait utiliser l'un, renforcé d'un filin d'acier, pour poser les pieds, tandis que les mains s'agrippaient aux deux autres. Malgré le torrent qui bouillonnait au-dessous, il n'y avait rien de bien alarmant à cet exercice; seuls les chiens évitaient de s'y risquer, que l'on devait faire traverser en les enfermant dans des sacs ...

Une chevauchée de deux ou trois heures nous mena à la capitale, nichée dans une étroite vallée ou, à chaque extrémité, un pic neigeux se tenait en sentinelle. ...

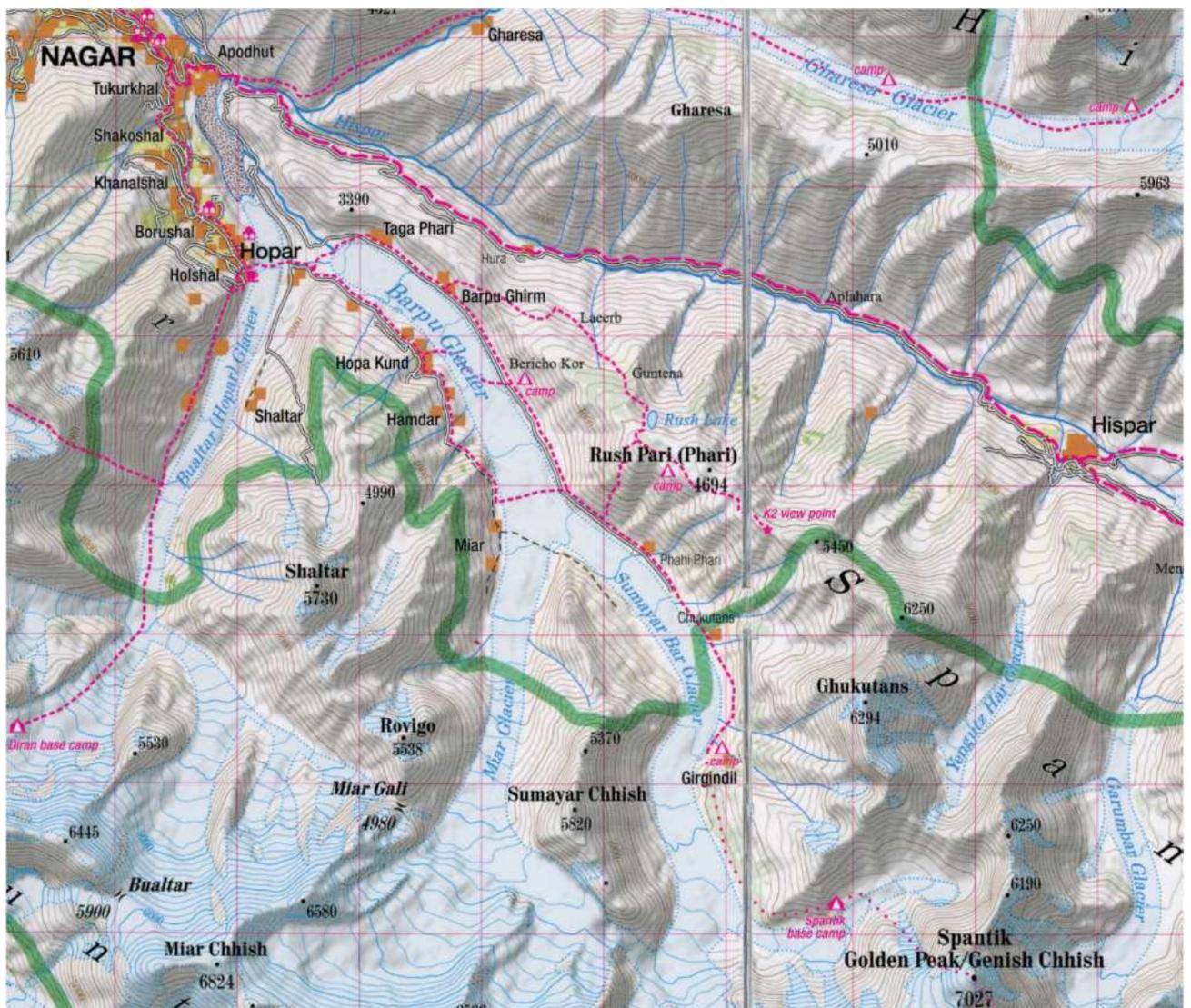
Les vallées du Nagar s'étendent perpendiculairement à celles du Hunza et sont moins bien ensoleillées. Par suite, les gens sont plus pâles et moins robustes; il me semblèrent aussi moins libres et dégagés, plus moroses et plus guindés. L'endroit, en fin de compte, ne se montrait pas aussi enchanteur que Baltit. "

* le Mir: le souverain de la province

Peter Fleming, News from Tartary, London 1936. Edité en France en 1989 .

Et effectivement, la rive gauche de la Gilgit River, côté Nagir (on dit aussi Nagar) est moins avenant que le pays béni de Hunza, rive droite.

Moins ensoleillée, cela doit jouer.



Nagir et ses sommets : au SO la chaîne du Rakaposhi, et au SE le Golden peak (Spantik) 7027 m.

Par ailleurs, autant l'islam Ismaélien du Hunza est très ouvert, autant l'islam Chiite de Nagir est rigoriste.

Le langage diffère aussi : alors que côté Hunza on parle Urdu, côté Nagir on parle encore le Burushaski. C'est une langue parlée seulement par les quelques 10 000 habitants de la vallée, d'origine très mystérieuse. Régulièrement étudiée par de savants linguistes, elle ne ressemble à aucune autre langue connue, sauf peut-être le basque ! Pour certains il pourrait s'agir d'une langue usitée avant la diffusion du sanscrit dans les Indes ? En tous cas elle comporte quatre genres, et vingt-huit formes de pluriel !...

Il existe entre les deux rives une histoire difficile, incluant des rapt de femmes.

La légende raconte :

« Afin de mettre fin aux guerres incessantes entre Hispar et Nagir, il fût un jour décidé que les 14 plus beaux jeunes hommes de Nagir épouseraient les 14 plus belles filles de Hunza. Le jour de la cérémonie des mariages à Hunza, les 14 jeunes hommes de Nagir furent exécutés, et les femmes mariées à des Hunzas. L'année suivante, il y eut une grande expédition punitive, au cours de laquelle les hommes de Nagir mirent le Hunza à feu et à sang »...

Rien de nouveau sous le soleil, c'est le vieux mythe de l'enlèvement des Sabines.

Il y a 2400 ans, l'historien Hérodote avait, sur ce genre de pratique vieille comme le monde, une opinion bien arrêtée (*je cite! pardonnez-moi mesdames !*) :

“ Enlever les femmes, évidemment, c'est malhonnête; mais prendre les choses à cœur au point de vouloir les venger, quelle folie! »
(Hérodote, Première enquête, traduit et cité par Jacques Lacarrière).

Bref, j'arrive à Nagir en fin d'après-midi et m'enquiers d'un endroit pour passer la nuit. Pas de « tourist lodge » ni de camping à Nagir. Je retrouve Ali Hayder (il est jeune officier de police) qui vient discuter avec moi. Il est le fils de Saphar Ali, qui fut porteur d'altitude dans l'expédition des Italiens au Kanjut Sar en 1959. Il me présente son père, un bel homme très fier, qui a conservé dans sa maison de terre un casque, un vieux piolet, et des photos jaunies de l'expédition. Le père me présente son gendre, Ramzan, qui me fait comprendre qu'il m'invite à passer la nuit chez lui.

Ramzan était un homme très simple et sincère. Modeste paysan issu du hameau voisin de Manal Couchal, il ne parlait que deux ou trois mots d'anglais. Je comprends tout de même qu'il n'a quitté qu'une seule fois son village, dans sa jeunesse, pour rendre visite à un oncle en Iran. Comme tout bon musulman, il mettait un point d'honneur à m'offrir l'hospitalité.

Nous allons dans la maison de Ramzan à Nagir. Modeste maison de terre et de torchis comme c'est la norme là-bas.

Nous dînons sur la terrasse.

Le soleil se couche sur le Golden Peak, magnifique sommet, au Sud Est.

Deux mille mètres de paroi. C'est le dernier sommet à être illuminé le soir...

Il comporte trois piliers verticaux très spectaculaires. Le pilier principal, juste sous le sommet, constitue une escalade extrêmement difficile. La première ascension a été faite par les Anglais Mick Fowler et Victor Saunders, en 1987.

Ce sommet avait déjà impressionné les Bullock Workman il y a presque un siècle.

Plus tard en 1988, je tenterai le Golden Peak avec Jean Luc Rudkiewicz, par son versant Sud, plus facile, où on l'appelle Spantik d'ailleurs.... Nous en reparlerons au chapitre 5.

Avec les hommes de la famille, nous sommes servis par les femmes de la maison, comme le veut la coutume, mais elles ne mangent pas avec nous.

Le spectacle est magnifique.



Le Spantik (7027 m) vu depuis Nagir. Coucher de soleil sur le Golden Pillar.

Le grand « pilier doré » qui arrive presque au sommet a été gravi l'été 1987 par les Anglais Victor Saunders et Mick Fowler. Extrêmement difficile ! A cette époque, le Spantik ne comptait que quatre ascensions, toutes par son versant Sud-Ouest.

Après ce beau moment, je dors dans la pièce commune sur un lit en toile, avec une couverture brodée à la main.

Comme je l'ai dit, nous sommes en territoire chiite. Le poster de l'Ayatollah Romeyni, chef de la république islamique d'Iran, trône au-dessus de mon lit.

Je dors bien, mais le lendemain de cette belle soirée, je me réveille couvert de puces... L'exotisme a parfois des revers...

Je donne un dédommagement correct à la famille de Ramzan, puis je m'enquiers de la suite.

Heureusement, les habitants en général parlent aussi l'Urdu, ce qui permet quelques échanges, même restreints.

Je sors laborieusement mes quelques mots d'urdu :

- « Kitné gantha para Hispar ? (*Combien d'heures pour Hispar?*) »

- « Hispar lunghi lunghi, sab ! (*Hispar, c'est très long !*) »

Normalement on fait étape dans un hameau intermédiaire à Huru, ou bien à Bantchar, ou encore à Takitchiendas.

Mais je veux atteindre Hispar dans la journée.

Nous partons de Nagir (2 200 m) à 6 h 30, avec un bon rythme.

Saphar Ali nous accompagne un bout de chemin.



*Saphar Ali et Ramzan, au départ de Nagir.
Voyez comme Saphar Ali est fier, avec son vieux piolet !*

A 7h nous passons un premier pont suspendu au-dessus de la Hispar river.



*Pont de Nagir.
Il manque un
gros câble,
mais ça tient !*



Ensuite, la vallée d'Hispar se rétrécit en une gorge sauvage et impressionnante.

Normalement cette piste est « jeepable » jusqu'à Huru (certains disent Hura), mais je suis plus rassuré à pied !

Après Huru, c'est un sentier qui devient franchement étroit et dangereux par endroits. Je crois que, depuis, une piste de jeep a été créée jusqu'à Hispar.



Le sentier, au-dessus de la Hispar river. Ne pas trébucher !

20 août . Départ 6h30 . avec Ramzan comme porteur .
 pont suspendu (7h) , 2^e pont jérépalle
 (7h30) → par la route jérépalle ?? jusqu'à
 Urtuu nouveau , 1 peu de verdure (10h)
 pont de singe (10h30 2600m) , puis passage
 difficile , encaissé et dangereux rive g droite
 (11h30-12h) → après 1 replat , campement
 " Bantchar " 2650m avec qq cabanes et lieux
 de bivouac . 14h15 : 2^e camp , autres cabanes .
 • 15h : vue sur les 1ers sommets . 3^e petite
 rivière d'eau d'arrivée .
 • 16h : maisons de Takitchiendas sur un
 replat au dessus du torrent (≈ 2800m
 neptunien)
 • 17h pont suspendu (2900m) → traverse
 rive gauche - replat de Hispar (3150m)
 Rest haute minable au bout du village en haut
 50 Rs !! Rencontre 2 géologues
 canadiens revenant d'un séjour de 2 mois
 au lac de neige - Range de l'ibex
 (gout & dièvre , mit à l'anglaise pas terrible)
 Etape très longue de 12h , ≈ 40 km ? (ou 30 ?)
21 août Hispar → vers Bitanwal .
 Départ 6h30 à 7h but de la moraine ,
 • 7h30 au pied du glacier ≈ 3050m .
 • 9h : rivière ds le glacier vers 3200m
 • 10h30 : " Shurung " traverse la moraine - rive d g
 • 12h : 2^e campement 3400m " Daltanas "
 Le continue seul jusqu'à 14h30 3750 à 3800m
 sur la moraine juste en face de Bitanwal .
 on voit pas le Disteghil , apparition partielle du
 Kuguan Kishi qui est dans les nuages .
 Retm couché à Daltanas vers 16h30
 Asses épique avec Ramzan ds la tente ...

Après le hameau de Huru, à 2600 m rive gauche, il faut traverser la rivière dans une nacelle suspendue à un câble en acier. Personne dans les environs pour nous aider. C'est une petite nacelle à une place. Je traverse d'abord en me tirant avec les mains sur le câble, c'est assez impressionnant avec la rivière qui bouillonne en bas, et assez sportif vu que, le câble ayant du mou, sur la fin on doit remonter ! J'avais prévu le coup, et sacrifié à l'occasion une vieille paire de gants. Puis je tire Ramzan avec les bagages.

Nous enchaînons quelques lieux dits avec deux ou trois maisons de terre : Bantchar, Takitchiendas,... avec quelques rares arrêts pour boire et grignoter, ou pour les prières de Ramzan, qui est bon musulman.

A 18 h, après avoir traversé un dernier pont de planches très espacées, parfois vermoulues, nous arrivons à Hispar (3150 m).

Nous avons marché 11 heures sous un gros cagnard, et fait quelques 40 kilomètres....

J'avais une forme physique remarquable à cette époque, mais Ramzan un peu moins, et en plus il portait davantage...

A notre arrivée à Hispar, il était même franchement fatigué.



Fin de journée sur le village d' Hispar – 3150 m.

“ Member very strong” dit-il très sérieusement en me présentant aux habitants d' Hispar qui s'étaient rassemblés autour de nous.

Un « member », c'est un membre d'une expé, ou d'un groupe de trekking. Même si on est tout seul apparemment...(Au Népal, on dirait “sahib”, ou “sab” par abréviation).

Ramzan me confortait ainsi dans un orgueil inavoué : j'étais une expédition à moi tout seul....

Je rencontre deux géologues canadiens. Ils ont chassé un Barral, le bouquetin local, et m'en proposent pour le dîner. Mais il est trop cuit, il l'ont fait bouillir dans la cocotte-minute!



Hispar

Nous repartons le lendemain à 6 h 30, vers le glacier d'Hispar.
Nous arrivons assez vite à la langue terminale du glacier.



Langue terminale du glacier d'Hispar

A 7 h30, nous sommes au pied du glacier ; vers 10 h au premier abri de bergers au lieu-dit Bhurung, avec une cabane de pierre ressemblant aux orrhys pyrénéens; et à midi au deuxième abri, Daltanas, vers 3400 mètres d'altitude.

Nous faisons halte. Ramzan s'est démis l'épaule, et voudrait que je la lui remette en place. Effectivement, l'une de ses omoplates saillait dans son dos d'une manière impressionnante. Je tâte un peu, essaie de la lui remettre, mais sans trop forcer car je ne sais pas comment m'y prendre : Ramzan est maigre, et j'ai peur de tout casser. Mais il faut bien résoudre le problème. Voyant mes hésitations, Ramzan s'assied, le dos face à un gros caillou vertical et plat, à une distance de 20 ou 30 centimètres. Puis il se jette violemment en arrière sur le caillou, pousse un grand cri, et se relève: l'omoplate est rentrée en place! Ramzan se trouve beaucoup mieux, mais moi je me sens un peu pâle....



Ramzan à Daltanas

J'avais envie d'un peu de solitude. Je demande à Ramzan de rester là, et je m'avance pour repérer la suite de l'itinéraire, jusqu'à être en vue de Bitanmal, étape officielle suivante.

Très intéressant : à partir de ce point, le glacier a l'air « pulkable », c'est-à-dire praticable en tirant un traîneau sur la neige.

Ça passe au milieu du glacier, en zigzagant entre quelques grosses moraines assez chaotiques. Ma mission de reconnaissance prend ici toute sa valeur !

Je reviens, et trouve Ramzan très inquiet ; il avait peur que je me sois cassé quelque chose. Retour à Daltanas ou nous montons le camp pour la nuit.

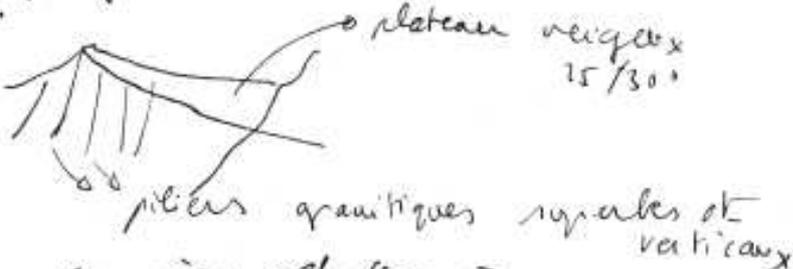
Le soir, Ramzan avait froid sous la tente et cherchait à se serrer contre moi pour avoir chaud, comme on fait dans le pays... Mais comme il puait horriblement, j'avais tendance à le repousser, et nous avons joué à cache-cache comme ça toute la nuit dans ma tente de 3 m².

Mais j'aimais bien Ramzan : c'était un homme bon. C'est rare !

22 août. Redescendi à Hiran et Takitduendas (à 2630 de Hiran)

23 août redescendi à Nagji. (village à 3000, Nagji à 116 de marche !
très lent.)

on voit le Golden Peak depuis Nagji, sur le Shajun glacier.
Très beau !



24 août repos en jeep collective à G. Eggit. attente 2 h pour cause d'éboulement sur la Karakorum Highway.

25 août Arrêt à G. Eggit. Pas de vol c'est la fête "net day" ou "Aid el-Kebir"

26 août au camp = jeep avec 2 vieux anglais, plus Julian et Wendy
15 h de route. Mais superbe.

27 août Isparahat → Korach, en soirée.
Rokun sur AF avec le capitaine Metzger / le pivot qui renouvent le Gasterbrum II !

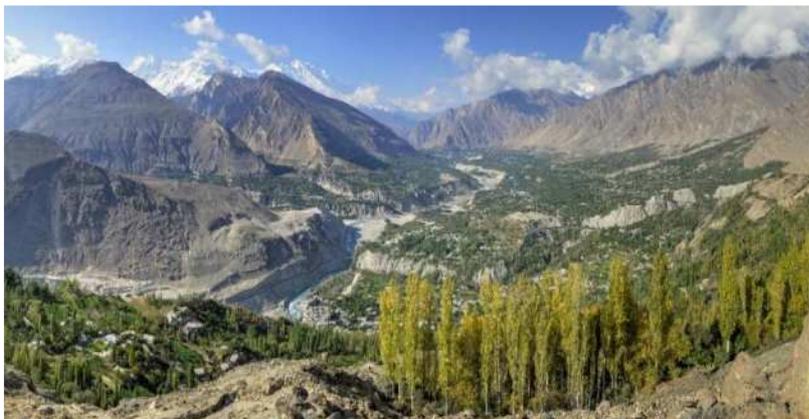
28 août matin - Paris.

J'étais parti en "solitaire" depuis Bangalore et Delhi, mais j'ai rencontré beaucoup de monde en route !



*Le bas du glacier d'Hispar, depuis la moraine de Daltanas.
En 1987, nous y avons tracé un chemin à ski !*

J'avais maintenant la certitude que nous pouvions démarrer à Hispar notre future grande traversée à ski du Karakoram.

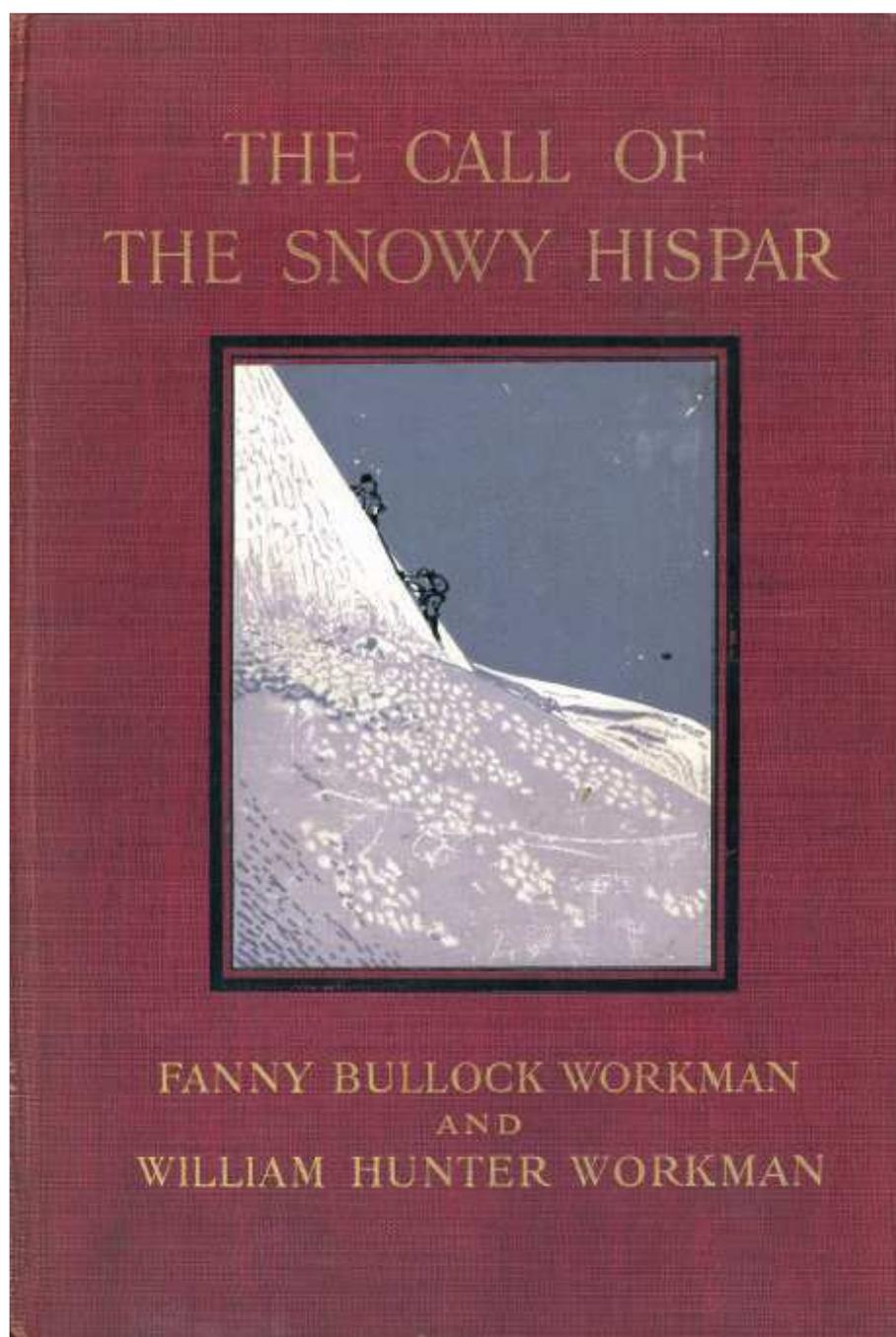


La vallée du Hunza depuis le fort de Karrimabad

Chapitre 4

The call of the snowy Hispar

Mars – Avril 1987



Fanny Bullock Workman et William Hunter Workman ont formé un couple étonnant.

Au début du XXème siècle, ils ont conduit ensemble pas moins de cinq expéditions en Himalaya , plus une expédition à bicyclette en Algérie, et divers grands voyages.

Fanny est très étonnante – une force de caractère... Elle était francophile: médaillée du Club Alpin Français, et membre d'honneur des Sociétés de Géographie de Nancy, Marseille, et Alger.



Fanny et William Hunter Workman ont produit dans leur livre, en 1910, une carte topographique qui peut encore être utilisée aujourd'hui.

Ils ont montré la richesse des lieux, le glacier d'Hispar étant entouré de plusieurs grands sommets de plus de 7700 mètres : Distaghil Sar (7885 m), Kunyang Chhish (7852 m), Kanjut Sar (7760 m), etc.

Fanny et William Hunter Workman

Le glacier d'Hispar est assez tourmenté et pas facile dans sa partie basse. Et très crevassé dans sa partie haute...

De plus, depuis plus de 100 ans, les porteurs d'Hispar sont réputés peu commodes...

Ce qui fait que, de nos jours encore, et malgré tous ces grands sommets, le glacier est peu visité.

La première descente de ce glacier à ski a été effectuée en mai 1980 par les américains Galen Rowell et Ned Gillette, à la fin de leur traversée à ski du Karakoram : une première, enchaînant les glaciers de Siachen, Baltoro, Biafo et Hispar.

Cependant, cet itinéraire passait trop bas, à Askolé (environ 3 100 m), et a obligés les Américains à faire de longues marches à pied, avec ou sans porteurs.

Je voulais parcourir un itinéraire plus élégant, **une véritable « haute route à ski » du Karakoram**, ce qui impliquait de passer plus haut et de longer la crête frontière avec la Chine. **Ça n'avait jamais été fait.**

A l'époque, nous n'avions pas Google Earth et les photos satellites existantes étaient « cramées » sur les zones glaciaires, c'est-à-dire saturées de blanc. Aussi, de 1982 à 1986, j'ai lu tous les récits des

explorateurs du XIXe siècle et du début du XXe, afin de noter tous les renseignements existants sur ces hauts cols du Karakoram.

Préparatifs

Cette expédition de 1987 avait été précédée de plusieurs prérequis.

D'abord, je m'étais familiarisé avec le raid en pulkas lors de notre traversée des Alpes de Stauning au Groënland, en avril 1984 (cf. le volume 2 « des Alpes à l'Himalaya »).

La reconnaissance de 1985 avait prouvé que la remontée de la vallée d'Hispar en hiver était possible, et que le glacier était « pulkable » (cf. paragraphe précédent).

Ensuite, mes camarades avaient fait l'été précédent, en 1986, deux dépôts de vivres sur l'itinéraire, afin de pouvoir réaliser une traversée en autonomie complète, d'un seul tenant, l'hiver suivant.

Citons ces vaillants Gumistes : Claire Hennequin, Marianne Orvoën, Daniel Vaillant, Alain et Jacqueline Duc, Marc Breuil et Claude Pastre. Merci à eux !

Marc Breuil avait organisé un premier dépôt en haut du glacier de Biafo, sur une haute moraine proche du Snow Lake.

Claude Pastre avait organisé un deuxième dépôt dans le secteur du glacier du Baltoro, sur une moraine d'un petit glacier affluent du Baltoro.

Le tout devant nous permettre d'effectuer la traversée complète des glaciers du Karakoram, depuis Hispar jusqu'au village de Khapalu, proche de la « Line of Control » avec l'Inde.

Il y avait cependant une grosse incertitude administrative sur la fin du parcours.

Nous espérions traverser le col Conway à plus de 6000 m (!) et rentrer côté Karakoram pakistanais par le col Sia La, le glacier de Kondus, et la vallée de Hushe.

Mais en avril 1984, l'armée indienne avait pris pied sur le glacier de Siachen, à l'Est, nous interdisant de répéter l'itinéraire de Galen Rowell. En écho, l'armée pakistanaise avait pris position sur le col Conway et le Sia La. Oh, pas des gros bataillons: seulement une quinzaine de soldats en hiver au col Conway.

Notre itinéraire restait en territoire pakistanais. Mais nous ne savions pas si les soldats nous laisseraient passer.

Notre contact, Nazir Sabir, essayait de convaincre le Ministère du Tourisme – j'avais même fait un dossier pour la promotion du ski au Pakistan !

Mais à la date de notre départ nous n'avions aucun accord.

Voici un de nos échanges avec le Pakistan :

Lundi 15 décembre 86 -

ALCIT A 250927F
349/0806
5811H
5811 NAIBA PK

ATN BERNARD ODIER
TKS YR TLX N INVITATION.UNFORTUNATELY UNABLE TO ACCOMPANY AS HEAVILY
COMMITTED.STILL WORKING ON PERMIT CONWAY N SIA LA LOOK DIFFICULT AS
SIACHEN BECOMES A HOTTER STUFF. KIND RGDS NAZIR SABIR

A cette époque il n'y avait pas internet.

Nous communiquions par Téléx, une sorte de télégramme avec un débit de seulement 50 bits/s !

Comme alternative, il y avait la traversée du col de Masherbrum, mais il est raide et difficile des deux côtés.

Ou encore le col de Gondokoro, qui ne connaissait alors qu'un ou deux parcours de trekking, et sur lequel nous n'avions aucune information.

Cette incertitude a bien entendu pesé sur l'expédition...

Mais enfin, nous partons.

Notre équipe se compose de, par ordre alphabétique : Marc Breuil, Serge Claudel, Jacques Giraud, Philippe Nonin, moi-même (chef d'expédition), et Claude Pastre.

Nous sommes assistés par notre agence de trekking Karakoram Tours, avec Nazir Sabir, son adjoint Iqbal Saddrudin, et localement par leur guide Sifat Ali.

Après les inévitables étapes administratives à Islamabad, nous prenons la Karakoram Highway. Cette remontée des gorges de l'Indus est toujours aussi belle et spectaculaire.

Nous mettons seulement 12 h 30 pour atteindre Gilgit : un record de vitesse !

Et le 10 mars 1987, nous quittons Gilgit.

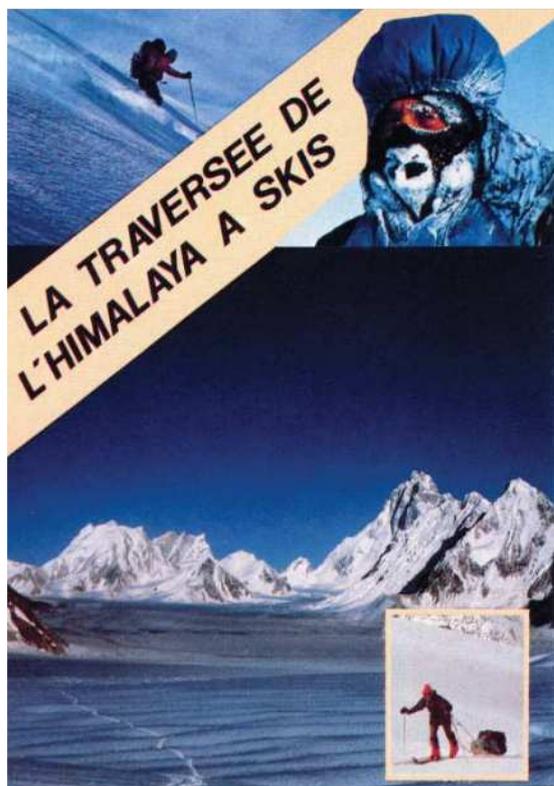
Avec deux jeeps, nous allons à Nagir, puis sur la piste d'Hispar, jusqu'à Huru.

La marche d'approche.

Camping à Huru, et embauche d'une quinzaine de porteurs de la vallée.

Ali Hayder et Ramzan sont de la partie, bien sûr (*cf. le chapitre précédent*).

Nous tentons d'équiper nos porteurs. Nous avons trouvé des chaussures au bazar de Rawalpindi, et de magnifiques manteaux de l'armée en drap de laine, à seulement 20 Roupies pièce soit 1,50 €. Une affaire !



*La carte postale
réalisée
spécialement pour
l'expédition.*



*C'est la séance
d'essayage de
chaussures...
pour ceux qui
veulent bien en
porter !*

Nous remontons la piste, et passons un pont assez rudimentaire avant d'arriver à Hispar.



*Il n'y a pas beaucoup de
planches, et en plus une
planche sur deux est
vermoulue !*

Nous arrivons à Hispar. Temps bouché, peu de couleurs.

Mais le comité d'accueil est là !



*Les gamins
d'Hispar.*

A Hispar, il n'y a pas un pouce de neige ! Je suppose que nous ne la trouverons pas de sitôt ?
Ambiance sombre, le manque de neige nous sappe le moral.
Nous allons devoir chausser assez haut, et nous aurons besoin des porteurs plus longtemps que prévu.
Discussions avec les porteurs, qui demandent toujours plus, comme d'habitude.
Je leur promets un mouton s'ils atteignent la langue de glace !



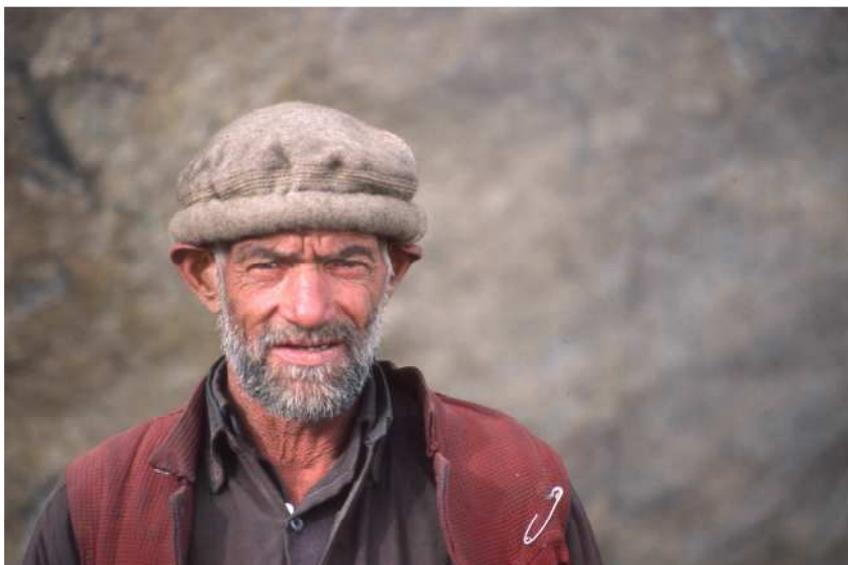
*En route pour le camp de Bitanmal, sur la moraine rive droite du glacier.
Les montagnes commencent à ressembler à quelque chose !*

Les porteurs ne sont pas trop chargés, 22 à 23 kg, soit moins que la norme « contractuelle » de 25 kg. Mais la marche est lente. Nous passons à Daltanas, le point le plus avancé que j'avais visité en 1985.

Nous traversons le glacier qui descend du Distaghil Sar; au total nous mettons 9 heures pour arriver à Bitanmal . Les porteurs apprécient les bergeries de pierre de Bitanmal, ils vont pouvoir bien s'abriter.



Deux porteurs ont refusé les chaussures neuves, et marchent avec des « chaussures » faites de lanières de cuir.



*Porteur de Nagir,
l'un des meilleurs*

Le lendemain, il faut traverser le glacier de Pumari Chish . Petit glacier, mais hautes moraines !



Moraine de Pumari Chish. La moraine est plein sud, aussi il n'y a pas de neige !

Nous sommes enfin arrivés au camp de Pumarikish. Notre dernier camp avec les porteurs. Nous sommes sur la moraine rive droite, à une altitude de 4150 m. La température descend à -7°C. Demain il faut redescendre un peu pour prendre pied sur le glacier. Grande discussion avec les porteurs ; ils sont assez superstitieux et pensent qu'il ne faut pas aller sur un glacier en hiver, ça risquerait de fâcher les dieux.

15 mars. Enfin sur la glace !

Le sirdar fait son travail d'intermédiaire, et finalement huit porteurs acceptent de descendre avec nous sur la glace, dont les deux qui n'ont que des « chaussures » en lanières de cuir.

Nous payons les sept autres qui redescendent 750 Roupies, plus quelques menus cadeaux.

A l'époque, le tarif de portage était d'environ 150 Roupies par jour, soit à peu près 10 Euros – mais j'imagine que c'est beaucoup plus aujourd'hui !

Nous prenons nous-mêmes des charges assez lourdes pour compenser les départs.

Nous prenons pied sur les moraines du glacier.



Dernière étape, pour les porteurs les plus vaillants !

Nous traversons quelques endroits scabreux: moraines, bédrières (torrents d'eau sur la glace, très dangereux), etc.

Nous arrivons vers 11 h à un endroit bien enneigé, qui semble « pulkable ». Ce sera notre point de départ à ski, vers 4100 m d'altitude.

Nous payons les porteurs 900 Roupies chacun, plus 500 Roupies pour le mouton promis à Hispar !

Les porteurs sont très contents, ils se sentent bien payés. Ça les aide à exorciser leurs peurs, mais pas tout à fait...

Les porteurs se mettent à chanter « la prière des adieux », longue mélodie triste et solennelle demandant aux dieux la protection de ces fous qui s'aventurent en hiver sur les glaciers...

Le temps est bouché, froid et humide. Il neige. L'ambiance est sévère.



Le chant des adieux.

Les porteurs pensent que nous sommes fous...

Puis ils nous serrent dans leurs bras, persuadés que nous ne reviendrons jamais.

La scène est poignante.



***Un porteur
fait une
accolade à
Marc Breuil.***

Les porteurs s'en vont . Nous restons seuls sur le glacier.



Départ des porteurs.

Le lendemain, 16 mars, premier jour à ski !

Mauvais temps, neige, peu de lumière ; ambiance d'un mois de novembre...

Départ à 8 h 30. Nous portons un sac à dos d'une quinzaine de kilos, et nos pulkas (traîneaux) font environ 35 kg.

Quelques passages peu évidents nécessitent une reconnaissance préalable.

Mais lorsqu'il y a une *éclaircie le soir au camp*, c'est grandiose !



Le 17 mars : l'éclaircie !

Le 17 mars fut un grand jour : le seul où il a fait beau... enfin, le matin seulement !

Quatre heures de beau temps au milieu de 3 semaines de mauvais temps !

Nous avons pris ce jour-là pas mal de belles photos, qui ne doivent pas faire illusion: cette éclaircie fut une exception non représentative des conditions de ce mois de mars pourri !



Philippe



L'éclaircie, dans le bas du glacier d'Hispar. Jacques

Tous les jours, nous nous arrêtons à 15 h ou 15 h 30, et à 17 h 30 (à la nuit) nous étions au lit !



Camp à environ 4350 m. Le soir, il fait -15 °C.



Pendant 4 jours, nous remontons assez péniblement vers le col, en naviguant dans le brouillard. Nous n'avons que la carte de Shipton de 1939, elle est au 1/253 000 seulement ! Soit une échelle de $\frac{1}{4}$ d'inch (un quart de pouce) pour un mile! Ces Anglais ne font rien comme tout le monde....

Enfin nous sommes en vue du col !



Col d'Hispar, versant Ouest. Ce col est appelé également «Hispar La » .

Samedi 21 mars Il paraît que c'est le pire temps.
C'est au jour de lui que vous
auriez dû passer le col, mais toujours mauvais
temps, pas de visé. Cependant c'est pas la
tempête. Claude plutôt pour partir à 8h
et les autres plutôt pour attendre de
meilleures conditions pour passer le col et
ses crevasses [comme on le verra, cette
décision fut une grosse erreur : on
aurait été à l'altitude en altitude qd
il fait mauvais temps, y compris à
Grenchenbrunn.]
J'aurais voulu à jouer aux cartes dans la
tente, et regarder tomber la neige.

Dimanche 22 mars. Le temps ne s'est pas arrangé,
bien au contraire. mais il
peut bien y aller, départ pénible sous la neige.
Bonne navigation (Claude et Philippe) à Grenchen
le gd plateau du col d'Hispan, à la barrière.
Et dire qu'on pensait ne jamais en avoir besoin!
La carte de Christon est très vite (mais au
1/253.000 seulement!). Route très mauvaise,
le temps devient franchement mauvais.
On arrive au (presque) col d'Hispan vers 14h,
alt. 5190m. - très mauvais temps.
On essaie de passer des séracs à la descente,
après en tête fait une très belle trace
très impressionnante à travers d'énormes crevasses.
Et en plus avec des pulkas, ce qui serait
déjà difficile au pied alpin normal!
Vers 15h15 on est dans un col de sac,
on peut plus descendre très vite de
droite côté, endroit vraiment impressionnant.
Qd français - on remonte. On traverse le
plateau vers le sud par Grenchen on a une
passage plus au sud. Mais il est 16h30,
on y voit rien, il faut arrêter
l'approche du camp, difficile dans la tourmente,
et on est assez fatigués -

En plus, le camp est assez près des faces zire qd (lat)
et est exposé aux avalanches...
Le temps est maintenant passé à la tempête
les gestes deviennent difficiles. nous sommes
très inquiets - plus que 2 jours de vivres
(plus la survie) et nous ne savons pas si
vous allons passer ou si le temps ne
va pas encore s'aggraver!
Tempête severe sans la nuit. Situation
critique. L'exp'a failli mal tourner le 22 mars!



Le col d'Hispar est très crevassé.

Le passage du col fut une grosse galère.

Le 22 mars, nous atteignons le col à la boussole, dans un gros mauvais temps.

Nous commençons à descendre de l'autre côté versant Est. Très vite, nous sommes dans un labyrinthe de grosses crevasses. Nous persévérons, on n'y voit presque rien, les crevasses deviennent impressionnantes, de part et d'autre il y a de gros trous noirs...

Ça devient vraiment dangereux, aussi vers 15h30 nous nous résignons à remonter au col.

Nous sommes sans doute partis trop au Nord, donc nous retraversons le col vers le Sud. La nuit approche, il est trop tard pour tenter une autre descente.

Nous montons le camp, toujours sans voir où nous sommes.

Tempête sérieuse dans la nuit, la situation devient critique !

Le lendemain, toujours une grosse tempête, on n'y voit pas à 10 mètres.

Une grosse avalanche passe pas loin ; on ne la voit pas mais nous nous prenons le souffle de l'avalanche en pleine figure, il nous arrache quelques gants ou bonnets . Impressionnant ! Nous n'en menons pas large. Nous en concluons que cette fois nous sommes trop près des montagnes du flanc Sud du col, et nous nous décidons à repartir au Nord chercher le milieu du col.

Les conditions sont très dures, nous avançons encordés, très lentement, nous n'y voyons presque rien. Claude est à la trace, il faut dire qu'il est excellent dans la recherche d'itinéraires glaciaires. Il s'emmanche dans un passage et finalement, miracle, il y a une légère trouée qui se fait à travers les nuages, et nous devinons à peu près par où ça passe. Quelques très légères éclaircies nous permettent de descendre en évitant les crevasses, et à midi nous sommes au pied du col, versant Est, à 4900 mètres d'altitude.

Ouf ! Nous sommes rassurés, ça aurait pu très mal tourner !

Nous installons le camp au milieu du glacier de Biafo vers 16 h.

Il nous reste très peu de vivres, et la tempête continue. Mais je note dans mon carnet :

« Ce soir, détente. Nous nous accordons un double dessert : chocolat Lindor, plus pâte de coing » !

Les 24 et 25 mars, nous traversons le glacier de Biafo et atteignons le site où le premier dépôt a été caché, sur un petit éperon rocheux. Nous creusons pendant un jour et demi, mais il a énormément neigé sur cet éperon ; Marc ne reconnaît pas les lieux .

Lundi 23 mars) Le lever très pénible, toujours
violentes bourrasques, on ne se voit pas à 10m.
Un grosse avalanche passe pas loin, on la voit
pas mais on est pris dans son souffle
violent, qui emporte diverses babioles.
Très dur - On part finalement vers le nord
traverser le passage - Visi très faible puisque,
étant encordés, on ne voit pas le type
encordé devant à env 15 mètres
Trace laborieuse - On avance de 400m en
une heure seulement sur terrain plat!
Conditions très dures - On a de l'embranchement
dans un passage, après 3 ou 4 grosses
crevasses on découvre / devine un "large"
boulevard qui descend (= 100 m de large),
c'était pas du tout évident
On commençait à douter (moral!) et
même à se demander si on était bien au col
d'Atigra! Descente à la faveur de
qq légères éclaircies - Vers midi on est
en bas de ce putain de passage de
crevasses, vers 4900 m. On respire
vraiment, on se sent tirés et affairés
on a eu du moral! Ensuite, grâce à l'alti
sur le plot, à 2h 1/4 on est face au
dernier piton de l'arête issue du col,

à 16h on s'arrête dans le camp au milieu
du glacier de Biafo, entre le Simgang et
les tours de Biafo. Cq rayures éclaircies,
site superbe très froid. L'alti donne
4680m alors que nous sommes en
principe à 4820m (??).
Le soir, d'attente, nous nous accordons un double
dortoir: Lindor + pâte de coings.

Important le Lindor pour le moral!

Bref, je n'en dis pas plus : le 25 mars au soir, nous n'avons pas trouvé le dépôt.

Soit il a été volé, soit nos repères n'étaient pas assez précis.

Nous ne le saurons jamais. Mais ce que nous savons, c'est que ce soir-là, l'expédition est terminée ...

Nous n'avons plus le moral, le temps est abominable, et nous n'avons presque plus de vivres.



Tempête ordinaire, au pied du site du dépôt...

Avant de redescendre, nous pensons à tous les paysages que nous n'avons pas vus ...
La vue du col d'Hispar, quand il fait beau, est superbe.
Nos camarades, qui ont fait le dépôt l'été précédent, ont pu le constater.



Eté 1986.

*Au col d'Hispar,
vue sur le Snow
Lake et le Baintha
Brakk (l'Ogre).*

*Le grand à la veste
rouge, c'est Daniel
Vaillant.*



Eté 1986.

Depuis le col de Sim La, vue sur le haut du glacier de Choktoi.

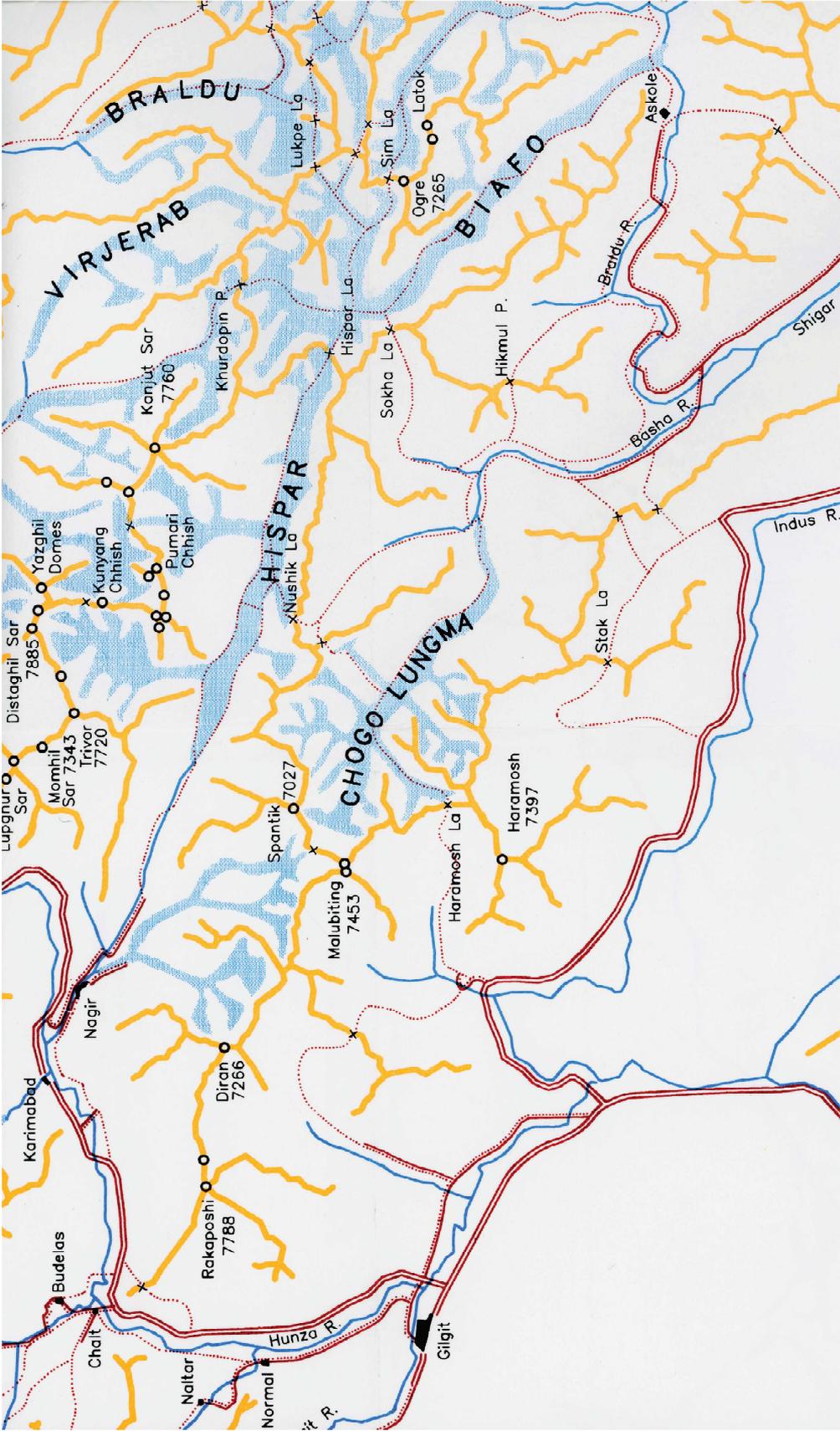
Col très facile versant Ouest, difficile, voire impraticable, versant Est.



Eté 1986. Le Baintha Brakk, dit l' « Ogre » , 7285 m, au téléobjectif.

C'est lors de la première ascension, le 13 juillet 1977, que l'anglais Doug Scott a eu les deux chevilles cassées au début de la descente. Il ne pouvait plus se tenir debout ; il a dû enchaîner les rappels et la descente du glacier au bas de la face en se traînant sur les genoux. Epopée héroïque !

Pour bien comprendre les lieux :



Revenons à la dure réalité du moment.



*Il fait toujours
tempête.
Nous nous
équillons en
conséquence.*

La retraite s'impose vers Askolé, village le plus proche à 4 ou 5 jours de marche en descendant le glacier de Biafo. Heureusement, ce glacier est presque plat, et assez facile.



*Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour cette première fois, le GUMS baissait la tête.
Sombres jours ! Bernardo revenait lentement,
Laisant derrière lui le Karakoram blanc.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après le glacier blanc, toujours le glacier blanc.
Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
Pour cette belle expé, une retraite funeste.*

D'après Victor Hugo, Les Châtiments, la retraite de Russie.

C'est vraiment la Bérézina, comme aurait dit Victor. Le moral est au plus bas.
Nous descendons le glacier de Biafo à la boussole !
En plus, nous n'avons presque plus rien à manger. Heureusement, nous avons encore du gaz !
Le matin, nous avons du thé, avec du thé. A midi, un demi biscuit trouvé au fond du sac.
Et le soir, une soupe minute, enrichie de quelques flocons de purée mousseline trouvés dans un vieux sachet.

Vers le bas du glacier, une petite éclaircie nous permet de voir le paysage : pas mal !



*On commence à
voir la fin !*

La neige s'arrête : à partir de 3550 m d'altitude, nous devons continuer à pieds.
Nous laissons les pulkas (trois porteurs viendront les chercher plus tard), et devons descendre avec des sacs de 30 kg. Epuisant !



Serge Claudel



*Philippe
Nonin*



Jacques Giraud



Marc Breuil



*Claude
Pastre*



Bernard, avec ses 30 kg sur le dos. Lourd !

Nous arrivons très fatigués à Askolé.

Les gens du village sont très étonnés de nous voir arriver par le Biafo ! ils n'ont jamais vu ça !
Nous allons voir le chef du village, c'est toujours Hadji Mahdi.

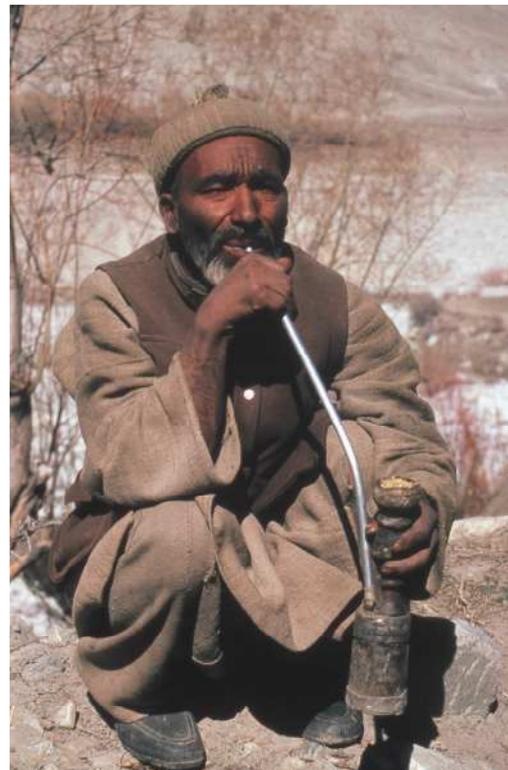
Le village est encore endormi au rythme hivernal. Les hommes passent le temps comme ils peuvent, sans se presser. Les femmes nous observent de loin, depuis les toits en terrasse.

L'Orient reprend ses droits ! C'est difficile à appréhender pour nous, Occidentaux pressés.



*Le meunier n'a pas
beaucoup de travail en cette
saison hivernale.*

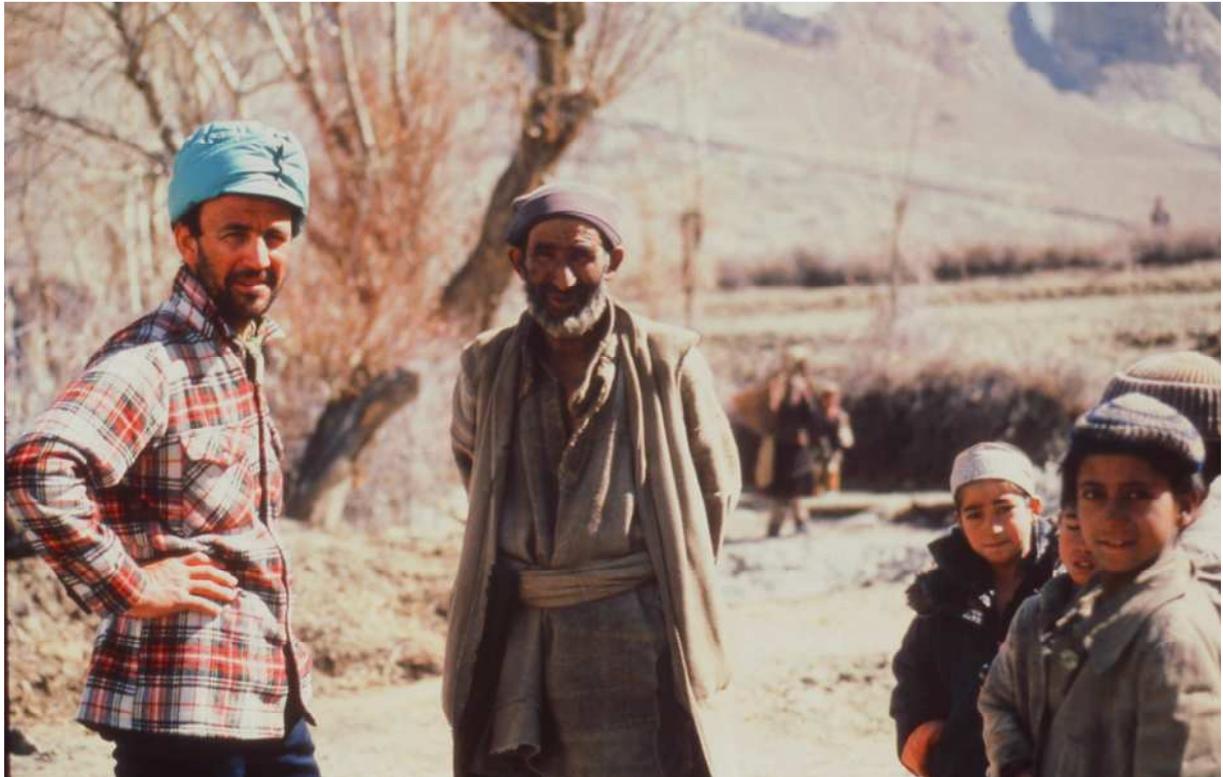
*(nous avons vu les détails de
son moulin et la pierre de
meule au chapitre 2)*



Fumeur de pipe à eau



à Askolé

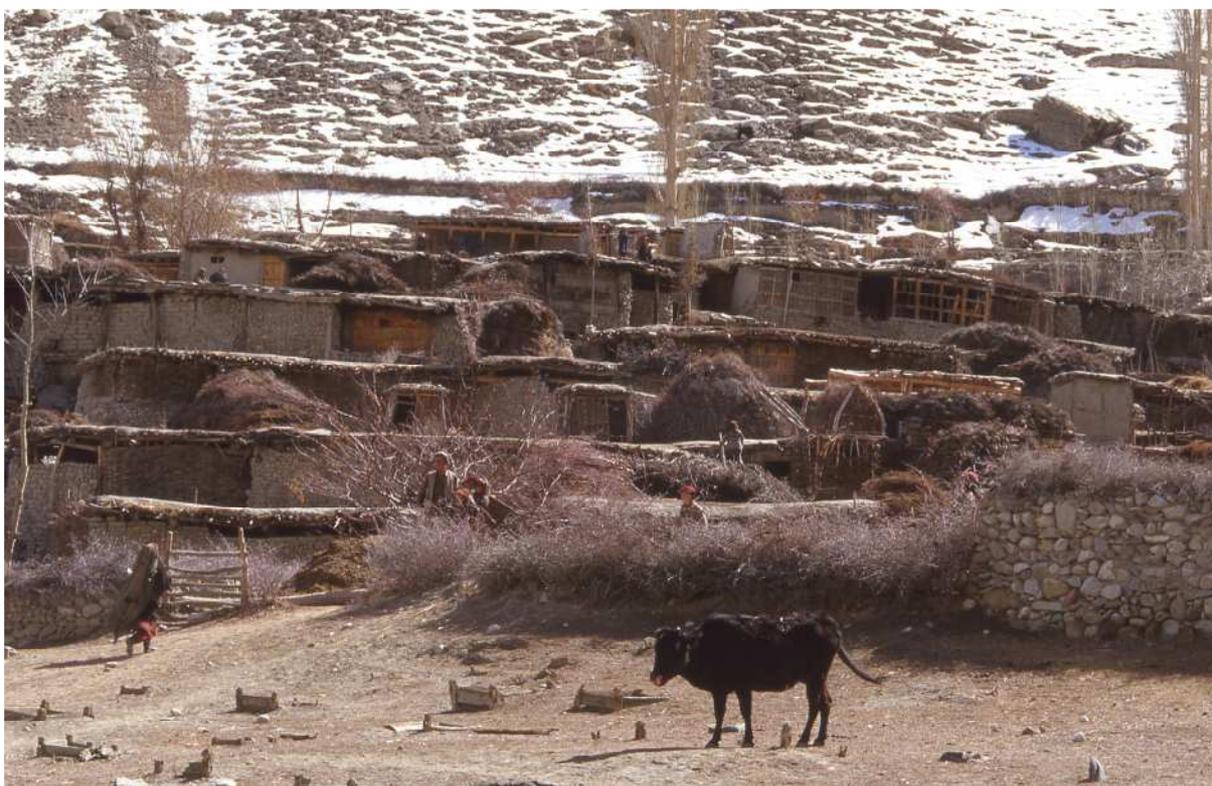


Bernard à Askolé

Nous trouvons de quoi dîner : une montagne de chapatis, et même du riz, un poulet et du radis noir !



Le lendemain, nous redescendons avec cinq porteurs qui cavalent comme des malades .
Nous passons rive gauche de la Braldu, et arrivons au village d' Hoto.
Ça fait meilleure impression qu'Askolé : village mieux tenu, ayant plus de ressources sans doute.



Le village d' Hoto

De nombreuses avalanches descendent encore des montagnes.
Mais plus bas dans la vallée nous découvrons les abricotiers en fleurs : le printemps arrive !



Nous sommes bientôt à Skardu.

Comme il pleut des cordes, l'avion de la PIA ne viendra pas, et nous faisons une nouvelle descente des gorges de l'Indus, au milieu des crues et des glissements de terrain. Mais ça reste une route superbe.

Malgré notre grande déception d'avoir écourté notre trajet, nous avons traversé les glaciers d'Hispar et de Biafo : deuxième traversée à ski, et première dans le sens Hispar Biafo.

Le temps a été exécrable. Nous étions sans doute partis trop tôt, mais ce n'était pas une bonne année. Finalement, les porteurs avaient raison : le col d'Hispar en hiver, c'est difficile !

Ce fut cependant une expérience irremplaçable. Le concept de raid avec des pulkas au Karakoram était validé.

Et pour toi, lecteur courageux qui a lu jusqu'ici, voici une info de première main : l'emplacement du deuxième dépôt.

Ce deuxième dépôt a été très bien caché près du Baltoro, on peut penser qu'il y est toujours ?

Deux articles ont dû bien vieillir : une bouteille de mirabelle (la meilleure qui soit, de chez Morand à Martigny, en Suisse), et deux bouteilles de whisky que nous avons prises pour amadouer les officiers de l'armée pakistanaise que nous pourrions trouver sur notre route...

Le dépôt est exactement dans un petit vallon rive droite du Baltoro, entre les glaciers de Muztagh et de Lhungka, au pied d'un couloir descendant d'une paroi rocheuse rive Est de ce vallon.

Ami lecteur, si tu trouves ce dépôt, il est à toi !

Le meilleur pour finir : *L'éclaircie !*



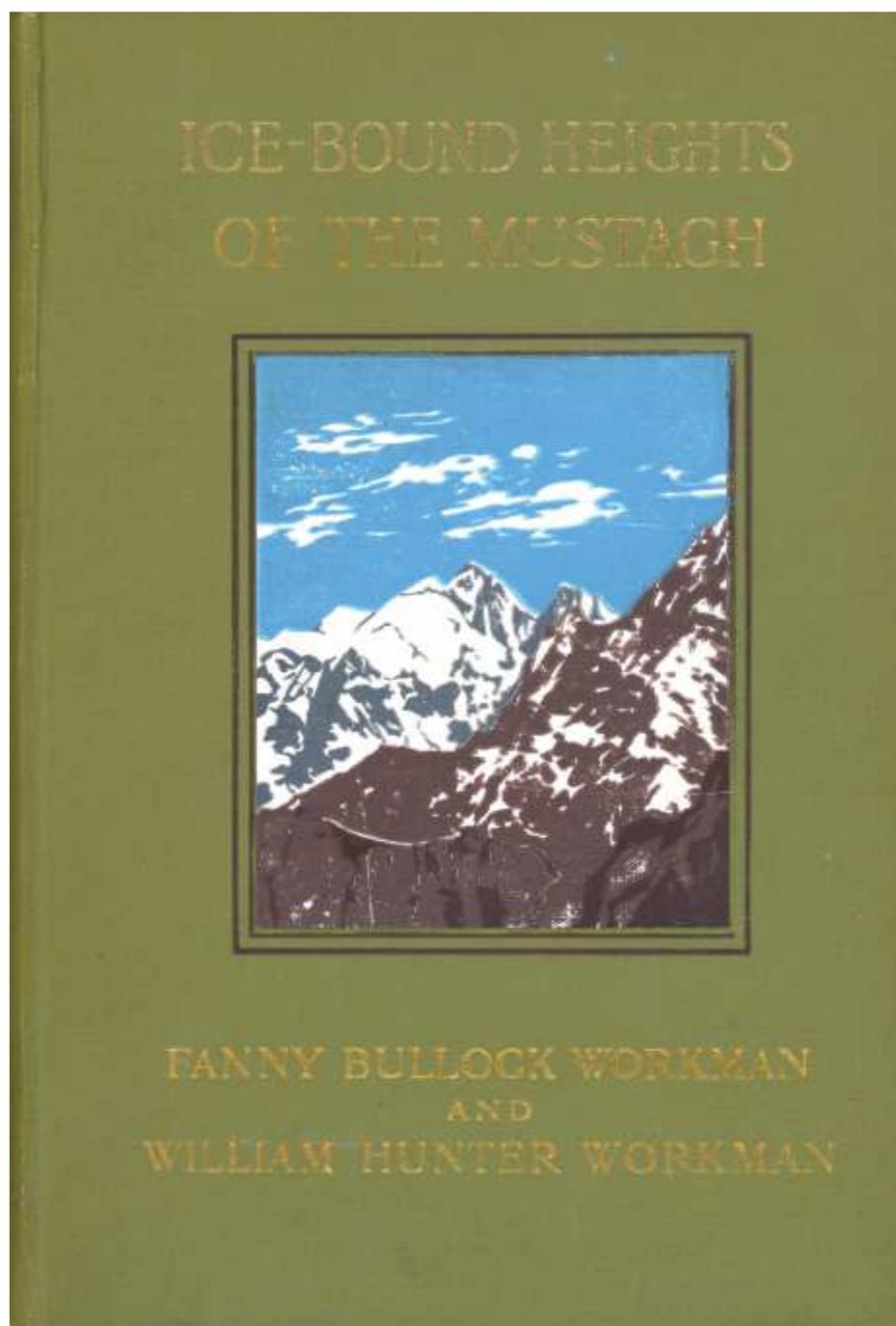
The call of the snowy Hispar

L'éclaircie du 17 mars 1987

Chapitre 5

Ice-bound Heights of the Mustagh

Glacier de Chogo Lungma, Pakistan, été 1988



Eh oui ! Encore les Bullock Workman !

Ce sont eux qui ont été les premiers Occidentaux à visiter le glacier de Chogo Lungma, en 1902 et 1903. Sixième glacier du Karakoram par la taille, c'est un glacier assez « stable », ce qui est exceptionnel ici. Il y a en particulier une longue moraine latérale sur la rive gauche du glacier, un peu comme on trouve dans les Alpes. C'est bien commode pour marcher !

Ce glacier ne recule pas au moment où j'écris.

Les Workman formaient un sacré couple d'explorateurs ! Ils avaient certes des ressources importantes et de nombreux porteurs, mais ils ont réussi en 1903 des sommets que nous n'avons toujours pas faits 85 ans plus tard !

Ce glacier de Chogo Lungma n'est pas très connu des himalayistes : il n'y a pas de « 8000 » sur ce glacier, les plus hauts sommets ne font « que » 7400 m d'altitude... mais méritent le détour !

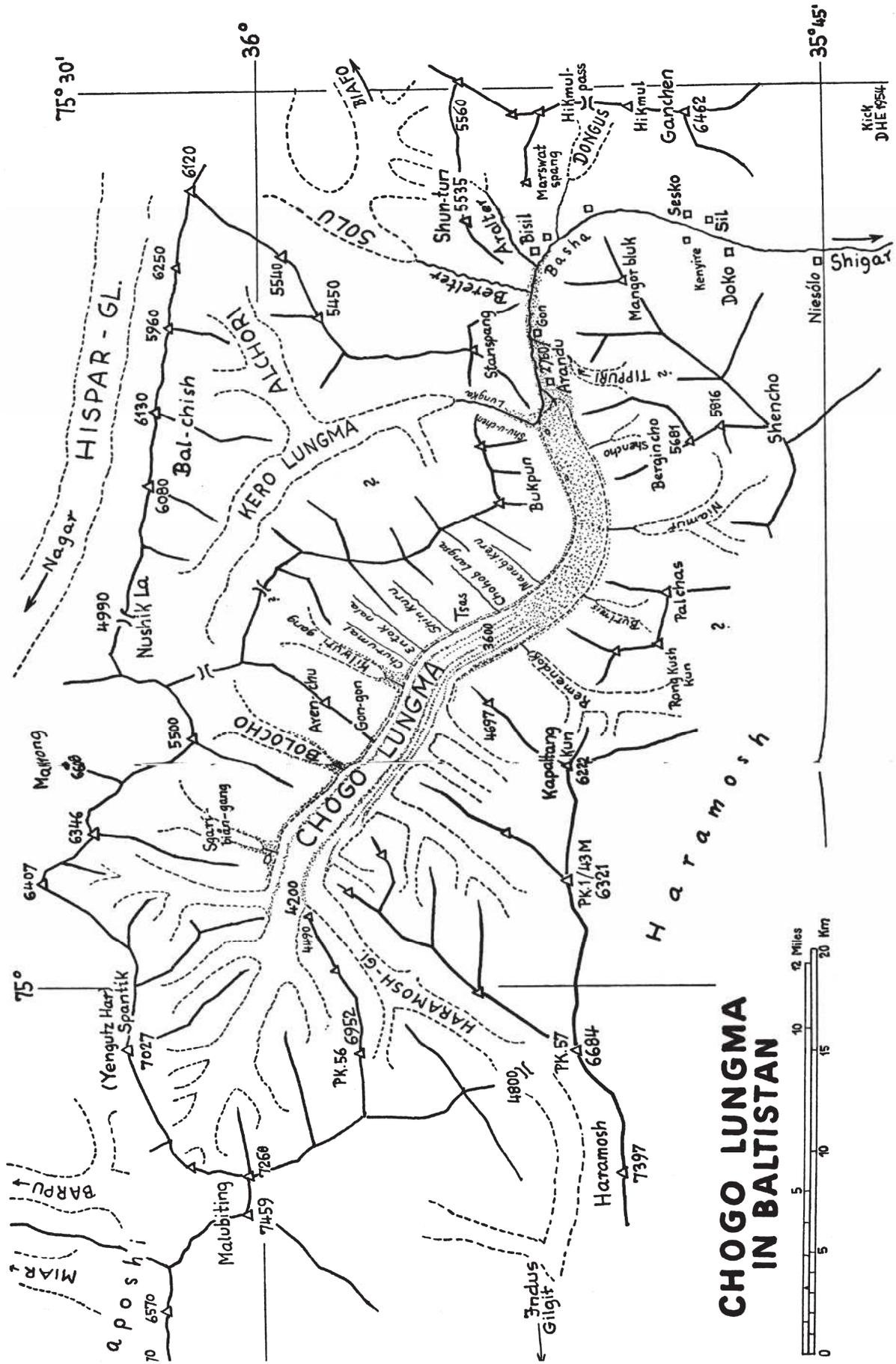
Notas :

1) *Il ne faut pas confondre Chogo Lungma avec Chomolungma, qui est un des noms tibétains de l'Everest !*

2) *Aujourd'hui, on écrit plutôt Muztagh, avec un « z ».*



MT. CHOGO, 21,500 FEET, AND MT. LUNGMA, 22,568 FEET, ASCENDED BY AUTHORS, AUGUST 12TH, 1903.



CHOGO LUNGMA IN BALTISTAN

Stick
DHE 954

Mai 1988.

Je n'avais fait encore aucun projet pour l'été !

Normalement, dans ce cas on se dit : « je vais aller dans un gîte dans le Queyras ; ou en camping à Arcachon ; ou dans la maison de campagne de la famille... ».

Mais là , non. C'était une époque incroyable.

« On ne sait pas quoi faire cet été ? Eh bien, on va au Karakoram... ».

Ce sera vite organisé : seulement deux réunions, trois semaines de délai pour avoir les visas et réserver les vols... et c'est parti !

Nous sommes trois : Jean-Luc Rudkiewicz, Marc Breuil et moi-même.

Nous partons avec un simple permis de trekking, sans demander d'autorisation pour gravir un sommet. On se dit : « on va explorer un nouveau glacier, on verra bien ce qu'on peut y faire... ».

Notre choix se porte sur le glacier de Chogo Lungma, un glacier de plus de 30 km de long, à l'Ouest du Baltoro. Si nous sommes vaillants, nous pourrions tenter le Spantik (7027 m).

Eh bien, nous avons vu ... de belles choses, et des sommets encore inconnus.

Le début est dur : le 1^{er} août, nous remontons les gorges de l'Indus avec un vieux minibus Toyota « Hilux ». La route est défoncée ; entre Islamabad et Chilas, à mi-parcours, nous crevons cinq fois !

Il y a des contrôles très fréquents. Ce n'est pas méchant. Juste une habitude administrative au Pakistan. Chaque fois, il faut remplir le registre que nous tend un fonctionnaire fatigué et répondre aux questions : « Name, N° Passport, date of issue, place of issue ».

Nous en avons un peu marre de ces formulaires, alors nous improvisons un peu. Il faut dire que nous sommes en 1988 : toute la France prépare les célébrations du bicentenaire de la Révolution.

Jean-Luc a une idée : nous allons célébrer la Révolution au Pakistan ! Au registre « Name », nous inscrivons : Robespierre (pour Marc), Danton (pour moi) et Marat (pour Jean-Luc).

Pour le N° de passeport, nous donnons un numéro de téléphone. Pour « date of issue » ce sera bien sûr le 14 Juillet 1789, et « place of issue » ce sera La Bastille. Ensuite, nous rendons respectueusement le registre ainsi complété au fonctionnaire en charge et reprenons notre route.

Nous avons écrit cela plusieurs fois dans de beaux registres administratifs qui n'ont jamais été contrôlés !

Nous arrivons à Chilas au clair de lune, à 1 h du matin. Après, ça va mieux, la route est moins pire...

Arrivé à Skardu, je rends visite à Rassoul (cf. chapitre 2). Il tient une petite échoppe au bazar.

passages des porteurs

* 350 Rs de Tassar à Arandu, cash

- 1 charge Tassar - d'Arandu
- 1 charge d'Arandu -
- 1 charge Arandu -

soit 3 x 100 Rs

+ 100 Rs rations

+ 50 argent

350 Rs.

* 650 Rs Arandu → grand barac camp

soit 5 charges x 100

argent 100

retour 50

650 Rs.

+ jeep : skardu vers Tassar ou d'Arandu :

30 km x 6 Rs du km + essence + mite en charge

etc ..

Nous louons une jeep pour aller vers Arandu, mais la route est effondrée.

Nous aurons deux jours de marche pour rejoindre Arandu, avec 11 porteurs.



Marche vers Arandu

Nous négocions laborieusement la paie des porteurs. Ali, l'un d'eux, fait monter les enchères au-delà des pratiques locales. Nous commençons à élever la voix... lorsque nous comprenons que le gars en question est le chef du village d'Arandu !

Ah ! Pas question de se fâcher avec les autorités locales... nous baissons d'un ton .



Nous arrivons à Arandu, à environ 2760 m d'altitude.

C'est un village très pauvre. Il est situé au pied de la langue terminale du glacier de Chogo Lungma, aussi il y fait froid. Les cultures poussent difficilement et il n'y a pas d'abricotiers. Peu de trekkeurs et d'alpinistes également.



Arandu

Beaucoup de maisons sont bâties simplement, avec de l'osier tressé. Ou avec une extension pour l'été en osier tressé, au-dessus d'un rez-de-chaussée en dur.

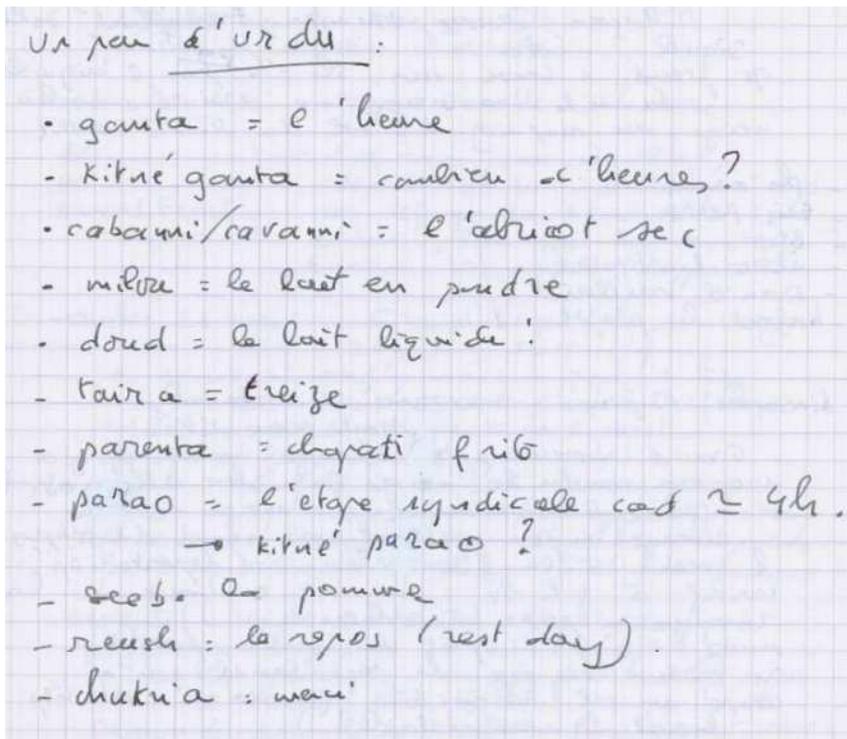


Arandu



*Une maison
entièrement en dur.*

Au-dessus d'Arandu, nous marchons assez confortablement sur une moraine latérale du glacier, rive gauche. Nous enchaînons les haltes, en doublant les étapes : Pukpun, Khurumal, Bolotcho... Quelques sommets magnifiques défilent : le Haramosh, le Laila Peak et, au fond du cirque glaciaire, le Spantik et les sommets de Malubiting.





Le Laila Peak, 6985 m.

[Nota : il existe un autre Laila Peak dans la vallée de Hushe, au sud du col de Gondokoro].



Le Haramosh, 7409 m. « The Last Blue Mountain » selon les premiers ascensionnistes de 1958



*La chaîne des Malubiting (le sommet central - 7458 m - est au second plan).
Curieusement, ces montagnes magnifiques sont assez délaissées...
En 1988, le Malubiting ne comptait que deux ascensions !*

En trois jours (rapide !) nous sommes au camp de base du Spantik, à 4140 m. Nous sommes le 9 août. Le temps est assez moyen. Huit porteurs retournent vers Arandu. Ali reste avec un certain Mathi qui connaît les lieux, un bon gars.



*Ali essaie de
m'embobiner...
Prudence !*

*Ali était un filou, mais
comme il était tout de
même volontaire, nous
tolérons sa filouterie...*

Le 10 août, je monte faire un portage au camp 1, à environ 5000 m, avec Ali et Mathi.

11 et 12 août : repos et préparatifs au camp de base.

Le 13, Marc ne se sent pas en forme et décide de rentrer en France ! Il part avec sa brosse à dents et un duvet pour le bivouac et il nous laisse toutes ses affaires. OK.

Avec Jean-Luc, nous montons au camp 1 avec de gros sacs.



Jean-Luc au camp 1, devant le Spantik.



Vue sur le sommet du Spantik (face Sud) , 7027 m



Depuis le camp 1 du Spantik, Bernard et le glacier de Chogo Lungma.

Ça, c'est une photo dont je suis assez fier.

D'abord, elle a fait la couverture de l'Himalayan Journal ! (Volume 47 de 1989).

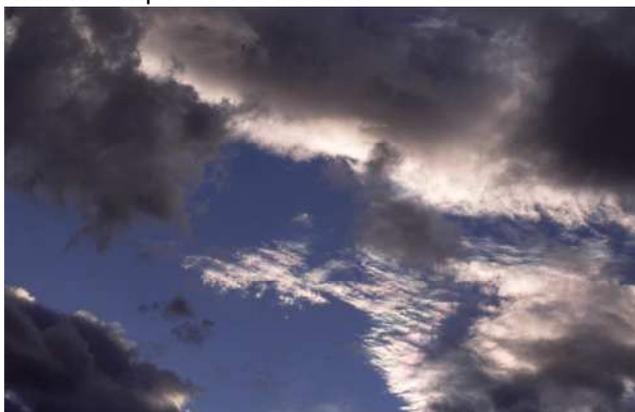
Ensuite, je l'ai envoyée à mon copain Patrick Lefort, Directeur de Recherche à l'Institut de Géographie Alpine de Grenoble.

Il était en train de boucler une importante publication sur la région et les infos de mes photos du Chogo Lungma lui ont été très utiles. Il m'a envoyé une belle lettre de remerciements, à l'ancienne.

Du 14 au 16 août : mauvais temps au camp 1.

Les 17 et 18 août, nous montons à un camp 2 vers 5500 m, avec le matériel et les vivres pour aller au sommet.

Mais le temps est très instable



Les cirrus et les perturbations passent très vite, c'est un peu comme en Corse : à 10 h, beau temps, à 10 h 15, épais brouillard, à 10 h 30, tempête de neige, etc...

Mais ça fait de belles lumières.



La pente de neige et glace pour monter au camp 3

En plus, la pente de neige au-dessus est en mauvaise condition : neige foireuse sur de la glace.



La pente vers le camp 3

*En mauvaises conditions.
Comme la pente a déjà une bonne inclinaison, il faudrait s'assurer avec des broches à glace.*

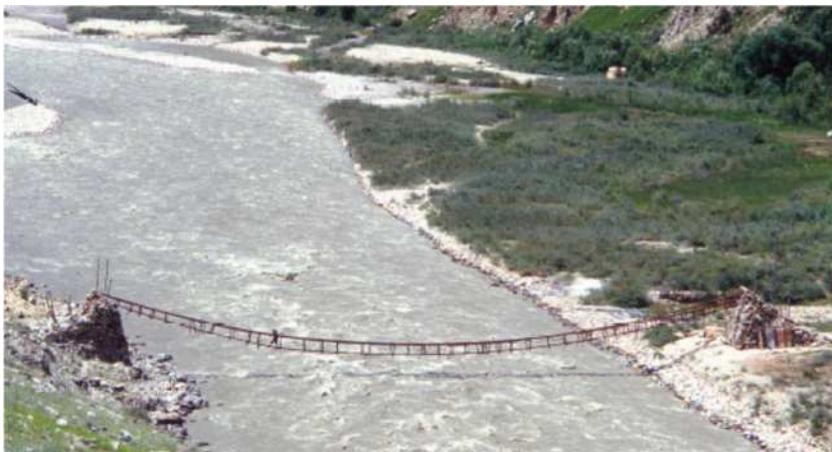
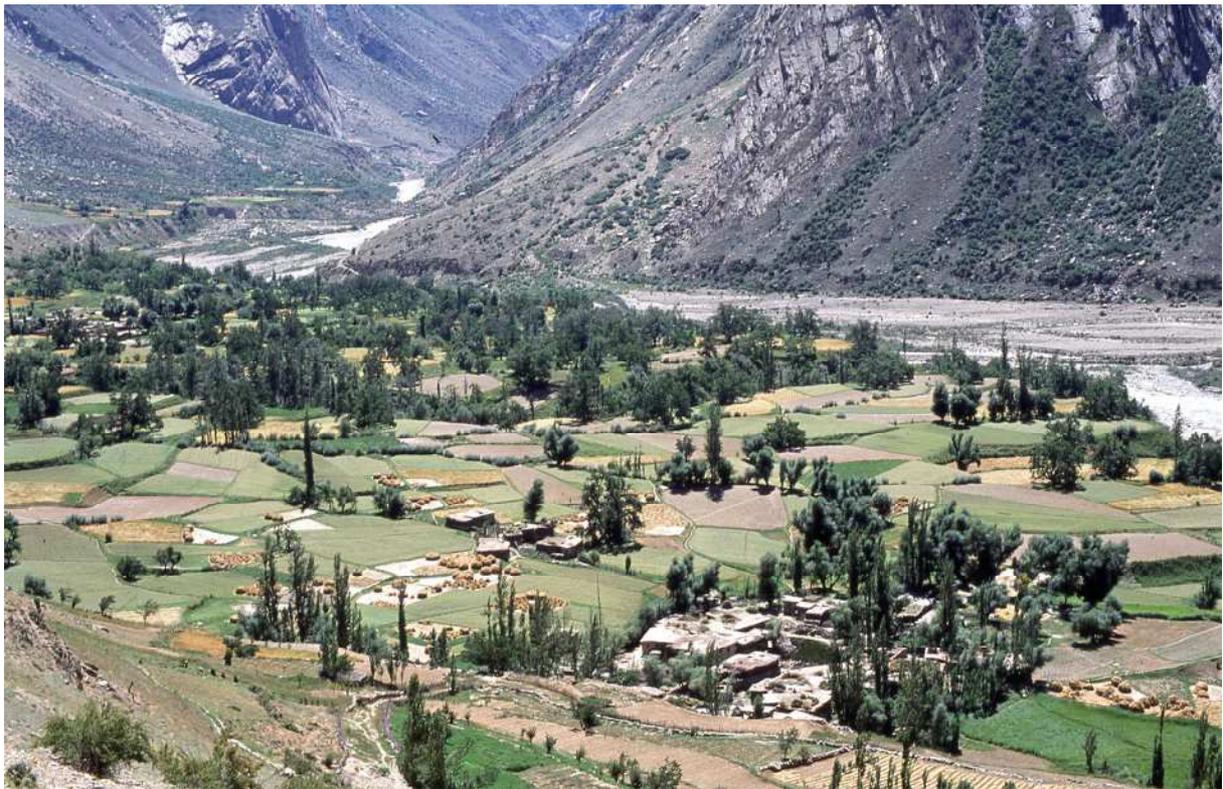
Nous ne sommes que deux, alpinistes moyens... Et il se met à neiger.
Nous renonçons et descendons au camp 1, puis au camp de base.

Nous commençons la descente, très très chargés.

Nous retrouvons trois porteurs qui sont venus (en retard) à notre rencontre et le 26 août nous sommes de retour à Arandu.

Nous décidons d'explorer la vallée de Sokha et le col de Sokha, célèbre car c'est Tilman qui en fit la première traversée, à la fin de l'expédition « Blank in the Map » en 1939.

Nous traversons **l'aimable plaine de Bishill, bien cultivée.**



*Heureusement, nous n'avons pas besoin de traverser **le pont de lianes de Bishill** !*

Il pleut (neige à partir de 4000 m), mais bientôt nous arrivons au pied du glacier de Sokha. Ça se lève, et le spectacle est magnifique : de nombreuses aiguilles granitiques très fines, jamais gravies, s'élèvent au-dessus du glacier.



Depuis la moraine du glacier de Sokha, vue sur Les aiguilles de Sosbun



Après un alpage habité un peu poussiéreux au lieu-dit « Sokha », à 3750 m, nous atteignons une confortable moraine latérale rive droite, avec de belles fleurs. Le cadre est magnifique.



Un peu plus haut ; la moraine a disparu.



Le col de Sokha (« Tilman pass ») est dans la brèche, à droite.



Pour marcher sur la neige, nous avons laissé partir nos deux porteurs.

***En montant vers le col :** vue sur les murailles qui nous séparent du glacier de Biafo, à l'Est.*



Sokha La, dernières pentes

La fin du parcours est laborieuse : beaucoup de fines crevasses. On enfonce énormément dans la neige, et dessous on trouve de la glace.

Le terrain est foireux. J'avoue que je m'arrête 20 mètres sous le col.

Jean-Luc persévère et monte jusqu'au col. Le temps s'est couvert, il a peu de vue, mais il peut observer que le glacier de Biafo est recouvert de neige fraîche et que la descente du col de l'autre côté (côté Biafo / Snow lake) est difficile : plus de 100 mètres de descente à 50°, et en bas une large rimaye sans doute difficile à traverser. Nous n'avons pris qu'une petite corde de 20 mètres et nous ne sommes pas sûrs de pouvoir passer.



*Nous redescendons camper assez bas dans le bois de bouleaux au pied du glacier, à hauteur du lieu-dit **Dobadas**. Ce fut notre meilleur campement !*

Jean-Luc



Campfire, tout seuls au milieu du Karakoram... Quel pied !

Nous rentrons à Arandu et le 5 septembre nous sommes de retour à Skardu.

Je rapporte des noyaux d'abricots que mon père donnera à l'Institut de recherche agronomique (INRA) de Sainte-Foy-la-Grande. Je ne sais pas ce que ça a donné...

A Skardu, Jean-Luc me dit : « J'ai une idée, on va faire une blague à Marc Breuil. »

Des affaires de Marc, nous extrayons sa paire d'espadrilles.

Nous faisons un beau paquet avec les espadrilles et nous allons à la poste. Dans le paquet, un petit mot : « Marc, désolés, on a quelques soucis pour ramener le matériel, on t'envoie déjà tes espadrilles par la poste ».

Nous demandons aux postiers de bien oblitérer les timbres sous nos yeux (si on ne le fait pas, ils décollent les timbres et les revendent pour neufs, pour se faire un peu d'argent de poche...), et c'est posté.

Ensuite, pour une fois le vol Skardu-Islamabad fonctionne (c'est rare !) . C'est superbe. On peut voir le paysage, depuis le K2 jusqu'aux montagnes de l'Afghanistan.

A Islamabad / Rawalpindi, Jean-Luc se prépare à rentrer et fait quelques belles photos.



La bazar de Rawalpindi

Quant à moi, je fais un petit détour par Bombay (en fait on dit : Mumbay) pour aller voir mon ami Harish Kapadia.

En conclusion, un séjour sympa, sans prétentions, beaucoup de belles montagnes, le plaisir de se sentir un peu chez soi dans ces régions.

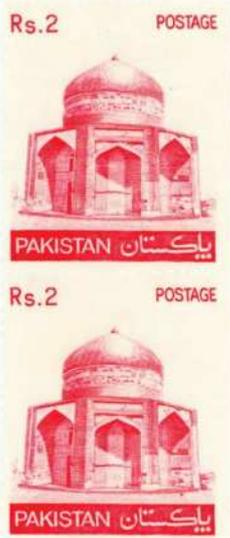
Et le souvenir de ce bel itinéraire au Spantik que nous n'avons pas terminé...



Rentrés en France, il nous restait une formalité à accomplir.

Quelques jours après notre retour, nous faisons une visite à Marc Breuil :

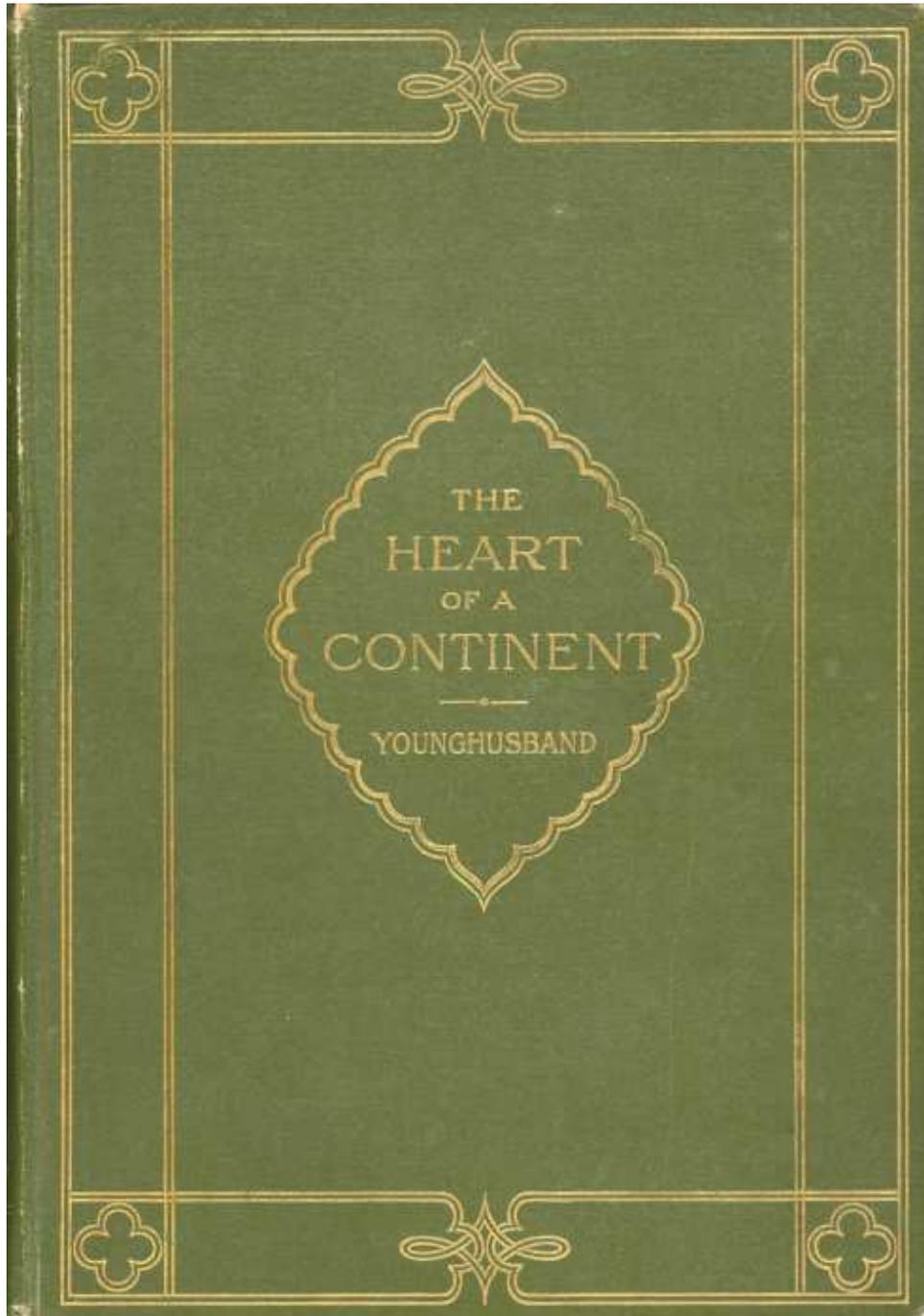
« Alors Marc, tu as bien reçu tes espadrilles ? ».



Chapitre 6

The Heart of a Continent

Avril 1990



L'Anglais Frank Younghusband, alors capitaine de l'Armée des Indes, a été le premier Occidental à traverser le cœur de la chaîne du Karakoram, à travers le col d'Aghil (*voir le chapitre 7*) et le col mythique de Muztagh Est, en septembre 1887.

Les Anglais avaient demandé à Younghusband de repérer le terrain et de négocier avec les habitants du Baltistan et du pays Hunza afin qu'ils cessent d'attaquer et de piller les caravanes commerciales qui traversaient la chaîne du Karakoram.

Il fut ainsi le premier explorateur à admirer le versant Nord du K2 et à redécouvrir ce vieil itinéraire des caravanes d'autrefois.

En cette année 1887, le col était déjà en glace et sa traversée était une affaire sérieuse.



Attaque de la descente du col Est de Muztagh, gravure du livre de Younghusband

Aujourd'hui, le livre de Younghusband constitue toujours une référence pour les alpinistes et trekkers visitant le Karakoram.

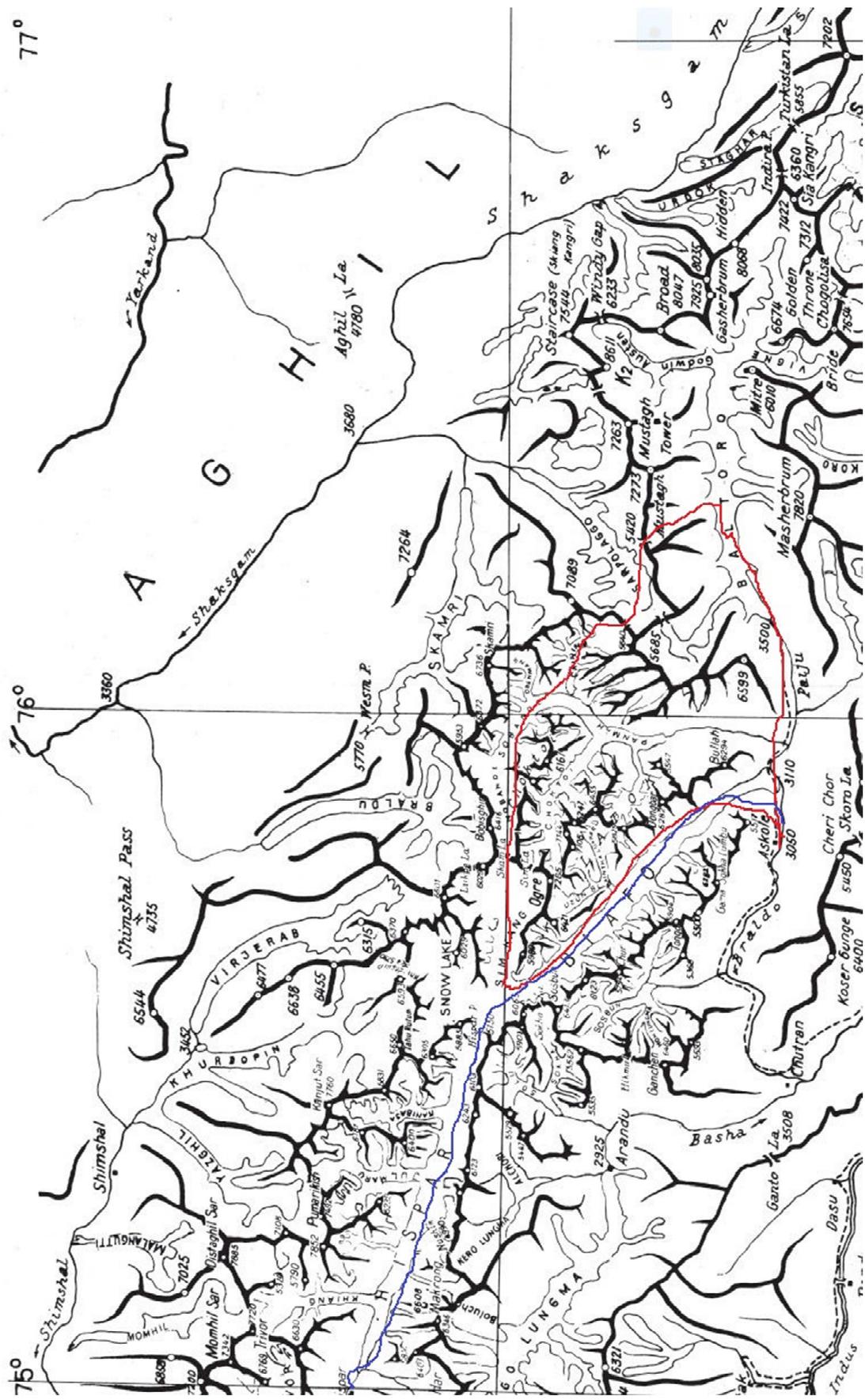
Retour à la Haute route du Karakoram

Notre échec de 1987 (tout juste un siècle après Younghusband !) était difficile à digérer. Nous rêvions toujours de Karakoram.

C'est Claude Pastre qui nous remotiva en lançant, en 1989, l'idée d'une deuxième tentative.

L'idée de Claude était de se fixer des objectifs plus réalistes, en abandonnant l'espoir de traverser plus loin que le Baltoro, compte tenu des positions occupées sur le terrain par les militaires indiens et pakistanais, au Col Conway, au Sia La, sur le haut Baltoro et sur le Siachen.

C'était une proposition réaliste. Ainsi, nous avons plus de chances de réussir puisqu'il ne nous restait plus à surmonter que les difficultés de la montagne elle-même... ce qui devait largement suffire à mobiliser toutes nos énergies.



En bleu : l'itinéraire de 1987. En rouge : l'itinéraire de 1990

Nous avons mis beaucoup d'atouts de notre côté : le départ plus tardif devait nous permettre d'avoir moins de tempêtes. Le départ sur le Biafo nous était connu. Nous avons prévu d'être entièrement autonomes dès le départ, n'ayant pas de dépôts cette fois. Enfin, deux forts alpinistes se joignaient à nous : Antoine Melchior et Jean Pierre Canceill.

Cette expédition fût un beau succès et donna lieu à de nombreuses publications.

Jean-Luc, dans un excellent style un peu potache, fit l'article pour le Crampon, et un résumé pour les journaux de montagne allemands. Claude fit un article de référence pour La Montagne, la revue du Club Alpin. Marc fit un article pour la Rivista della Montagna, agrémenté par les commentaires dithyrambiques de ses correspondants italiens. Je fis un article pour l'Himalayan Journal et des résumés pour l'Alpine Journal anglais et l'American Alpine Journal. Chacun a son style mais toutes ces versions concordent à peu près !

Pour ce paragraphe, je me suis fié à mon petit carnet de voyage qui rassemble des notes assez précises rédigées chaque soir sous la tente.

Fin mars, nous sommes à Islamabad et nous profitons de la ville jumelle Rawalpindi.

Jean-Luc, très bon photographe, fige sur la pellicule les impressions locales qui suivent.



*Au bazar de
Rawalpindi*



Toujours le marché (bazar) de Rawalpindi

Ci-dessous : parures destinées aux pèlerins qui reviennent du Hadj, le pèlerinage à la Mecque.



Un départ rapide

C'est toujours Nazir Sabir Expéditions qui assure notre logistique.

Le 28 mars, nous rejoignons Skardu par un vol magnifique de la PIA au-dessus du Nanga-Parbat (pour une fois que ce vol fonctionne !). Michaël Beek (*cf. chapitre 3*) se trouvait au Pakistan et nous a accompagnés jusqu'au terminus de la jeep, à Dassu.



Porteurs

Le 2 avril, nos porteurs nous laissent vers midi sur le début du glacier de Biafo, à l'altitude de 3700 m, face au lieu-dit Mango.

Il y a là assez de neige pour tirer nos pulkas (traîneaux). Selon les habitants d'Askolé, cet hiver 1990 est très enneigé.

Nous avons l'après-midi pour ranger le matériel et les vivres dans nos pulkas.

Pour ne pas perdre du temps le matin, nous devons nous répartir dans les pulkas les vivres du petit déjeuner (c'est important d'avoir un solide petit déjeuner). Nous avons établi à Paris un questionnaire pour savoir qui prendrait quoi. Donc le partage commence, nous avons principalement des céréales et des biscuits.

- « Antoine, tu as dit que tu prenais des céréales, voici ta ration »
- « Ah oui, je prends des céréales, mais je n'ai jamais dit que je ne prenais pas de biscuits également ! Si vous voulez que je fasse la trace, il faut que je mange le matin ! »

Gros quiproquo ! Nous avons un sérieux problème ! Nous commençons à discuter. Imaginez la scène : nous sommes sur un glacier de plus de 50 km de long, entourés par des sommets de 6000 m et plus, dont beaucoup n'ont même pas de nom, à des kilomètres de toute habitation humaine. Des pulkas, skis et sacs de vivres sont éparpillés partout sur au moins un quart d'hectare de glace... Au milieu de tout ça, six Français se disputent quelques paquets de biscuits...

Nous avons tout l'après-midi, alors nous prenons notre temps pour discuter. Nous négocions âprement, biscuit après biscuit...

Nous décidons finalement de sacrifier les vivres de secours, quelques petits jours de vivres pour parer au cas où nous serions bloqués par une tempête de neige, chose fréquente au Karakoram... Il nous faudra donc absolument tenir le planning !

Les vivres sont réparties et emballées. « Ouf ! » me dit Claude en rigolant. « J'ai bien cru que l'expédition allait s'arrêter là ! ». Chargées, nos pulkas pèsent 45 kg environ.



Camp sur le bas du glacier de Biafo

C'est parti !

Le 4 avril, il fait grand beau, -20°C le matin. Nous avons prévu de marcher de 8h à 10h, de 10h30 à midi, et nous prévoyons un dernier rush de 13h à 14h30. Nous avons convenu de nous arrêter tous les jours avant 16h, car il fallait au moins deux heures pour monter le camp, faire fondre de la neige, et dîner. De plus, la nuit tombe de bonne heure.

Antoine a visiblement la forme. Le soleil tape maintenant sur la neige, il fait une température agréable. Antoine se met en tenue de marathonien et part à bonne allure avec sa pulka.

- « On s'arrête à 14h30 ».
- « OK » dit Antoine.

Nous le rejoignons vers... 15 h15, après avoir parcouru 14 km avec la pulka et grimpé presque 400 m de dénivelée.

- « Mais Antoine, on avait dit qu'on s'arrêtait à 14h30 ! »
- « Ben oui, moi je me suis arrêté à 14h30, comme convenu ».

Ah ! L'argument était solide... 1- 0 pour Antoine !



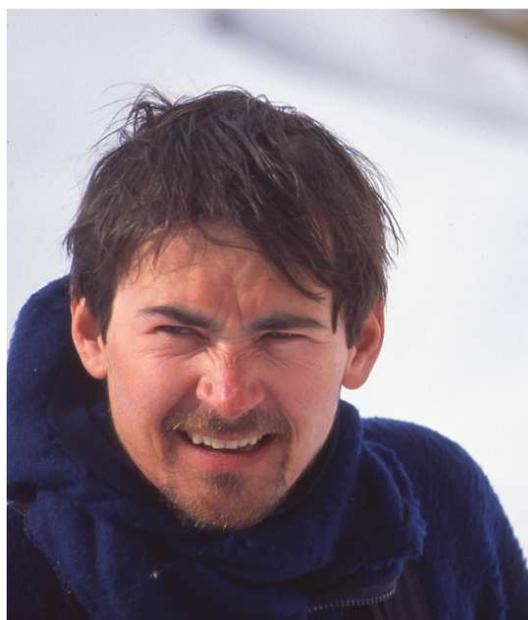
Antoine en tenue de marathonien sur le Biafo

Après quelques réglages de fonctionnement, ce fut un enchantement. Il faisait grand beau, le glacier se remontait facilement en découvrant un paysage grandiose. Tous les jours, lever vers 5 h 30, marche de 8h à 13 h – 15h30, et coucher vers 18h30. Au début, par excellentes conditions, nous progressions de 13 à 14 km par jour ; la distance quotidienne a ensuite rapidement baissé, la neige étant très profonde en altitude.

Il est temps de présenter **les membres de l'expédition.**



Claude Pastre, chef d'expédition



Jean-Pierre Canceill



Antoine Melchior et Marc Breuil



Jean-Luc Rudkiewicz

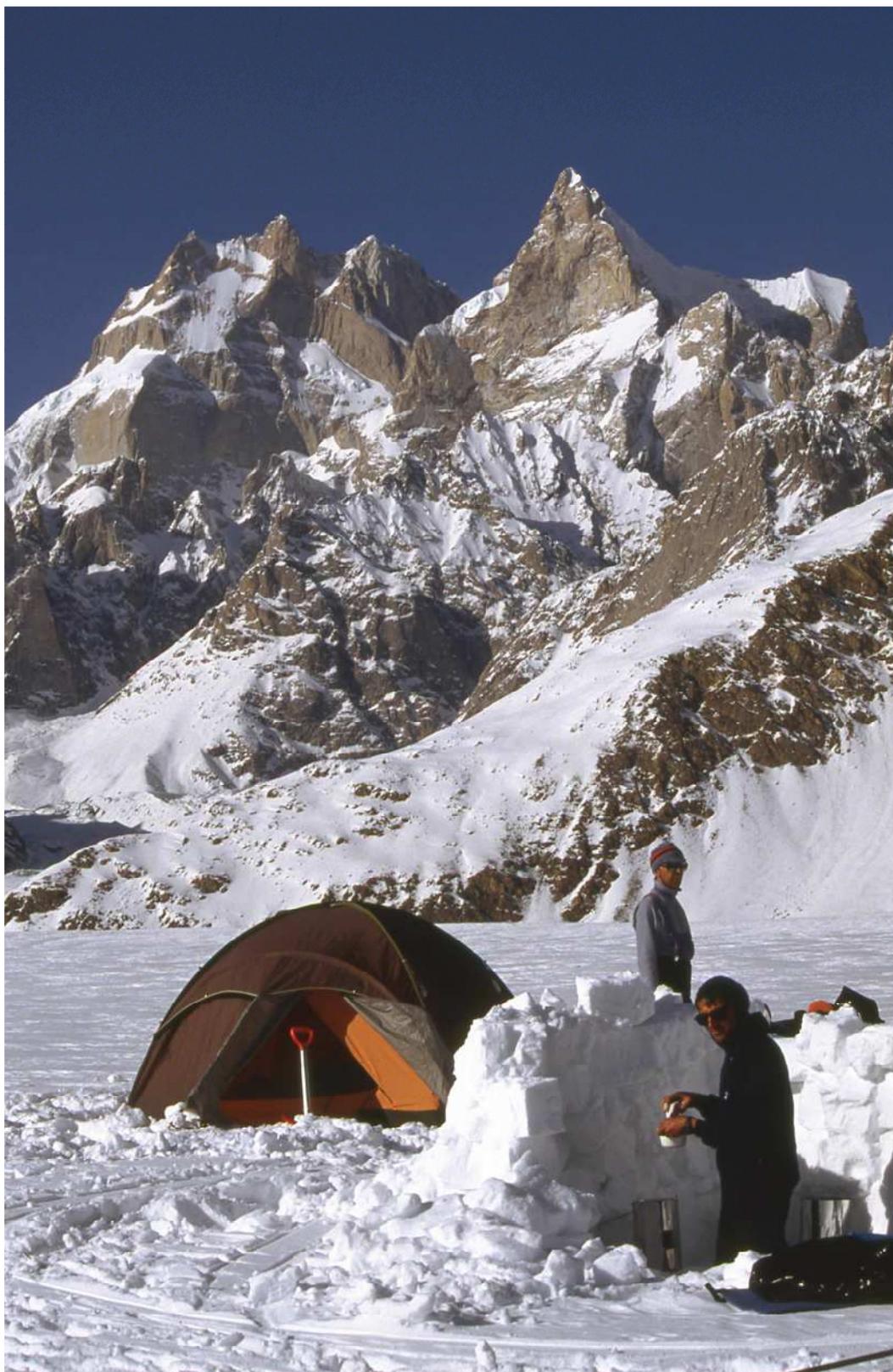


Et moi-même...

Nos campements au pied des aiguilles granitiques de presque 7000 mètres étaient mémorables. Nous faisons des camps bien organisés, entourant les tentes avec des murs faits de gros blocs de neige pour nous protéger d'éventuelles tempêtes, en construisant une cuisine pour mettre les réchauds à l'abri du vent, etc... Rien que du classique pour qui est allé dans le Grand Nord.



Camp au pied du groupe des Latok (7145 m).



Antoine dans la cuisine, protégée du vent par un mur de neige.
En haut à gauche : la face sud du Baintha Brakk (dit « l'Ogre », 7285 m)
En haut à droite : Latok II (7108 m) et Latok I (7145 m, tout à droite).

Point à signaler : nos distingués scientifiques avaient démontré que, pour optimiser le rendement de nos réchauds, il fallait avoir des gamelles dont la hauteur est égale au diamètre ($H = \phi$) . Je serais bien incapable de retrouver la démonstration !

Autre avancée scientifique de l'expédition : le bon usage du « **vapor barrier** » pour se protéger du froid, la nuit. Dehors, il pouvait faire dans les $- 30^{\circ}$ Celsius la nuit. Dans la tente, on ne sait pas, car le thermomètre était dehors... mais pas très chaud en tout cas. Il y avait parfois des cristaux de glace dans la bouteille de Williamine restée dans la tente, signe de grand froid.

Le principe du « vapor barrier » est simple et part de la constatation que, par grand froid, le corps se refroidit surtout par évaporation d'eau .

Donc, pour se protéger du froid, il faut éviter l'évaporation. Ce qu'on réalise en mettant à l'intérieur du duvet un mince drap en nylon imperméable (de la toile de double toit, ou de la toile de parachute par exemple, ou à défaut un grand sac poubelle de 130 litres !). On baigne un peu dans sa sueur, mais on a bien chaud !

[Je laisse aux distingués scientifiques le soin d'expliquer comment la température (en degré Kelvin) de l'air humide à l'intérieur du duvet varie comme la pression de vapeur saturante de la vapeur d'eau, bien que la vapeur d'eau ne soit pas un « gaz parfait » ...].

En tout cas, les fabricants de matériel de montagne qui font, depuis des décennies, des sur-sacs de bivouac respirants en goretex, n'ont rien compris au problème...

Au bout de quatre jours, nous arrivons au Snow Lake et il se met à neiger. La trace devient plus difficile, dans de la neige profonde ou collante. Le rythme ralentit.



Camp sur le Snow Lake

Nous apercevons, un peu dans la brume, la face Nord du Baintha Brakk (l'Ogre) dont nous avons vu la face Sud précédemment. Impressionnant !



Jean-Luc devant le Baintha Brakk (L'Ogre, 7285 m).

En nous retournant, nous voyons les grandes faces rive droite du glacier de Biafo (chaîne des Sosbun), et le col d'Hispar, que nous découvrons enfin par beau temps...



Zoom sur le col d'Hispar, depuis le Snow lake.

On voit à droite la zone de crevasses et séracs où nous nous étions égarés par mauvais temps en 1987.

Et voici le très vaste paysage du Snow Lake (vue vers L'Ouest).



*Du Snow Lake, vue vers l'Ouest,
de gauche à droite : Sosbun (6413 m), col Sokha La (cf. chapitre 5),
Grandes faces à 6000 m (dont certaines gravies par Stephen Venables), col d'Hispar.*

Nous tournons vers le Nord-Est sur le glacier de Sim Gang.



Camp sur le glacier de Sim Gang . Jean-Pierre (à gauche) et Bernard

Le 9 avril, nous sommes en vue du Skam La, col que nous devons traverser. Le temps est mauvais l'après-midi, la neige est lourde, nous sommes fatigués et décidons de nous arrêter, pas très loin du col croyons-nous, à une altitude de 5460 m. Ce fut une grosse erreur. Dans la brume, nous avons mal apprécié la distance et ce trajet supplémentaire de plus de 1 km pour aller au pied du col devait nous faire perdre le lendemain un temps précieux.

Le lendemain, temps couvert, il neige un peu. Nous faisons un dépôt à environ 50 m du col, puis Antoine et Jean-Pierre partent vers la rimaye pour ouvrir la voie.



Nous arrivons en vue du Skam La : nous devons franchir le mur très raide qui est devant nous !

Le col représente une face de 150 mètres avec une pente qui fait 50° à 55° dans sa partie la plus raide. La neige est très profonde.

Antoine utilise une technique redoutable, mais épuisante : il plante ses deux skis devant lui le plus haut possible. Ensuite, il se tire dessus, en faisant la trace avec sa poitrine. Puis il consolide la tranchée et recommence... Il lui faudra plusieurs heures pour en venir à bout.



Antoine fait la trace au Skam La

La photo, prise du bas au téléobjectif, ne rend pas bien la pente : en fait, c'était bien raide!

Antoine installe la corde fixe : des cordelettes de 4 mm de diamètre seulement dans la partie basse (!), puis dans le haut deux vraies cordes de 40 m en 8 mm.

Nous nous répartissons le travail. Je reste en bas pour monter le dépôt jusqu'à la rimaye. Le matériel et les vivres sont ensuite chargés dans des sacs à dos comme ça vient, et sans organisation...

Les sacs à dos sont utilisés pour monter les charges, la pente étant bien trop raide pour qu'on puisse tirer les pulkas. Mes camarades font alors des portages en aller-retour sur la corde pour monter matériel, vivres, skis, et pulkas.

Cela nous prend encore plusieurs heures d'effort intense. Les charges habituelles de chacun ont été totalement désorganisées.

La fin de la journée approche. Il commence à faire sombre et le vent forcite brutalement, amenant de gros nuages très noirs et faisant voler la neige autour de nous. Les autres sont en haut en train de monter le camp. Je suis tout en bas, au dépôt, et je ne peux pas tout prendre en un seul voyage. Vu la dégradation très rapide du temps, je me dis qu'il sera peut-être trop tard pour faire un deuxième portage, aussi je prends tout ce qui est vital : du matériel personnel de Jean-Pierre, le duvet de Claude, des vivres et bien d'autres choses... Je suis obligé d'abandonner la pulka de Jean-Pierre avec du gaz et d'autres vivres (en particulier, les précieux biscuits Pepito de Jean-Pierre, objet de notre négociation en début de parcours ! et les vitamines d'Antoine).

A la rimaye, je retrouve Marc. Il fait nuit maintenant, mais on sent qu'une grosse tempête est en train de s'installer très rapidement. Je dis à Marc: nous devons absolument monter tout ce que nous pouvons, c'est le tout dernier voyage, après il sera trop tard. Marc attache une dernière pulka sur son sac à dos, nous prenons en plus de nos charges les trois paires de skis restées en bas, et c'est parti.

Nous sommes complètement dans le noir et la tempête est sur nous maintenant. Je suis mal équipé pour résister au froid : ma veste en duvet est déjà en haut, je n'ai qu'un coupe-vent. J'ai conscience que nous ne devons absolument pas flancher : si nous n'arrivons pas en haut, nous serons rapidement morts de froid.

Mais bientôt, une bonne surprise : Claude et Antoine sont redescendus pour nous aider. Ils nous déchargent un peu et s'apprêtent à remonter. Ils ont des lampes, et vont monter devant nous pour montrer le chemin et refaire les traces.

Tout à coup, je m'aperçois que Claude n'a plus qu'un gant, une bourrasque a emporté l'autre. Compte tenu du froid et de notre fatigue, le risque de gelure est réel : « Claude, tu vas te geler la main ! ». Claude n'a pas de gant de rechange avec lui. Tout à coup, je me rappelle que j'ai rangé ce matin dans la poche de mon coupe-vent, un gant qui traînait sur ma pulka! Je le donne à Claude. Petit miracle au milieu d'une confusion totale...

Nous partons. Marc et moi, encore lourdement chargés, progressons lentement le long de la cordelette. J'ai, pour tout matériel, une poignée jumarc pour me tirer sur la cordelette et un petit anneau. Je n'ai ni piolet ni crampons : ils ont déjà été montés en haut, dans le grand désordre de notre portage ! Je me hisse en me tirant sur la cordelette avec le jumarc main droite et plante plus ou moins bien la main gauche dans la neige. Bientôt, les traces sont complètement gelées, et il coule par-dessus de la neige très fine qui les rebouche en bonne partie, c'est très glissant sans crampons. Et cette neige très liquide et froide qui nous roule dessus en permanence. J'installe l'anneau de cordelette avec un nœud autobloquant sur la corde, pour m'assurer un peu, car mes pieds glissent constamment.

Marc et moi progressons maintenant très lentement dans la partie la plus raide. Puis la pente s'adoucit, et Marc prend un peu d'avance. J'arrive en haut de la corde, les traces sont effacées, je ne vois plus rien. Je finis par retrouver le chemin, et arrive enfin aux tentes. Il est 21h45, alors que nous nous sommes levés à 4h du matin ! J'espérais manger et boire un peu, mais les copains, très fatigués comme moi, étaient déjà au fond de leur duvet. Ce sera pour le lendemain.

La tempête dura trois nuits et presque trois jours. Le col est à 5620 m d'altitude. Les tentes étaient plantées dans une petite cuvette en haut du col, un peu abritées donc, mais il fallait se lever régulièrement pour dégager la neige et éviter d'être ensevelis.



Le troisième jour. Notre camp en haut du Skam La, un peu abrité heureusement !



Une vue technique :

Du Skam La, vue au Nord-Ouest sur les pentes menant au Lukpe La, qu'on devine à droite.

Col pas trop difficile, à 5620 m, permettant de rejoindre vers le Nord l'alpage de Shuvert et la vallée de Shimshal.

Mardi 10 avril passage du skam La !
5620 m (l'altimètre 5680 m)

Beau temps le matin. lever 4h, départ à 6h avec autome / pinne / clauze / BO. Autome attaque sur la droite (sud) une pente très raide et l'équipe : 40m en cordelette 4mm, puis 2 cordes 40m en 8,5mm. Ancrages avec batons, skis, ancre à neige. Pente de 50° et plus par endroit (≈ 55°). Autome met 3h au moins à faire cette trace, ≈ 150m au total. Il monte en plantant les skis devant lui, car il enfonce jusqu'aux épaulés ! On peut venir les autres pulkas, et descendre le camp qu'on avait laissé beaucoup trop loin du col bien sûr, ça peut être skis, vu le mauvais temps. On perd ainsi au moins 2h qui vont nous poser de problèmes !



Vue du Skam La vers l'Ouest : le haut glacier de Sim Gang, très enneigé.

Ce paysage a un air d'Antarctique !

Ensuite, plusieurs allés-retours sur les arêtes
fixes pour monter matériel et pulkas.
Le soir vers 7h / 7h^{1/2} je suis en bas avec
Marc qui est redescendu chercher sa pulka,
(il prend tout le matériel de Claude à ma demande)
Je ramène les affaires de Claude que'il a laissés
dans un sac noir.

Il commence à faire nuit, grand mauvais
temps avec vent en tempête, pas de lune.
Auliana catastrophique. Je dis à Marc qu'il
fait mieux traverser les stis, car tout ce qui reste
en bas sera perdu. Il y a 3 parties →
une diagonale - Claude est redescendu avec
chercheur en crampons avec 1 frontale,
malgré sa très grande fatigue. Il perd
à la main un sti de la 3^e partie, je prends
l'autre à la main aussi - Il perd son
gant dans une rafale → danger de gelure!
Par miracle, j'en ai 1 dans la poche
de mon anorak. On profite une 1^{ère} catastrophe.



Haut glacier de Sim Gang

Montée dans le noir très pénible avec sac de
 20 kg au moins, sans crampons ni piolets
 dans les traces gelées, avec couches de neige
 fraîche - très froid, avec 3 ou 4 fractures
 polaires et courbent dans les tempêtes et
 le noir - Remontée extrêmement pénible, on
 ne s'attendait ni on va y arriver. Arrivé à
 21h30 pour l'ascension et l'air, 21h45 pour moi.
 1 calvaire sur la fin, difficile de trouver le
 chemin sur la fin, plus plat, traces effacées,
 il reste 2 skis plantés pour indiquer la direction.
 BO épuisé (morale et physique) et physiquement -
 couché sans manger et sans boire car les autres
 sont crevés aussi et couchés.
 tempête toute la nuit;
 on était limite - limite !!



Le troisième jour, dans l'après-midi, nous
 profitons d'une belle éclaircie pour
 récupérer une partie de la corde fixe et les
 deux skis qui constituaient à mi-pente
 l'ancrage de la cordelette inférieure.

Mais l'exercice est périlleux vu la grande
 quantité de neige et il n'est pas possible de
 descendre tout en bas : nous abandonnons
 le matériel resté au pied du col.

Récupération d'une partie du matériel



Eclaircie au Skam La le troisième jour

Nous avons fait le plus dur, mais il nous reste plusieurs glaciers à parcourir et deux cols à plus de 5400 mètres à traverser.

Le lendemain, nous partons descendre le glacier de Nobande Sobande, avec nos cinq pulkas, Jean-Pierre portant un gros sac à dos vu que sa pulka est restée en bas du col...



Au départ du col, petite pente à 30-35° : c'est facile, mais nous encordons les pulkas pour ne pas perdre le matériel...

Ensuite, c'est l'aventure : il faut absolument que le glacier « passe », car nous ne pouvons pas faire demi-tour, la pente Ouest du Skam La étant devenue trop avalancheuse. C'est ce qu'on appelle un itinéraire « engagé ».

Le temps s'est mis au beau, très froid.



Notre camp le 14 avril, 7 h du matin. Au fond, le versant Est du Skam La



Le même camp, vue vers l'Ouest. C'était magnifique !

Du 13 au 15 avril, nous descendons le glacier de Nobande-Sobande. Au début, c'est facile.
Sur la rive gauche du glacier s'élève une arête de neige et rocher interminable, nous l'appelons « l'arête des 1000 gendarmes ».



Bernard descend le glacier Nobande-Sobande



Nobande-Sobande.

Tout au fond du glacier, dans le lointain, un sommet impressionnant que nous avons du mal à identifier.
C'est quand même fou : un sommet de plus de 6500 m et on ne connaît pas son nom !



Le « sommet inconnu »

Après réflexion, ce « sommet inconnu » pourrait être le Nera Peak (6340 m)...
Mais ce n'est pas sûr ! car on a l'impression qu'il est beaucoup plus haut que ça.

Lorsque le terrain le permet, nous retirons les peaux de phoque, ça va plus vite. Surtout que, cette fois, nous avons pris des skis de randonnée nordique à carres, plus étroits que des skis de rando, mais longs de 2m05 : une solution très efficace !



Mais, très vite, le terrain devient plus compliqué et nous devons louvoyer entre de méchantes crevasses.

Le 15 avril, nous sommes au confluent de Nobande-Sobande avec le glacier de Panmah : à 4300 m, c'est le point le plus bas de l'itinéraire !

Là, coup de théâtre : Claude nous annonce qu'il va rejoindre tout seul Askolé, en descendant le glacier de Panmah ! En fait, d'une part Claude a beaucoup donné dans le passage du Skam La et il a peur de nous retarder pour la suite ; d'autre part, nous avons pris du retard avec la tempête du Skam La et Claude doit impérativement rentrer à Paris le jour prévu car le lendemain il a un impératif professionnel important.

Il laisse donc sa pulka à Jean-Pierre, et part tout seul sur ses skis, avec son matériel de bivouac et quelques jours de vivres. Nous sommes un peu inquiets, mais nous savons que Claude ne changera pas sa décision...

La nuit, notre corps fait le plein d'oxygène, aussi nous repartons le lendemain à cinq et nous avançons comme des fusées : dans la journée, malgré le mauvais temps, nous avalons plus de 500 m de dénivelée en tirant nos pulkas !

Une éclaircie nous permet d'admirer les spectaculaires falaises de la rive gauche du glacier de Chiring.



Bas du glacier de Chiring, rive gauche



Camp sur le glacier de Chiring

Le 17 avril, très mauvais temps. Nous remontons le glacier de Chiring, un terrain complexe, au milieu d'énormes crevasses qui semblent assez dangereuses, surtout entre 4800 m et 5100 m. Je fais la trace le matin. De temps en temps, mes skis s'affaissent brusquement de 20 cm : je suis sur un pont de neige qui est en train de se tasser... pas très rassurant... Heureusement nous sommes encordés. Le bon itinéraire consiste à passer au fond des petits vallons surmontés des deux côtés par de petits mamelons de neige, percés de fines crevasses en étoile – les plus dangereuses.

Le 18 avril est un grand jour : comme au Skam La, nous sommes les premiers à traverser le Col Muztagh Ouest à ski (et avec des pulkas).

C'est long sur la fin, mais le passage du col est évident, grâce à une ou deux belles éclaircies.



*Crêtes à 6000 m
juste avant le
Muztagh pass
Ouest*

Malgré le froid, c'est une « marche triomphale » qui nous conduit au sommet du col, que nous atteignons skis aux pied en tirant les pulkas. Il est 17h30 , nous sommes à environ 5740 m.



Arrivée au col Muztagh Ouest, encore appelé « New Muztagh pass »

Vu l'heure tardive, nous campons juste en dessous du col, versant Est, à 5700 m d'altitude.



Camp à 5700 m, juste sous le col de Muztagh Ouest

Le temps se dégage : la nuit est vraiment très froide (entre -30°C et -35°C , mais nous n'avons plus de thermomètre...). Comme le ciel est très pur, nous voyons des nuées d'étoiles filantes, un 18 avril ! Nous pensions être en Chine, mais il semble qu'il y ait eu des rectifications de frontières entre la Chine et le Pakistan et que la frontière passe maintenant plus bas, dans la vallée de la Shaksgam (?).



Le 19 avril, assez beau temps ; très belle descente facile Sud-Sud Est, puis Nord-Est sur le glacier de Sarpo Laggo.

Nous passons devant un petit col auquel nous ne prêtons pas attention. Quelques heures plus tard, après examen de la carte japonaise, nous réalisons que c'était le col de Sarpo Laggo !



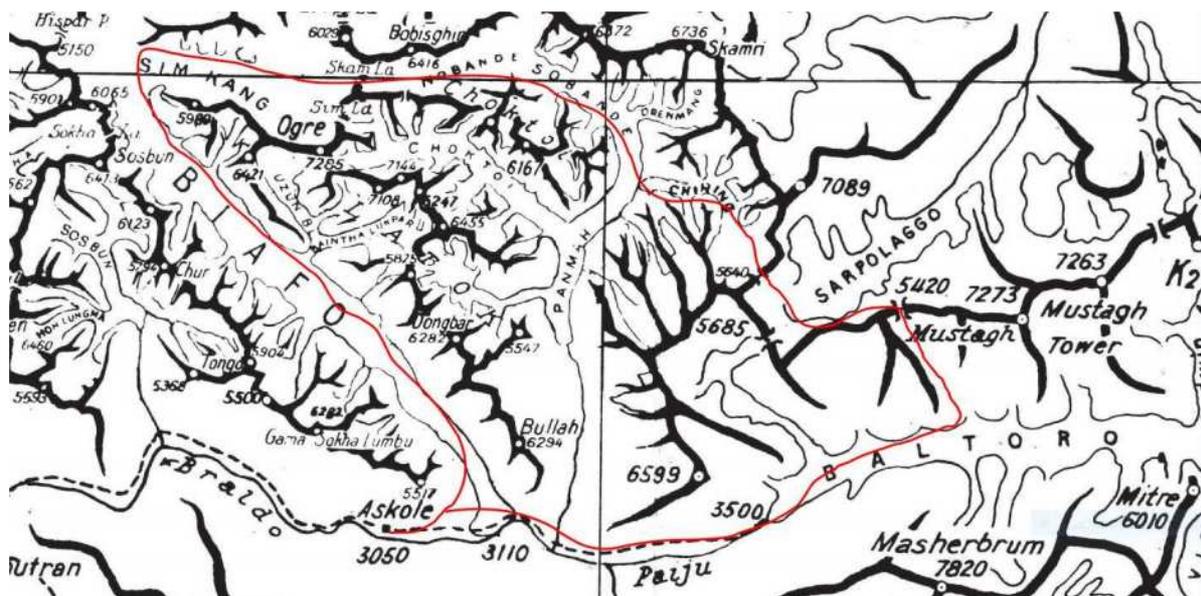
Le col de Sarpo Laggo : 5645 m. Versant Nord, c'est une pente de 80 m, inclinée à 40 – 45 °, avec une petite rimaye en bas; ça semble être un passage relativement facile .

Plus bas, sur le glacier de Sarpo Laggo, nous avons du mal à faire le point.

Nous passons plusieurs heures sur les cartes, sans comprendre où nous sommes exactement !

Il se fait tard. Nous montons le camp, vers 5200 m, en nous disant que nous y verrons plus clair le lendemain.

Finalement, nous nous rendons à l'évidence : la carte italienne que nous utilisons est fautive ! C'est la carte japonaise au 1/100 000 de T. Miyamory , parue en 1988, qui est la seule carte exacte du coin et qui nous remet sur les bon rails.



Ici, ce n'est pas la carte japonaise, mais le schéma de Marcel Kurz, qui reste cependant bien utile !



Antoine sur le glacier de Sarpo Laggo.

A gauche, le sommet du Karpo-Go (7090 m), également appelé Chiring . Ce sommet difficile d'accès n'a été gravi qu'en 1994 par une expédition japonaise.

Nous pensions au début traverser le col de Sarpo Laggo (5645 m) vers le Sud-Ouest. C'était l'itinéraire le plus court pour atteindre le bas du glacier de Baltoro ; itinéraire parcouru en 1937 par Shipton et Tilman.

Mais nous avons dépassé le col sans le reconnaître ! Nous sommes désormais tout près du Muztagh pass Est, aussi nous décidons de tenter ce dernier col.

Le 20 avril, beau temps le matin ; nous remontons vers le Sud le glacier – facile - de Karphogang.

Vendredi 20 avril — par camp 17 à 5200 m
 Edouard le matin — on remonte le vallon
 vers Muztagh Est, joli et facile.
 Arrivée au col grandiose, superbe avec
 la grande face du Bialet qui domine tout
 le facile Karphogang (5900 m) à droite
 et les rochers à gauche. Ambiance, uh-ho-
 on est fermement décidé à passer.

Nous arrivons à 11h30 au col de Muztagh Est, 5422 m, passage mythique du Karakoram, deuxième morceau de bravoure de notre expédition.



Arrivée au col de Muztagh Est. A droite, on devine l'impressionnante face Nord du Biale (6729 m).

A 12h30 nous attaquons la descente, avec détermination. Nous nous assurons sur deux cordes fixes (les deux cordes que nous avons pu sauver du Skam La) et nous accompagnons la descente des pulkas. Une première tentative, droit dans la pente, échoue : ça ne passe pas. Nous choisissons de descendre plus à droite (Ouest) entre un petit éperon rocheux et les séracs, très près des séracs !



Ensuite, un petit ressaut neigeux, quasi vertical sur 2 ou 3 mètres, difficile à gérer avec les pulkas. Jean-Luc s'en prend une ou deux sur la tête... Nous faisons un relais intermédiaire pour gérer la descente des pulkas : « le garage à pulkas ».

Jean-Luc au relais

Plus bas, nous rencontrons un passage de 3 m, presque vertical, sur des rochers verglacés. Délicat. Globalement, la pente moyenne du col fait entre 45° et 50°, hors petits passages verticaux, sur une hauteur de 200 mètres.



Descente du col de Muztagh Est, avec les pulkas

Il y a quatre ou cinq siècles, à la place des séracs il y avait un sentier qui permettait le passage de caravanes de yaks et de mulets !

vers 12h30 au altitude la descente,
encadré avec les pulkas. Ça passe pas -
il faut pendre à droite le long d'1 éperon
de rochers, à droite de médants mais,
vraiment près. Antoine au tête fait la
trace à la descente dans 80 cm de fraîche
ou relais au milieu de l'étroit couloir
"le garage à pulkas". Bo fait la trace
jusqu'au relais avec la 1^{er} pulka.
Il ya 1 passage vertical de 2 mètres
→ émotions même avec la corde!
Coulée de neige fraîche → si perd mon
beau passe montagne/chapeau vert (rochers
une crevasse). Couloir assez raide = 50°
avec passage de 3m de rochers venglés,
très raides, assez coste quevèle.
On réussit à arriver au camp sur le
milieu du glacier avant la nuit entre
18h30 et 19h. Il laisse ma pulka descendre
seule les ≈ 50 dernières mètres de descente
sur le glacier!

Nous négocions tout ça assez bien et nous sommes en bas de la pente, à un bon campement, juste avant la nuit, vers 18h30. Fatigués mais contents : nous avons été très efficaces !

Il faut dire que ce col est un ancien passage de caravanes.

Il y a deux ou trois siècles, là où poussent aujourd'hui ces gros séracs, il y avait des éboulis et un sentier dans ces éboulis permettant le passage de mules et de yacks lourdement chargés ! Aucun doute là-

dessus, cette histoire est bien vivante dans la tradition orale et documentée dans les écrits des anciens explorateurs des XVIIIe et XIXe siècles.

Eh oui, c'est une nouvelle période de glaciation qui a mis fin à cet itinéraire de caravane. (*J'aime bien cette histoire ancienne de refroidissement climatique. C'est mon côté politiquement incorrect...*).

Fait curieux, d'après les meilleures études scientifiques, cette augmentation de la glaciation serait assez récente et se situerait dans la première moitié du XIXe siècle (période 1800 à 1850 donc) et non au « petit âge glaciaire », entre le XVe et le XVIIIe siècle.

Cette glaciation est d'autant plus étonnante que ces cols du Karakoram se situent à une **latitude de 36° Nord, soit la latitude de la ville d'Alger !** Ils connaissent un climat très continental avec beaucoup de froid et de chutes de neige en hiver. Beaucoup plus qu'au Népal par exemple.

Plusieurs glaciers du Karakoram ont une masse en croissance depuis quelques décennies.

Les scientifiques appellent cela « The Karakoram anomaly »...



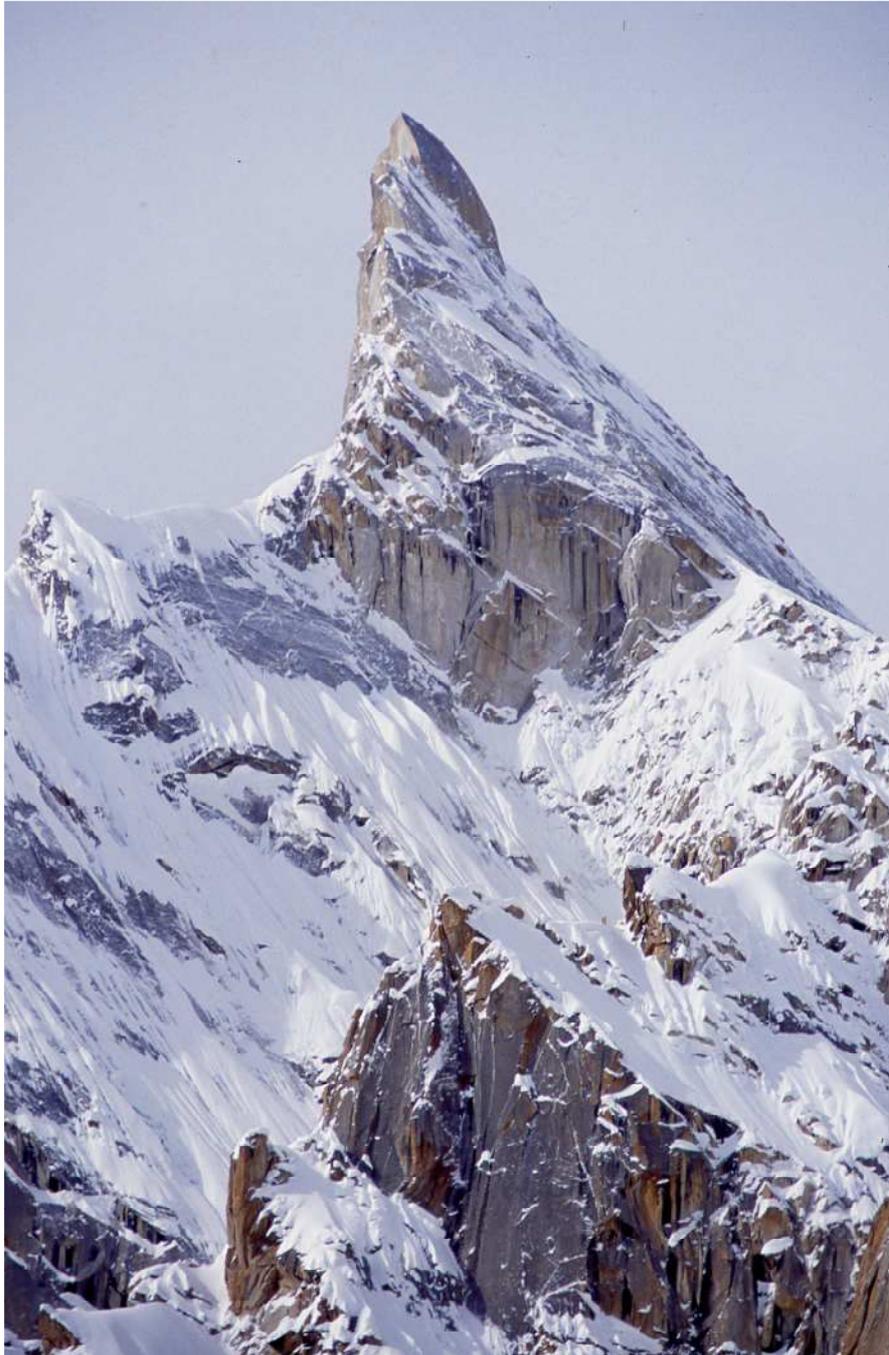
Le 21 avril, nous descendons le glacier de Muztagh dans un grand mauvais temps.

Il y a encore beaucoup de crevasses.

Descente du glacier de Muztagh.

A droite, les falaises du Biale

On voit, dans les éclaircies, d'imposantes parois et aiguilles rocheuses rive droite.



Aiguille du Lobsang Spire. « Seulement » 5707 m, mais c'est du sérieux !

Le 22 au matin, nous sommes presque arrivés au glacier du Baltoro et nous démarrons sereins, non encordés : au Baltoro, nous sommes presque à la maison !

Une demi-heure après le départ, Jean-Luc casse un pont de neige, et tombe dans une petite crevasse, heureusement peu profonde. Il se retrouve la tête en bas, avec la pulka sur lui. Jean-Pierre s'assure et descend dans la crevasse pour lui donner un coup de main.

Il faudra tout de même 50 minutes pour remonter Jean-Luc et son matériel !



Sortie de crevasse. Nous avons eu plus peur que Jean-Luc !

Arrivés rive droite du Baltoro, nous nous séparons en deux groupes. Jean-Luc, Marc et Jean-Pierre restent sur place avec le matériel et attendent les porteurs.



Antoine et moi descendons à leur rencontre, pour leur donner les instructions.
Nous sommes tous les deux très chargés.

Bernard au départ de deux jours de marche dans de gros éboulis, avec un sac de près de 30 kg.

Comme nous sommes rive droite, loin du chemin habituel des expéditions, au début nous devons traverser quelques chaos de glace ou de gros rochers, et même parfois « mettre les mains » sur un bloc plus gros que les autres. Avec ces gros sacs, c'est exténuant !

Au bout de deux jours, nous arrivons sur le chemin habituel, rive gauche du glacier. Ça va mieux.

Nous revoyons quelques vieilles connaissances, comme le Masherbrum.



Rive gauche du Baltoro : le Masherbrum, 7821 m.

Nous avons rendez-vous avec un petit groupe de cinq porteurs le 24 avril à 14h, au camp de Paiju, juste en bas de la langue terminale du Baltoro.

Avec Antoine, nous y arrivons à 13 h 55 ! Pas mal. Mais le plus extraordinaire, c'est que les porteurs arrivent à 13 h 58 ! Ainsi, après un long raid avec pulkas, avec quelques difficultés et imprévus, nous arrivons au même moment que nos porteurs, à 3 minutes près !

Nous laissons à Paiju trois porteurs qui doivent remonter sur le Baltoro chercher le matériel restant . En fait, nos camarades restés sur place n'arriveront pas à faire remonter les porteurs... Ils devront laisser sur le Baltoro plusieurs pulkas et paires de skis.

Nous repartons.

Nous sommes le 25 avril. Dans la vallée de la Braldu, c'est le printemps.

C'est aussi la période des labours, avec des moyens traditionnels. Je me rappelle avoir vu, un jour, un homme monter de Dassu à Askolé avec une charrue en bois sur le dos !



Abricotiers en fleurs près d'Askolé



Labours

Avec Antoine, nous avons seulement deux porteurs, qui sont sans doute les meilleurs de la vallée ! Ils marchent très vite, mais nous avons la forme et nous pouvons les suivre.

Nous faisons des records : de Paiju au village de Dassu (60 kilomètres de mauvais sentier) en 47 heures ! Normalement on met 4 ou 5 jours... Nous payons bien les porteurs, ils le méritent.

Fin de ce raid grandiose.

Au final, le bilan est excellent. Très beau parcours, nous avons surmonté des difficultés importantes .

C'est la première traversée à ski de la chaîne frontière du Karakoram, à travers les cols de Skam La, Muztagh Ouest et Muztagh Est, qui marquent la ligne de partage des eaux entre le Nord versant chinois et le Sud versant pakistanais.

Nous sommes tous très contents.

Rentrés à Paris, nous organisons la traditionnelle soirée photos . Et là, nous faisons les choses en grand : beaucoup d'invités, dans un cadre superbe, la prestigieuse bibliothèque de Normale Sup rue d'Ulm ! C'est notre camarade Béatrice de Voogd, qui travaillait à l'époque à Normale Sup, qui avait obtenu la salle.

Mon père avait fait le déplacement, depuis sa maison du Lot-et-Garonne, pour assister à la soirée.

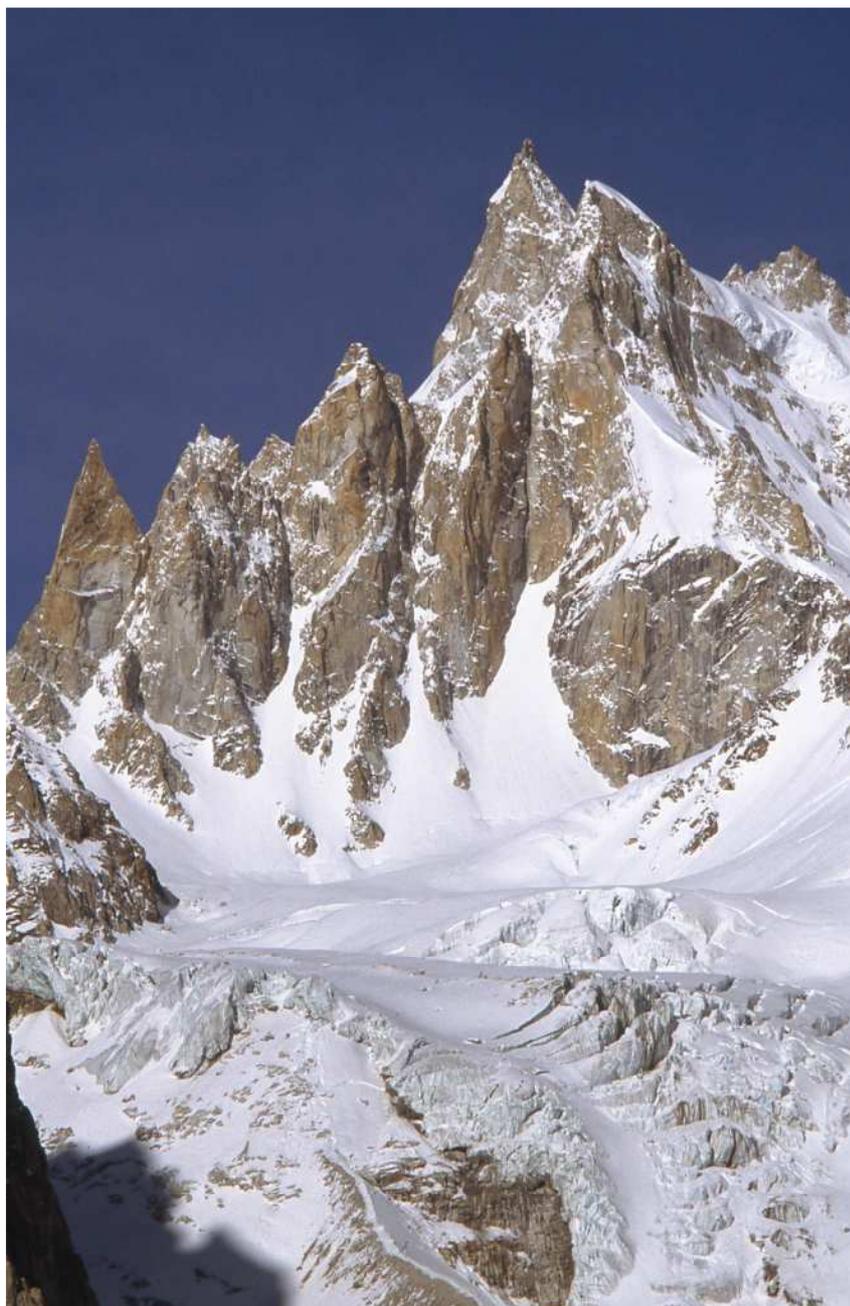
Ce fut grand !

A la fin de la projection, mes camarades m'avaient préparé une surprise.

Sur la dernière diapo projetée, on pouvait lire : « Merci à toi Bernard de nous avoir emmenés là-bas ». J'étais ému. Un grand rêve s'était réalisé, grâce à une belle camaraderie. Les plus belles réussites sont les réussites partagées.



Printemps à Skardu



Massif des Latok, rive gauche du glacier de Biafo

Musique !

Pour célébrer cette belle expédition, j'ai écrit une chanson... c'est le fameux « **Karakoram blues** » ... qui n'a, en fait, rien d'un blues ! C'est juste une chanson, voire presque du slam vu que je me suis affranchi des canons officiels de la chanson : la longueur des couplets est variable.

Je n'ai chanté cette chanson qu'une seule fois, en juin 2003, lors de la pendaison de crémaillère de notre maison de Saint-Rémy lès Chevreuse.

Cette partition basique mérite d'être améliorée !

KARAKORAM BLUES

Paroles et musique de Bernard Odier

$\text{♩} = 200$

D

J'é tais ve nu voir Le Ka ra ko ram

A7

Mais c'est lui qui m'a vu Il m'a dit mon gai llard

Toi t'es un bon ch ent Re viens quand tu veux

D

REFRAIN

A pieds ou à skis Mais emmène tes bis cuts

Aussitôt dit / aussitôt fait /
On avait caché / dans des bidons bleus /
Un mois d'ravito / Et d'la gnôle aussi /
On l'a jamais r'trouvé / c'est un ours qui l'a mangé /
Sacré plantigrade /

On est r'venu / avec du renfort /
Antoine était devant / Il brassait jusqu'au cou /
Mais avançait quand même / On a failli se g'ler /
Sacré phénomène /

Puis j'ai exploré / Le glacier de Rimo /
Trente kilomètres / De pénitents blancs /
Et puis tout au fond / Le col des Italiens /
A 6100 mètres / Plat comme la main /
Un terrain pulkable / je vous le garantis /
Faudra aller voir /

REFRAIN

Bien balancé

$\text{♩} = 200$

D



Ka ra ko ram Blues Oh ou j'au rai tou jours

A7



Le Ka ra ko ram Blues Le Ka ra ko ram Blues

D



Le Ka ra ko ram Blues Le Ka ra ko ram Blues

4° fois al Coda

CODA

$\text{♩} = 120$

D7



G



A7



Oh oh oui j'aurai toujours Le

A7



D



Tremolo

Ka ra ko ram Blues

Annexe

Historique du ski au Karakoram (extraits)

1929. Le Prince Aimone de Savoie, Duc de Spoleto, traverse à skis le Zoji La (en mars, entre Srinagar et Skardu). Puis il atteint, à skis toujours, le col Conway , à 6000m, le 12 juillet 1929.

1930. Lors de son expédition au Karakoram oriental, Dainelli traverse à skis, le 12 août, le col à 6100 m entre les glaciers de Rimo et de Teram Sher, qu'il baptise « Colle Italia ».

1936. Lors de l'expédition française au Hidden Peak sur le Baltoro, Jean Arlaud et Marcel Ichac atteignent à skis la selle Kondus, à 6400 m, le 19 juin.

1971. Lors de la première ascension du Malubiting sur le glacier de Chogolungma (cf. chapitre 5) , les Autrichiens utilisent des skis courts entre 6000 m et 7000 m.

1979. Maurice Barrard et Georges Narbaud font l'ascension du Hidden Peak, en utilisant des skis de fond pour traverser le plateau Sud à plus de 7000 m d'altitude.

1980. L'équipe américaine de Galen Rowell et Ned Gillette effectue une première traversée à skis des glaciers de Siachen, Baltoro, Biafo et Hispar, en traversant à ski la face Ouest du Sia Kangri à plus de 6000 m. Très belle traversée, qui cependant passe trop bas à Askolé. En raison du conflit larvé entre l'Inde et le Pakistan, cet itinéraire n'est plus autorisé aujourd'hui.

1982. Le guide suisse Sylvain Saudan effectue la descente intégrale à ski du Hidden peak (8068 m).
J'ai vérifié : il s'agit bien de la première descente à ski d'un sommet de 8000 m.
Une éthique discutable, mais une belle efficacité.
Nous avons rencontré Sylvain Saudan et son équipe support en août 1982 à leur camp de base, proche du nôtre.

1987. Notre équipe du GUMS fait la deuxième traversée à skis des glaciers de Biafo et Hispar. En fait, c'est la première dans le sens Hispar-Biafo , Galen Rowell ayant fait la première dans le sens Biafo-Hispar.

1990. Notre expédition fait la première traversée à ski de la ligne de partage des eaux du Karakoram, à travers les cols de Skam La, Muztagh Ouest, Muztagh Est, jamais encore traversés à ski.

2004. Après avoir fait deux fois la traversée Hispar-Biafo, le guide anglais David Hamilton répète et améliore en 2004 notre itinéraire à ski à travers les trois cols de la ligne de partage des eaux, avec une belle variante : départ de Shimshal et traversée du Lukpe la pour prendre pied sur le Snow Lake, et traversée du col de Gondokoro pour terminer à Hushe. Belle réalisation, 14 ans après notre expédition.

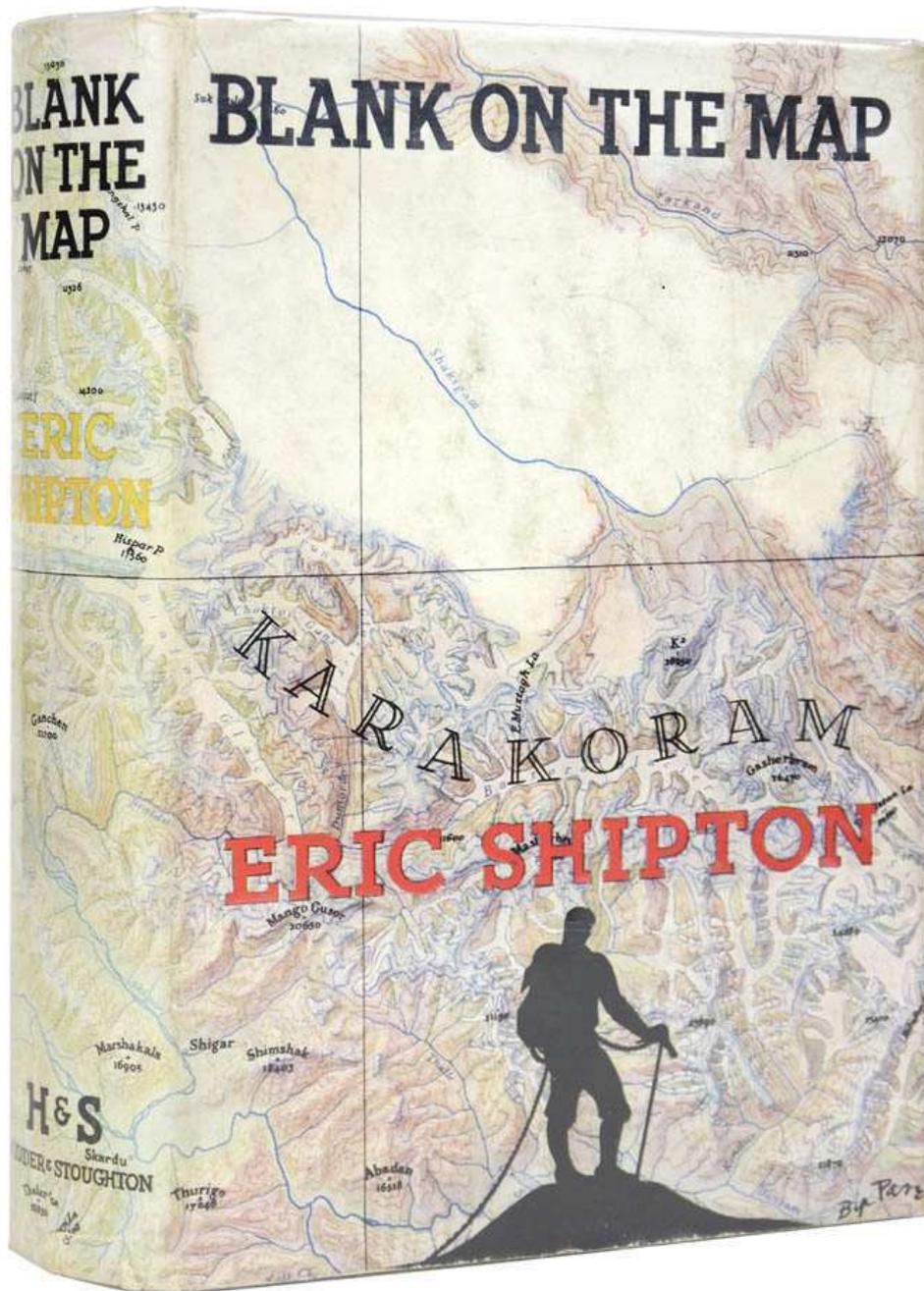
Depuis 1982, les descentes de « 8 000 » à ski se multiplient. Jusqu'à ce que...

2018. Le Polonais Andrzej Bargiel fait en solo la descente à ski du K2 par sa face Sud, le 22 juillet.
Un exploit prodigieux !

Chapitre 7

Blank on the map

Septembre – Octobre 1993





Eric Shipton fût l'un des plus grands alpinistes et explorateurs de l'entre-deux guerres.

Intellectuel très anglais, il fit avec son camarade Bill Tilman une paire d'aventuriers extraordinaire, et très efficace, en particulier en Himalaya et en Asie Centrale.

Shipton (à g.) et Tilman, en 1934

Le Nord du massif du Karakoram est délimité par la rivière Shaksgam, impétueuse car elle collecte toutes les eaux des glaciers versant Nord du massif. Ce sont des contrées inhabitées et spectaculaires et la rivière est très difficile et dangereuse à traverser en été pendant la fonte des glaces. Shipton et Tilman y ont mené deux formidables expéditions d'exploration, en 1937 et 1939.

En 1937, la région n'avait connu que la visite du grand géographe italien Ardito Desio, en 1929. Il était resté dans le fond de la vallée de la Shaksgam et tout le reste était encore « inexploré », avec un grand blanc sur la carte anglaise de l'époque, d'où ce titre « Blank on the map ». C'est un livre plein d'aventures extraordinaires. Ils étaient gonflés à l'époque !

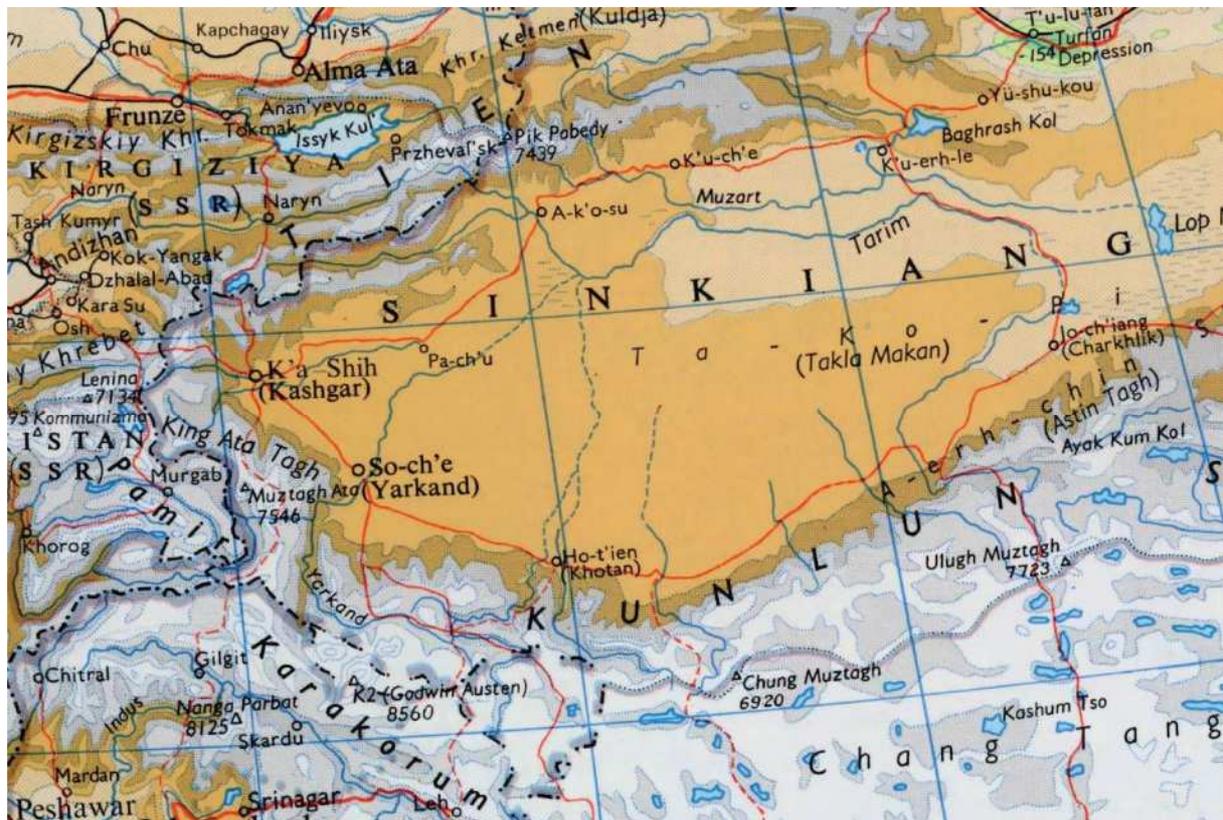


Mentionnons également le nom de Michael Spender. Géographe et cartographe officiel de ces expéditions, c'est lui qui a levé la fameuse carte « Hispar Biafo », dite improprement « carte Shipton », de 1939, que nous avons utilisée en 1987, car personne n'a fait mieux depuis !

(enfin, les militaires ont des cartes d'assez bonne qualité, mais bien entendu elles ne sont pas disponibles pour les alpinistes !).

Michael Spender, en haillons après 3 mois de travail de terrain...

Pour nous, il s'agissait d'aborder le Karakoram par le Nord, versant Chinois, à partir d'Urumchi (juste au Nord de la carte, au-dessus de la dépression de Turfan) et de Kashgar.



Le Sinkiang est une province soi-disant « autonome », comme le Tibet, c'est dire le niveau d'autonomie que les Chinois laissent aux locaux...

En 1957, les Hans chinois représentaient moins de 10% de la population. Le reste étant composé d'Ouïghours turcophones et de quelques Kirghises.

Aujourd'hui, les Hans représentent plus de 50% de la population du Sinkiang et imposent par la force leur langue et leur culture aux Ouïghours devenus minoritaires sur leur sol historique...

Il y a environ un million d'Ouïghours (sur un total de 12 millions) qui sont internés en camps de concentration (pardon, en camps de « rééducation », selon les Chinois... où ils subissent un lavage de cerveau et la stérilisation forcée pour les femmes).

Un drame terrible dont on ne parle pas beaucoup...

Et pourtant, cette situation a été identifiée dès les années 1990 (après notre expédition), comme le montre ce titre de journal :

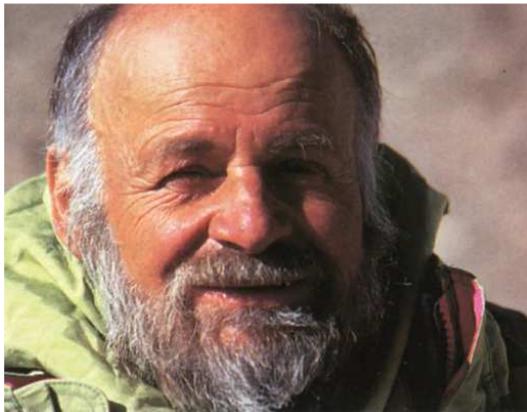


Revenons à notre projet. Nous envisagions de visiter cette région éloignée en septembre, quand la rivière Shaksgam n'est plus en crue et qu'on peut la traverser avec des chameaux.

Je rencontre Jean-Claude Marmier à Chamonix (*Marmier est colonel et ancien commandant du Groupe Militaire de Haute Montagne*). « Ah, tu vas là-bas ! Tu sais que mon copain Balyberdyn (*le plus grand alpiniste russe de l'époque*) a beaucoup de projets par là-bas ? Il va à la face Nord du K2. Ecris lui de ma part, il t'organisera un vol par hélicoptère pour t'amener au camp de base, comme ça tu ne t'emmerderas pas à traverser la rivière ! Allez les p'tits gars ! »

Il est sympa Marmier, mais ce qu'il ne pouvait pas comprendre, c'est que c'était justement la traversée de la rivière qui nous intéressait, dans la lignée de Shipton et Tillman...

J'écrivis alors à Kurt Diemberger, à Bologne, car au fil des ans il était devenu l'explorateur et le grand spécialiste de la Shaksgam.



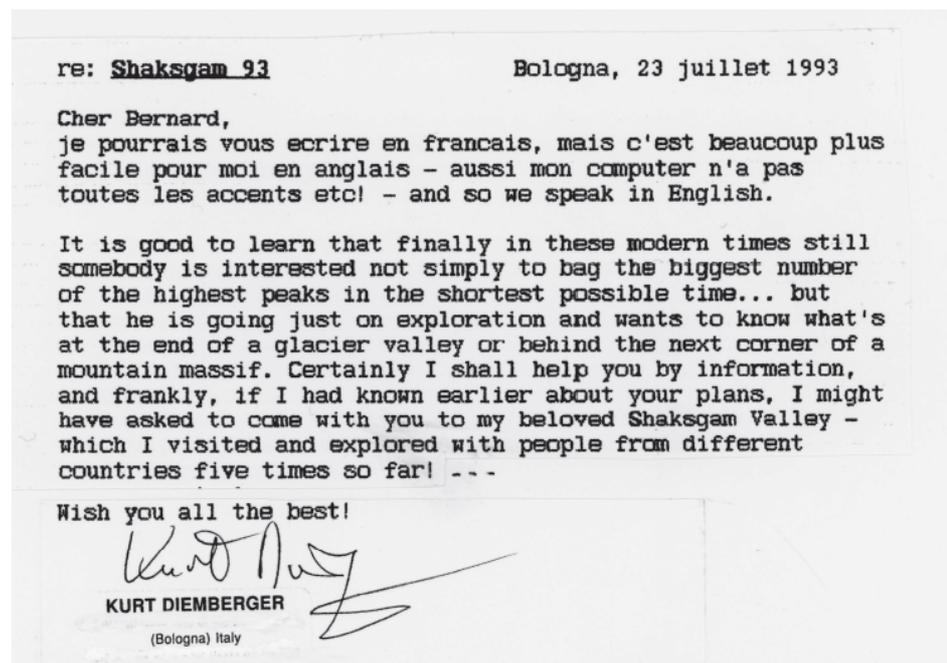
Diemberger est un himalayiste de légende : il a fait la première ascension du Broad Peak (8047 m) en 1957 avec Herman Buhl, la première du Chogolisa (7665 m), endeuillée par la disparition d'Hermann Buhl à la descente, et la première du Dhaulagiri (8167 m) au Népal en 1960.

Kurt Diemberger dans les années 1990

27 ans après sa première du Broad Peak, il avait refait ce sommet avec sa compagne Judy Tullis en 1984. Il avait aussi fait la trace pour Mazeau à l'Everest en 1988. C'est un type extrêmement sympathique et généreux, mais un peu fêlé, ce qui n'est pas incompatible ! Une légende. Sans doute le plus grand himalayiste vivant à ce jour, avec Reinhold Messner.

Je reçus une très belle réponse, geste sympathique de la part d'un monstre sacré de l'alpinisme :

Extraits



Suivaient quelques recommandations écologiques bien affirmées:

« Do not keep the camels for all the time, please, they eat too much bushes in the small oasis..... Please, do not attach to any helicopter business – that is unethical for a real explorer, crowds of « easy adventurers » will follow... every difficulty that offers a challenge falls away and the area would become one more of the trampled tourist-places of the world. I am fighting against the idea that this beautiful wilderness area shall be sold to helicopter-business (an idea started by certain Russians). »

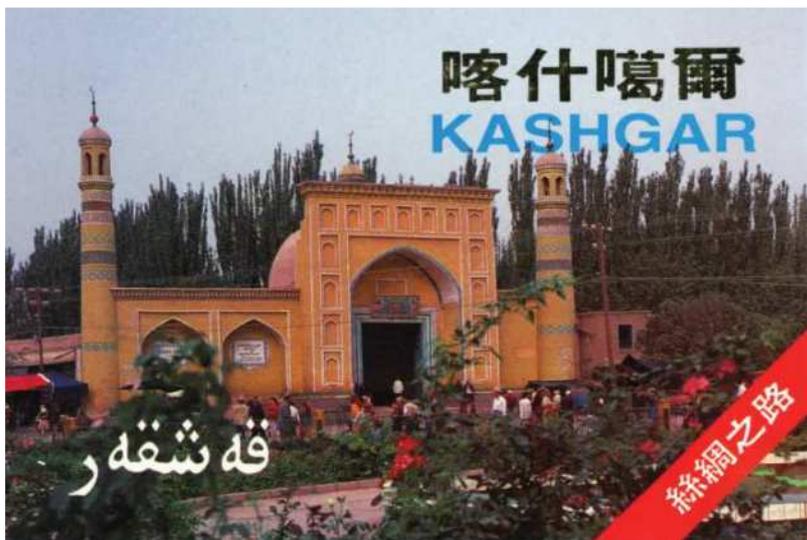
(Aux dernières nouvelles, les projets des Russes n'ont toujours pas vu le jour)

Nous partons de Paris le 4 septembre 1993, direction Pékin.

Merci au passage à mon cousin Jacques Odier, alors à Air France, pour son aide efficace dans les transports aériens !

Nous sommes quatre : Claude Pastre, principal organisateur de l'expédition, Marc Breuil, Philippe Nonin et moi-même.

Un vieil Iliouchine complètement défoncé nous emmène à Urumchi, capitale du Sinkiang.
Nous repartons presque immédiatement pour Kashgar, ville de légende de la Tartarie chinoise.



Kashgar.

Une halte incontournable.
Depuis toujours un grand carrefour des routes commerciales de l'Asie.

Le bazar de Kashgar, et en particulier le marché du dimanche matin, sont célèbres dans toute l'Asie centrale.

Marco Polo arriva dans la ville en 1274, venant du Wahrân, cette pointe de l'Afghanistan qui s'avance vers l'Est et que l'on nomme aussi « petit Pamir ».

Lors de notre passage, personne ne parlait anglais à Kashgar ! La région était encore musulmane et relativement autonome.

Aujourd'hui, les Hans de la côte est de la Chine détruisent systématiquement la culture de cette région turcophone.



Le bazar de Kashgar



Une grosse Jeep nous emmène à Yarkand (rebaptisée Soche par les Chinois), en longeant le désert de Taklamakan, très aride.



La mosquée de Yarkand

Yarkand était également une ville de passage pour tous les marchands et explorateurs qui allaient en Inde par le Karakoram Pass.

Nous y faisons un peu de « ravito ». Nous achetons en particulier trois moutons et une grande quantité d'œufs frais. Mais, me direz-vous, comment fait-on pour ne pas casser les œufs dans une expédition inconfortable ? Très simple : on prend une grande caisse en bois bien solide. On met au fond une grosse couche de sciure de bois, puis une couche d'œufs, puis une autre couche de sciure de bois, etc. ...

Nous avons ainsi eu des œufs frais pendant un mois malgré la rudesse du transport des caisses sur les chameaux. Enfin, « frais » est un bien grand mot : à la fin du séjour, nous avons trouvé un ou deux poussins morts...

Il nous faut ensuite traverser la chaîne des Kun Lun pour rejoindre le Sud et la route du Karakoram Pass.

Le 11 septembre, nous traversons un premier col facile à 3300 m, puis les choses sérieuses se précisent. La route (plutôt la piste) est en travaux permanents. Nous croisons plusieurs équipes d'ouvriers misérables et le regard creux : ce sont des hommes condamnés aux travaux forcés (des prisonniers politiques sans doute).

La route est défoncée à un point inimaginable. Il y a des ornières de boue gelée de 80 cm de haut ! Et des camions bloqués au milieu de tout ça. Nous traversons le col principal des Kun Lun de nuit, à 4900 m d'altitude. Il gèle dur, les ornières sont horribles, ça secoue terriblement.

Nous arrivons de l'autre côté de la chaîne, au poste militaire de Mazar, à 1 h30 du matin, épuisés.

Mazar est juste un relais perdu sur la route stratégique du Tibet. A l'époque, il y avait à peine 50 soldats peu armés. *[Ça a pu changer, maintenant qu'il y a des escarmouches entre Chinois et Indiens...]*



Mazar, nouveau Désert des Tartares

Le lendemain, nous poussons jusqu'au bout de la piste, à Mazar Dara, à 25 km de Mazar.

Nous y avons rendez-vous avec nos chameaux et les chameliers : le chef chamelier Meidin Jan, Abdiz, Tursun et Arkin. En plus, nous avons un guide-traducteur et un cook ; ça fait du monde !

Les gorges de la Yarkand River sont magnifiques.



Avec nos chameaux, nous remontons ensuite les gorges de la Surukwat River.
C'est pas mal non plus !



Gorges de la Surukwat River

Dans le bas de cette vallée, nous croisons une ancienne route militaire, construite en 1960 environ. Elle a peut-être été utilisée à l'époque de la guerre sino-indienne de 1962.

Cette route irait jusqu'à l'Oprang Pass, au Nord Est, un col proche du Kunjerab Pass.

Aujourd'hui (1993), détruite par endroits, ou recouverte de très gros éboulis, la route est impraticable et abandonnée.

Mais les Chinois ont construit une piste sur une partie aval de la rivière Shaksgam, piste qui monte jusqu'au confluent avec la rivière Braldu, en dessous de l'alpage de Shuvert, exploité par les habitants de Shimshal. On voit la piste sur Google Earth : c'est loin d'être une route militaire comme l'affirment les Indiens !



Le paysage est magnifique. Vers 4000 m, dans un endroit désolé, nous croisons un camp de Kirghises, avec beaucoup de moutons.

Le 16 septembre, c'est l'arrivée au col d'Aghil, à 4780 m. Superbe vue des deux côtés.



Vers le Nord, vue sur cette mystérieuse chaîne des montagnes d'Aghil : des sommets inexplorés, entre 5500 et 6500 m.

La chaîne des Aghil Mountains

Vers le Sud, c'est la descente, avec une première vue sur les hautes montagnes du Karakoram et la longue vallée de la Shaksgam.



En descendant du col d'Aghil, vue sur la vallée amont de la Shaksgam, vers l'Est.



Terrasses qui descendent du col d'Aghil

Il est temps de regarder la carte.



Tout d'abord, nous descendrons un peu la vallée de la Shaksgam pour aller voir la face Nord du K2.

Ensuite, nous remonterons la vallée le plus haut possible vers le Sud-Est, en fonction des difficultés rencontrées.

Dans la vallée de la Shaksgam, il faut sans arrêt traverser des bras de rivière. Au début, on en a jusqu'à mi-cuisses, c'est encore faisable.

L'eau est froide ! Heureusement les bivouacs sont confortables.



Bivouac dans la Shaksgam

A part les traversées de rivière, il n'y a pas de grandes difficultés.

Claude Pastre écrira, dans un bel article du Crampon (revue du GUMS, juin 1994) : « les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Et c'est vrai que notre motivation, dans cette expédition, c'était plus la découverte que la satisfaction de faire des ascensions difficiles.

C'est ainsi que l'équipe a eu du mal à se souder autour de difficultés ; heureusement nous nous connaissions bien.



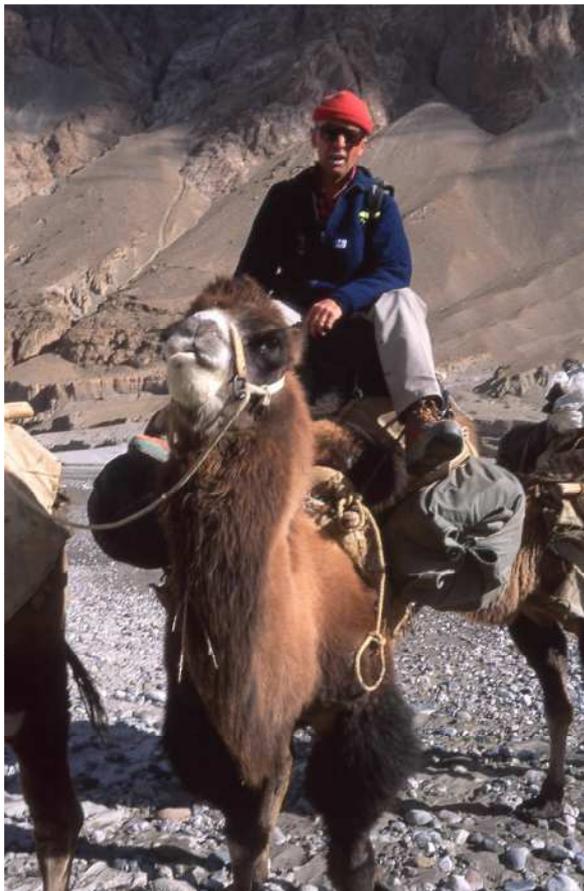
La photo ci-contre est caractéristique de notre expédition : chacun médite, rédige ses notes, et essaie de comprendre la géographie des lieux, car nous sommes dans un pays « Blank on the map ».

Claude au bivouac

C'est pourquoi nous avons peu d'anecdotes spectaculaires à raconter, par contre les photos et informations sur les terrains traversés sont précieuses pour tous les amoureux du Karakoram.



Marc Breuil, Claude Pastre, Philippe Nonin



Bientôt, la rivière devient trop profonde, et le courant trop fort : nous devons traverser à dos de chameaux.

Claude sur son chameau

Toute cette eau du « fleuve » Shaksgam va ensuite irriguer la petite ville de Yarkand (Soche en chinois), puis se perd dans les sables du désert de Taklamakan : toute cette eau qui ne sert à rien, quel dommage !

Le chameau de Bactriane est un animal très puissant. Il peut résister à une rivière furieuse tant que l'eau ne touche pas son ventre.

Si l'eau touche son ventre, l'animal est emporté avec son chamelier... et, vu la force du courant, on a peu de chance de les revoir...

C'est dire que le travail du chamelier de tête est très délicat... et nécessite beaucoup de courage.

Le 18 septembre, nous arrivons à Sughet Jangal, campement mythique décrit par Younghusband, avec une vue impressionnante sur le K2.

Pas mal de buissons servent de déjeuner aux chameaux.

Après quelques difficultés d'itinéraire dans le bas du glacier, le haut du glacier révèle une avenue royale, entre deux rangées de pénitents, qui nous mène à proximité du pied de la face Nord du K2.



Haut du glacier Nord du K2

Le 22 septembre, nous atteignons l'ABC (Advanced Base Camp comme on dit dans l'Himalaya).

Nous faisons quelques marches d'exploration, pour reconnaître les lieux.

D'abord nous examinons la face Nord-Est du col de Chongtar (Chongtar Pass, environ 6000m, qui donne accès au Chongtar glacier et, au-delà, au glacier de Sarpo Laggo).

J'ai noté, pour les spécialistes qui seraient tentés d'en faire la traversée :

« le col fait 400 à 500 m de haut, pente environ 40° à 45°, avec une grande rimaye (crevasse) aux deux tiers inférieurs. Plus une grande corniche en haut de la pente, mais pas partout... ».

Ce qui veut dire que la traversée du col est possible, mais de préférence dans le sens SO vers NE, afin de s'assurer d'en haut pour résister à d'éventuelles plaques à vent sur le versant NE...

Ça a l'air anecdotique, mais ce genre de renseignement m'a encore été demandé par un himalayiste anglais en 2019, 26 ans après notre séjour sur les lieux... C'est qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui va là-bas...

Nous repérons aussi la face NE du Savoia Pass. Côté Baltoro, l'accès à ce col est de difficulté modérée. Plusieurs himalayistes se sont demandés si on ne pourrait pas faire le tour du K2 en passant par le Savoia Pass. Eh bien, d'après ce que nous avons vu, ce n'est pas demain qu'il sera traversé !



Claude et Philippe en marche vers le camp avancé



Claude devant le Savoia Pass (environ 6250 m)

On peut estimer que ce col, versant Nord Est, fait environ 500 m de haut, pente à plus de 50° qui ne voit jamais le soleil, probablement en glace, avec une ou deux grosses rimayes et une corniche en haut... pas facile !

Nous allons aussi explorer le col 6526 m au Sud-Est, qui pourrait mener au Godwin Austen glacier, sur le haut Baltoro : pente sévère coupée par deux grosses barres de séracs qui seraient très difficiles à franchir.

Que le lecteur non spécialiste excuse ces détails techniques, mais ce sont des infos qu'on ne trouve nulle part ailleurs !

Ainsi, tout est difficile dans ce cirque Nord du K2.

Aussi, nous redescendons quelque 6 kms de moraine, pour aller explorer le vallon rive droite qui mène au « Pic Tilman », un sommet de 6350 m gravi par Tilman en 1939, qui offre paraît-il de très belles vues sur le K2.

Le 28 septembre, nous montons sur ce « Tilman Peak » jusque vers 6000 m. Ensuite, ça a l'air plus difficile... Mais la vue est effectivement déjà superbe !



*Bernard descend du
Tilman Peak.*

*Au fond, le haut de
la face Nord du K2.*



Vu du Tilman Peak, en haut à gauche : le Chongtar, 7370 m, et sa terrible face Nord:

1800 m de face qui ne voit jamais le soleil, tout en glace. Aucune tentative sur cette face à ce jour ! Par contre, le Chongtar a été gravi par des Australiens, en 1994, par sa face SO, nettement plus facile..

Une vue prise par Pierre Beghin durant son ascension du K2 en 1988 :



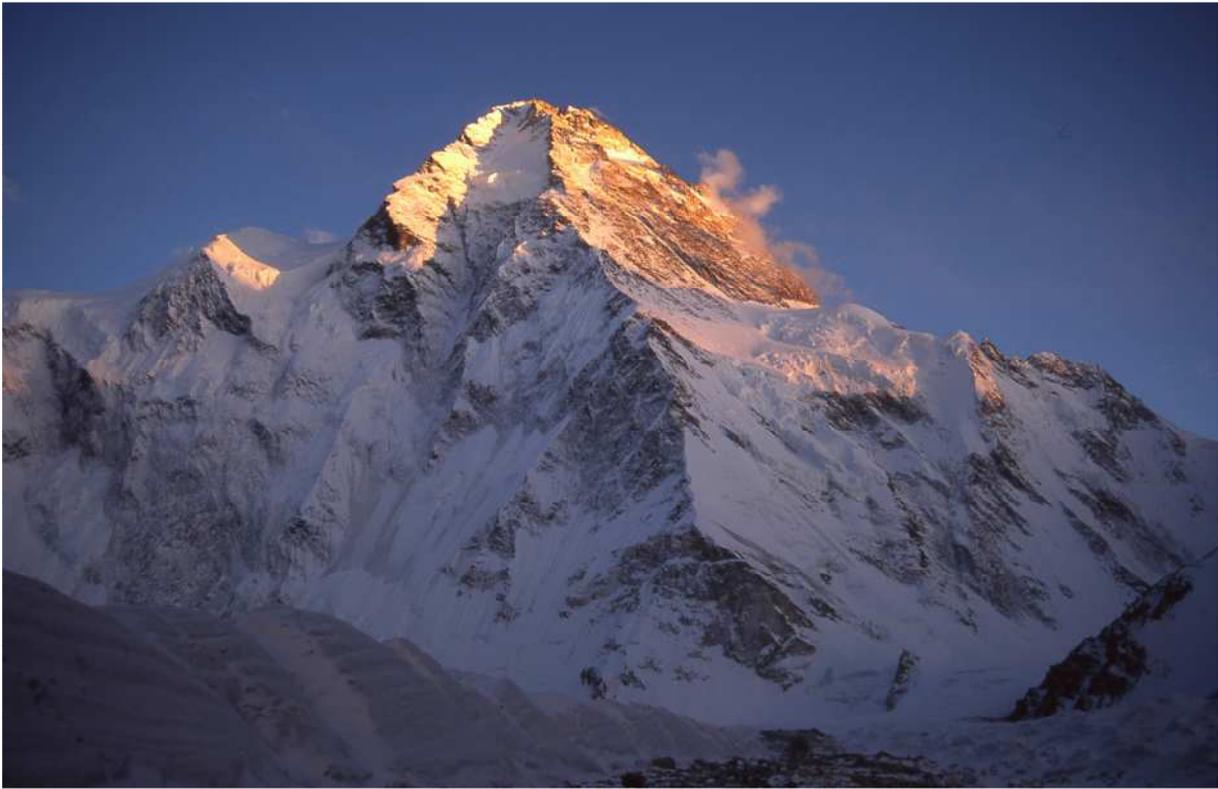
Du « nid d'aigle », à 7600 m sur l'éperon Nord, vue sur le glacier Nord du K2 et la chaîne d'Aghil.
Photo Pierre Beghin

De cette visite au glacier Nord du K2, il nous restera quelques souvenirs impérissables.



K2 (8611 m), coucher de soleil sur l'éperon Nord, et la face NO

Allez, encore quelques-unes tellement c'est beau... Toujours *la face Nord du K2 au coucher du soleil*



Nous retournons dans la vallée de la Shaksgam le 1^{er} octobre. Il fait très froid ; il se met à neiger à partir de 4000 m ! Puis ça se lève. Nous repartons vers le Sud-Est, direction le glacier Nord de Gasherbrum.

Retour sur la carte de la vallée de la Shaksgam : et c'est encore Marcel Kurz qui a établi la meilleure carte schématique !



En passant :

*vue sur la face Est du K2
(au deuxième plan)*

Une vue rare. Cette face n'a jamais été gravie. Par contre, l'arête Nord-Est, à droite, a été gravie par une expédition américaine en 1978.



Le camp des chameliers à Durbin Jangal.

Au fond, on reconnaît les terrasses descendant du col d'Aghil.

Un haut sommet neigeux au fond de la vallée, en amont, éveille notre curiosité. Quel est ce sommet ?



Finalement, à l'aide d'une carte sommaire et d'une boussole, nous pensons l'avoir identifié comme étant le Singhi Kangri, 7202 m, tout en haut du glacier du Siachen, côté indien. Mais le doute subsiste...

Philippe à la carte

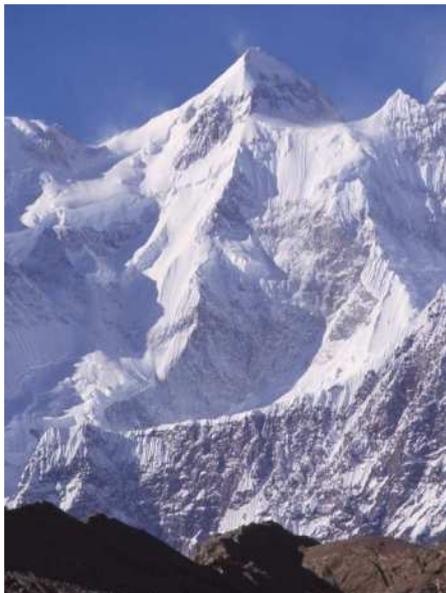
Le 5 octobre, nous montons sur un petit sommet au-dessus du glacier Nord du Gasherbrum, à environ 5150 m. La vue est stupéfiante !



Les faces Nord des Gasherbrum

De gauche à droite : Hidden Peak (8068 m), col Gasherbrum La, Gasherbrum 2 Est (la crête presque horizontale , 7772 m), Gasherbrum 2 (8035 m), Gasherbrum 3 (7952 m) , pointe du Gasherbrum 4 (7980 m) qui émerge derrière le Nakpo Peak (6984 m), un plan devant.

Le grand éperon Nord du Gasherbrum 2 mérite un coup de zoom.



Le grand éperon Nord du Gasherbrum 2 : presque 3000 mètres de haut !

Une voie d'une extrême difficulté, qui a été gravie en 2007 seulement, par deux Italiens : Karl Unterkircher et Daniele Bernasconi.

Ils ont mis 1200 mètres de cordes fixes dans le bas de l'éperon et sont ensuite sortis en « libre ».

Nous avons également une très belle vue sur la haute vallée de la Shaksgam et sur le glacier d'Urdok, qui se termine à l'Indira col (5764 m).



L'Indira col, 5764 m, constitue le point le plus septentrional de l'Inde, tout en haut du glacier du Siachen. Il est difficile sur le versant Nord, comme on le voit sur la photo (milieu de la photo au tiers gauche). Tout à gauche, le col Turkestan La (5850 m) est réputé relativement facile à traverser.



La haute vallée de la Shaksgam.

Tout en bas : le North Gasherbrum glacier, qui monte vers la droite. Au milieu, la vallée de la Shaksgam qui monte vers les glaciers de Staghar et de Singhie. Tout en haut à droite : un bout du glacier d'Urdok avec, en haut à gauche, le Turkestan La.

Nous essayons ensuite de remonter le North Gasherbrum glacier.

Une horreur ! Plusieurs chemins sur des moraines se terminent dans des chaos de pénitents infranchissables. Il faut dire que personne ne vient ici et nous n'avons pas d'information d'expéditions antérieures pour nous guider.

Au bout de deux jours de galère, nous rebroussons chemin, au milieu de pénitents gigantesques.

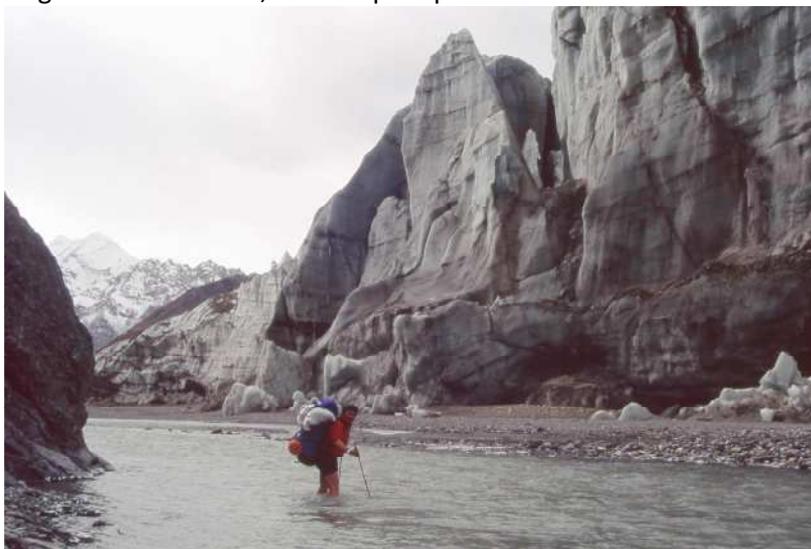


Pénitent typique du North Gasherbrum glacier.

La taille du personnage en bas à gauche (c'est Claude !) indique l'échelle : le pénitent doit faire au moins 40 mètres de haut ! ... comme ses voisins.

Nous continuons vers le SE et nous devons passer sur l'autre rive du North Gasherbrum glacier. Pas facile !

Le glacier est énorme, et vient presque buter sur la falaise rocheuse de l'autre côté de la vallée.



Bernard, dans l'étroit et délicat passage entre les séracs du North Gasherbrum glacier rive gauche, et les falaises rive droite...



Claude vérifie que nous avons bien passé tout le glacier !

Puis nous nous divisons en deux pour explorer les lieux: Claude et Philippe vont sur le glacier d'Urdok, Marc et moi allons remonter la Shaksgam le plus haut possible.

Nous faisons connaissance avec les sommets des Staghar (6492 m) et leur glacier.



Staghar 1 (6492 m) et Staghar 3 (6172 m), probablement jamais gravis à ce jour.

Ça se couvre. Il fait froid ! Il gèle la nuit et en matinée.

Les traversées de bras de rivière posent problème : l'eau est glaciale, peut-être 2 ou 3 °C.

La technique est simple : nous enlevons les chaussons et les chaussettes. Nous traversons la rivière pieds nus dans nos coques en plastiques. Arrivés de l'autre côté, on se sèche les pieds pour ne pas attraper froid, et on remet chaussettes et chaussons. Et ainsi de suite plusieurs fois par jour !



Bernard, 11 octobre. Ambiance glaciale dans le haut de la Shaksgam.

Le glacier suivant, glacier de Singhie, ne se traverse apparemment pas. Il butte sur la rive opposée sans laisser de passage et la traversée des pénitents serait une horreur.

Nous y renonçons. Petite consolation : Diemberger lui-même n'a pas pu le traverser...

Nous décidons de monter sur une antécime facile, à environ 5900-6000 m, au-dessus de la rive gauche du glacier de Singhie.



Bernard on the Singhie glacier

Vu de notre antécime, le glacier de Singhie est surprenant.



Le Glacier de Singhie et ses pénitents. Tout à gauche, la haute Shaksgam qui remonte vers le Shaksgam Pass (5465 m), juste avant le Karakoram Pass.

L'impression d'isolement est énorme. A part nos deux camarades quelques kilomètres plus bas, personne, et aucun village à des kilomètres à la ronde.

Nous sommes au bout du monde... C'est dans cette ambiance extraordinaire que se finit - presque - notre expédition.

Il faut bien rentrer.

Le 17 octobre, nous retraversons le col d'Aghil. Il fait froid, mais pas de neige au sol, comme nous le redoutions fortement. Heureusement, les chameaux seraient capables de faire la trace dans la neige profonde, en cas de problème.

Au retour, la traversée de la chaîne des Kun-Lun est encore plus épique qu'à l'aller.

Nos chauffeurs, arrivés à 17 h, ont voulu nous faire partir le même soir, deux heures plus tard ! et nous avons fait la traversée de nuit, avec une grosse Jeep et un camion militaire sommaire, genre GMC.

La route a été envahie par la neige, l'eau et la boue, et tout ça a vigoureusement gelé (la nuit est glaciale). Les ornières sont énormes et on part dans des glissades impressionnantes sur le sol gelé. Le châssis tape souvent sur le haut des ornières glacées, nous sommes ballottés en tous sens, c'est assez frappant – surtout de nuit ! Le raid Paris-Dakar, à côté, c'est l'autoroute du Sud !

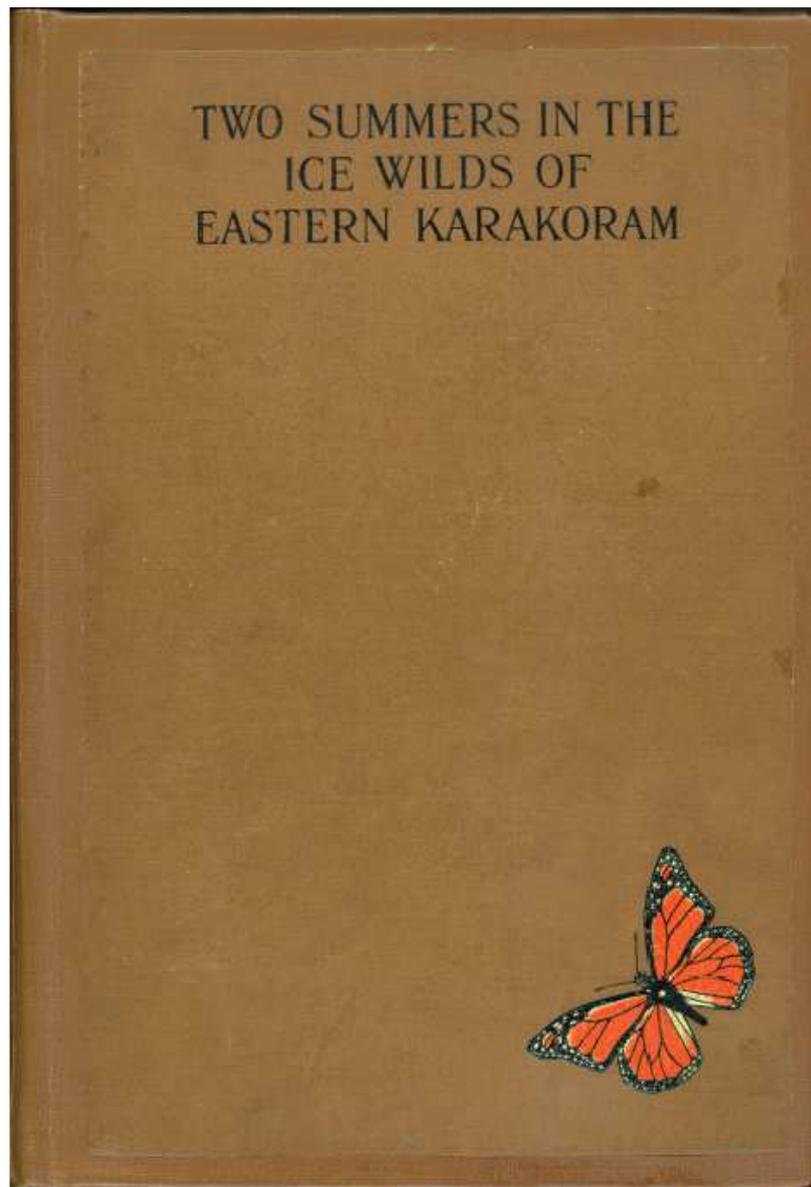
Heureusement, nos chauffeurs sont exceptionnels ! Je suppose qu'ils ont consommé pas mal de cocaïne pour tenir toute la nuit, surtout en ayant fait la même route à l'aller juste avant !

Nous arrivons à Yarkand à l'aube. Petit somme de deux heures et nous repartons pour Kashgar. Quel voyage ! Mais nous sommes des explorateurs heureux.

Chapitre 9

Two summers in the Ice Wilds of Eastern Karakoram

Juillet - Septembre 2000



[je ne sais pas pourquoi l'éditeur a mis un papillon sur la couverture ?]

Et voilà ! Encore les Bullock-Workman.

Au cours de ces deux expéditions fameuses, en 1911 et 1912, ils explorèrent la haute vallée de l'Indus, le col de Bilafond, et enfin le glacier de Siachen, aussi appelé « the Rose Glacier », en référence aux buissons d'égantiers qui fleurissent les moraines.

Ils explorèrent également les cols Indira Col, Turkestan La, et Sia La, tout en haut du glacier de Siachen.

Fanny était revenue au Karakoram avec de nouvelles convictions :

Sur l'immense glacier du Siachen, 70 km de glace, à une centaine de km du premier village, elle se fait photographier avec un panneau « Votes for women » !

Quel caractère ! et aussi : quel sens de la publicité !



Fanny Bullock Workman manifeste sur le glacier du Siachen, été 1912

Mentionnons également l'expédition de l'Italien de Filippi l'année suivante (1913 – 1914). Lors de cette expédition très réussie, de Filippi fut le premier européen des temps modernes à traverser le col qui sépare le Siachen du bassin glaciaire de Rimo. Il appela ce col « Col des Italiens », un endroit mythique pour tout amoureux du Karakoram, à 6100 m.

Son expédition est relatée dans un très beau livre, avec de nombreuses illustrations et cartes. Ce livre comporte une quinzaine de livres « annexes » sur la géographie, la flore, la géologie, les villages, les types humains, etc... Une œuvre magnifique.



Edité à Bologna, chez Nicola Zanichelli editore, en 1924

Genèse de l'expédition

Pour une fois, il ne s'agit pas d'une expédition organisée dans le cadre de notre club de montagne. Le milieu des « expéditionnistes » est un petit milieu, et on connaît vite les projets des autres. C'est ainsi que j'ai su que notre ami indien Harish Kapadia préparait une expédition au Karakoram indien, avec un groupe de français.

L'expédition était organisée par la société de trekking Allibert, et par un curieux personnage, René Collet, qui en était le financeur.



René Collet, 62 ans à l'époque, avait été l'un des fondateurs en France de la discipline de communication financière des sociétés.

Il avait ainsi construit une grande fortune, et s'offrait de temps en temps une expédition lointaine, avec son guide, son docteur, et son photographe personnel !

René Collet

Le guide était Jef Tripart, l'un des directeurs de la société de trekking Allibert.

Le docteur était Jef Magnificat dit « Jef Doc », très bon alpiniste, qui avait tenté l'ascension du K2 en 1985, expédition malheureuse qui avait vu la mort de Daniel Lacroix, dit « Javel » .

Le photographe était Olivier Fölmi, qui s'était illustré avec son livre relatant la descente du Zanskar gelé en Février « Le fleuve gelé », et en étant le « photographe attitré » du Dalaï Lama lors de ses venues en France.

Et moi j'étais... rien du tout, juste invité payant de l'expédition.



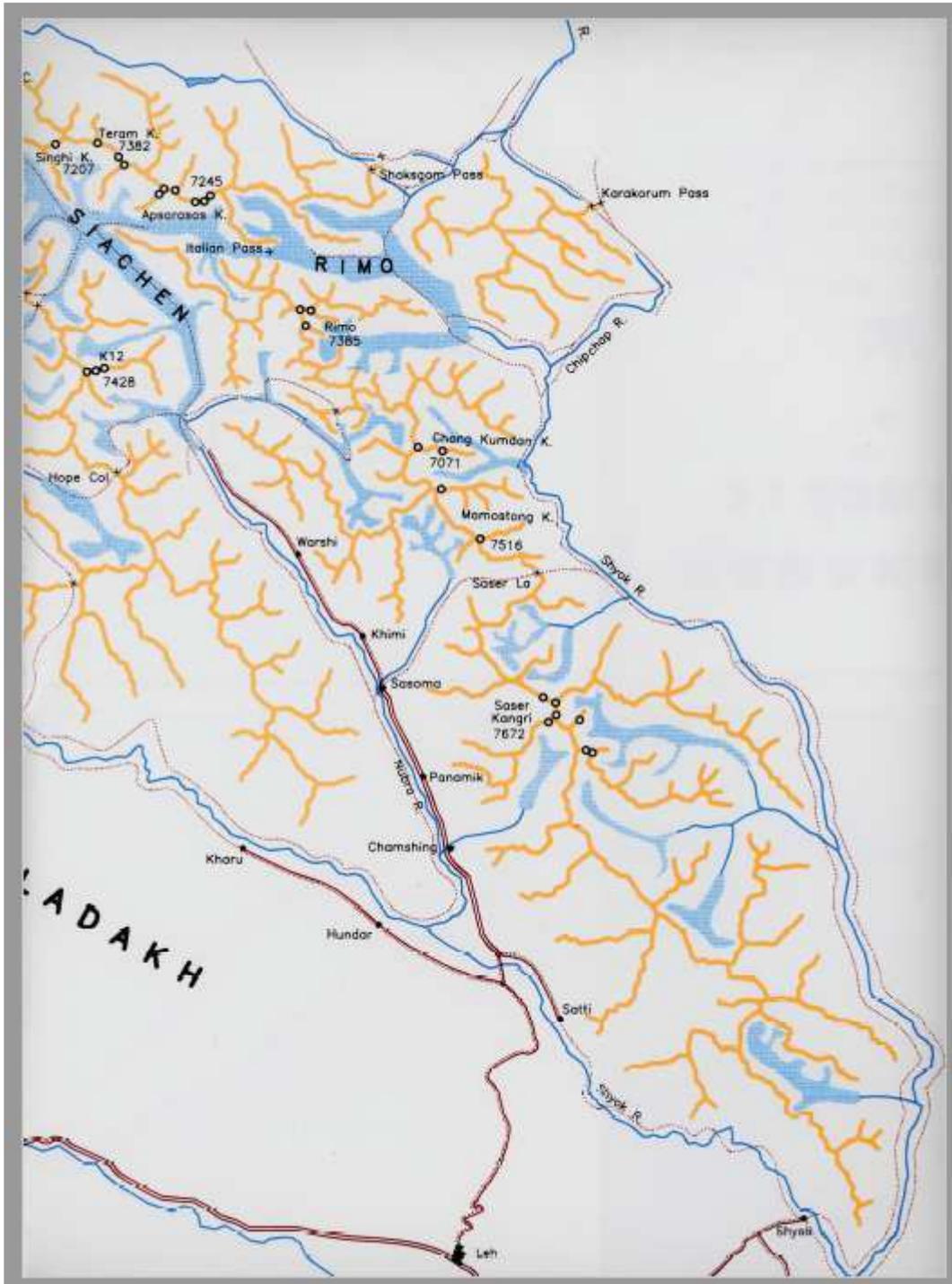
En cette année 2000, appelée « Year 2K » par les informaticiens du monde entier occupés à anticiper le potentiel « bug de l'an 2000 », nos camarades indiens avaient appelé l'expédition « R2K », abréviation de « Rimo 2000 »



L'équipe des français, de gauche à droite : Bernard, Olivier Fölmi, Jef Magnificat, Jef Tripard.

Photo of the Indian team to be inserted

Il était prévu un trek d'acclimation au Zaskar, ensuite l'expédition proprement dite devait se dérouler au Karakoram oriental, en territoire indien.

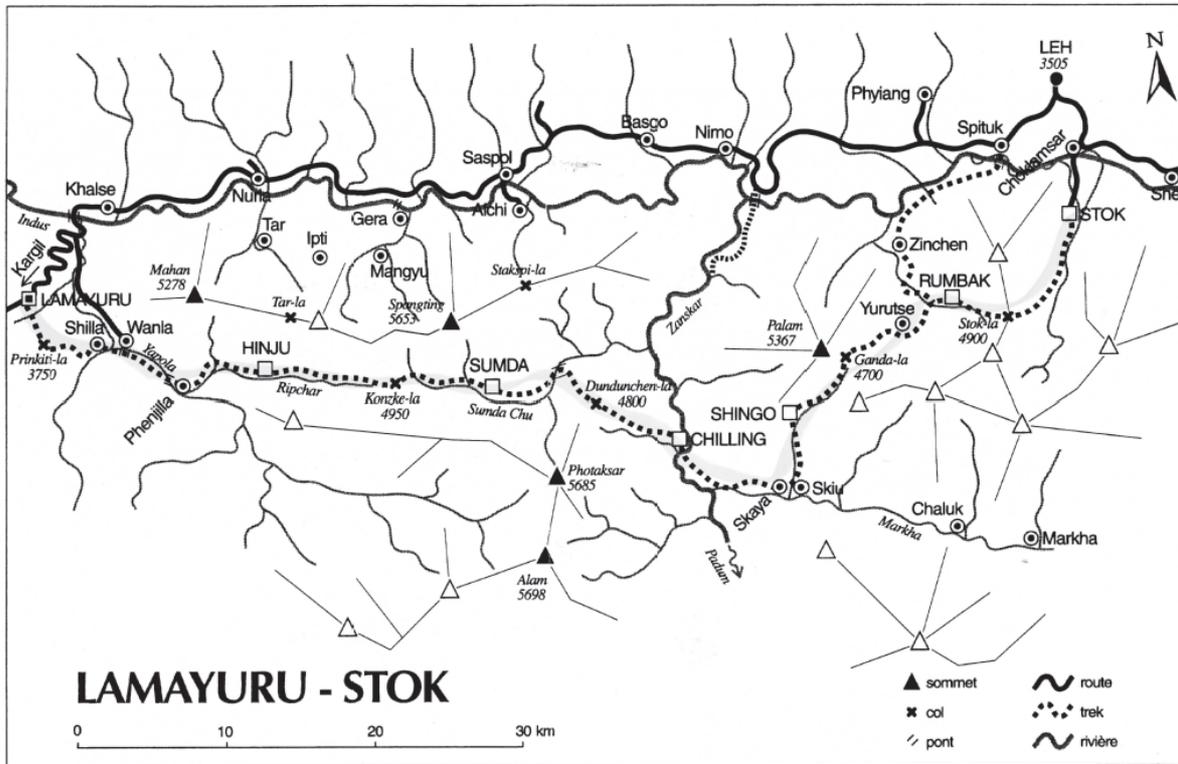


En bas, la ville de Leh, départ de l'expédition.

En haut : le fameux Karakoram Pass, autrefois lieu de passage obligé des caravanes commerciales qui allaient du Sinkiang chinois au Ladakh.

La dernière caravane fut une caravane de réfugiés Ladakhis en 1951, fuyant Yarkand où les Chinois avaient confisqué tous leurs biens...

Et voici l'itinéraire de notre trekking d'acclimatation :



Départ de Leh le 14 juillet. Nous arrivons à Lamayuru, célèbre monastère, départ du trek.





Lamayuru, vue générale



Moines à l'intérieur du monastère. Il y a environ 200 moines à Lamayuru.

Notre itinéraire remonte la vallée de la Ripchar, passe trois cols entre 4200 m et 4800 m, pour atteindre la fameuse vallée de la Markha, haut lieu du trekking international.



Oasis dans la vallée de la Ripchar.



Col et montagnes du Zaskar

Puis nous obliquons au Nord-Ouest pour descendre les gorges du Zanskar par une piste rive gauche.

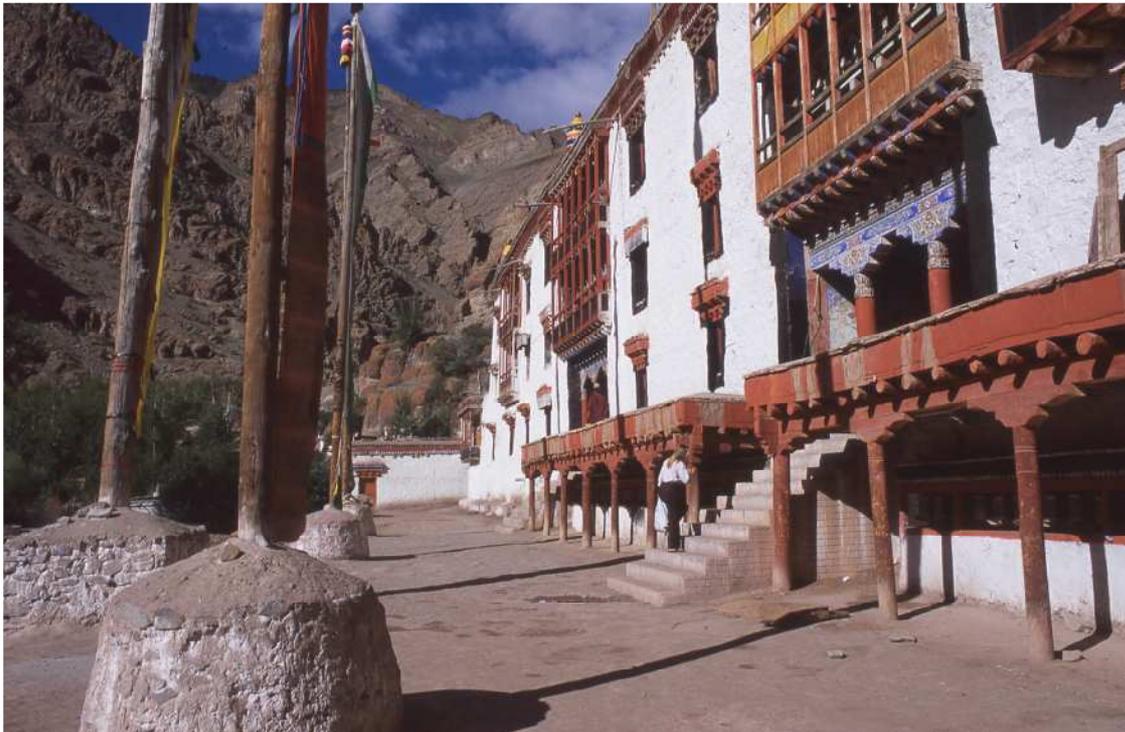


La puissante rivière Zanskar.



Bernard

Mes compagnons Français sont très « Free Tibet » et intéressés par le bouddhisme, aussi nous visitons les principaux monastères de la région.

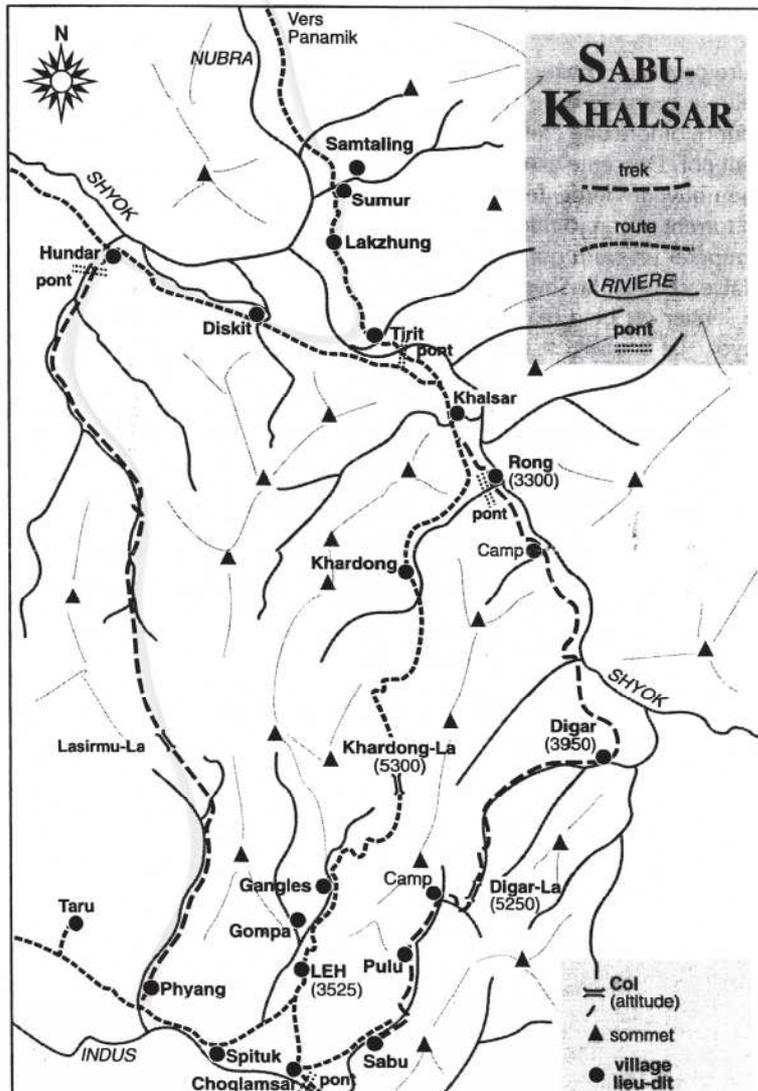


Entrée du monastère de Hémis



Vue sur la plaine de l'Indus, depuis le monastère de Tiksé

Quelques jours à Leh pour reposer mon genou, et il faut penser à la suite : un complément de trekking qui va nous emmener dans la vallée de la Nubra, en évitant le col du Khardung La que nous ne prendrons qu'au retour.



Un très joli trekking, peu parcouru.

Le col du Lasirmu La fait 5200 m, excellent pour l'acclimatation.

Très belle arrivée dans la large vallée de la Shyok, larges paysages, beaux villages, bon accueil. C'est là que René Collet annonce souffrir d'un glaucome, maladie sérieuse.

Après un entretien avec Jef Doc, il décide de rentrer en France pour se faire soigner. C'est dur pour lui.

Nous décidons de continuer l'expédition, avec les sherpas et muletiers de l'agence locale de Trekking RIMO Expéditions. Son dynamique patron, Motup Chewang, deviendra 20 ans plus tard président de l'Himalayan Club !

Nous sommes en de bonnes mains !

Après le magnifique confluent des rivières Shyok et Nubra, nous obliquons au Nord pour rentrer dans la vallée de la Nubra. Motup nous emmène au village de Tigur près de Shantaling Gompa, dans un petit hôtel tenu par son père.

Nous y retrouvons Harish et nos autres camarades indiens.

Motup a organisé une petite fête, avec danses locales, presque tout le village est là !
C'est super !



Danseuses Ladakhis portant la coiffure traditionnelle de turquoises, la Perak.



Les gamins du village !



Nos amis Indiens dans la vallée de la Nubra.

La photo est précieuse, bien qu'un peu floue... De gauche à droite : Harish Kapadia, Kaivan Mistry, Sat Dam. Sat était un très bon alpiniste. Curieusement, son métier était d'être commandant de sous-marin dans la marine Indienne !

La vallée de la Nubra, c'est aussi les roses , en fait plutôt des fleurs d'églantiers.



Ces roses ont donné leur nom au Siachen : le Siachen, c'est le « glacier des roses ».

Le 30 juillet, nous partons vers le Nord avec quelques jeeps . Nous traversons quelques petits villages (Panamik , ...) et arrivons au camping de Sasoma, dernier point autorisé ; ensuite c'est sous contrôle de l'armée.



Et voici l'itinéraire prévu :

Traversée du col Saser La, traversée de la Shyok, remontée de la célèbre piste de caravanes « Central Asia trade route », hauts plateaux du Depsang, retraversée de la Shyok pour prendre pied sur le glacier Sud de Rimo.

Nos amis Indiens (sauf Sat) iront eux sur le glacier central de Rimo, pour atteindre le Col Italia. Sat Dam restera avec les Français pour tenter l'ascension du Rimo IV .

Nous avons pu voir dans un hôtel de la vallée les excellentes cartes indiennes de la région en couleurs, au 1/50 000, faites en 1966. Ces cartes sont inaccessibles et réservées aux militaires... Heureusement maintenant il y a Google Earth... Nous partons vers le Saser La. Dès qu'on s'élève un peu au-dessus de Sasoma, la vue est grandiose sur la vallée de la Nubra.



Vallée de la Nubra , depuis la piste du Saser La.

Au fond, la chaîne des Kailas Mountains, très proche de la « Line of Control » entre les zones indienne et pakistanaise.



Les difficultés commencent , avec des rivières en crue

En quelques jours d'une marche un peu rude, nous sommes à Skyampoche, à environ 4600 mètres, juste en face du glacier qui va au Mamostong Kangri. De temps en temps nous rencontrons un petit camp militaire, avec quelques soldats.



Le glacier de Mamostong



*Une marche
d'approche
confortable !*

Harish Kapadia



Au deuxième plan, le sommet du Mamostong Kangri, 7516 m

Il nous reste maintenant à monter en haut du Saser La .

Ce col, à 5 395 m, est enneigé toute l'année, et ne se franchit qu'en été. Il s'agit d'une très longue étape, très difficile pour les mules et chevaux, qui ont dû marcher dans 50 cm de neige fraîche.



*Notre petite
caravane dans
la montée au
Saser La
(5395 m)*



Descente du Saser La. Au milieu la Shyok ; au fond, la chaîne qui domine le plateau de Depsang.

A partir du lit de la Shyok, certaines expéditions courageuses remontent cette terrible vallée de la Shyok pour faire l'ascension des sommets de 7000 m du coin : l'Aq Tash (7016 m), les sommets du Mamostong par l'est (7516 m), les sommets de Chong Kumdan (7071 m et 7004 m) .



*L'Aq Tash (7016 m),
sur la rive droite de la
Shyok :
fier sommet pas facile !*

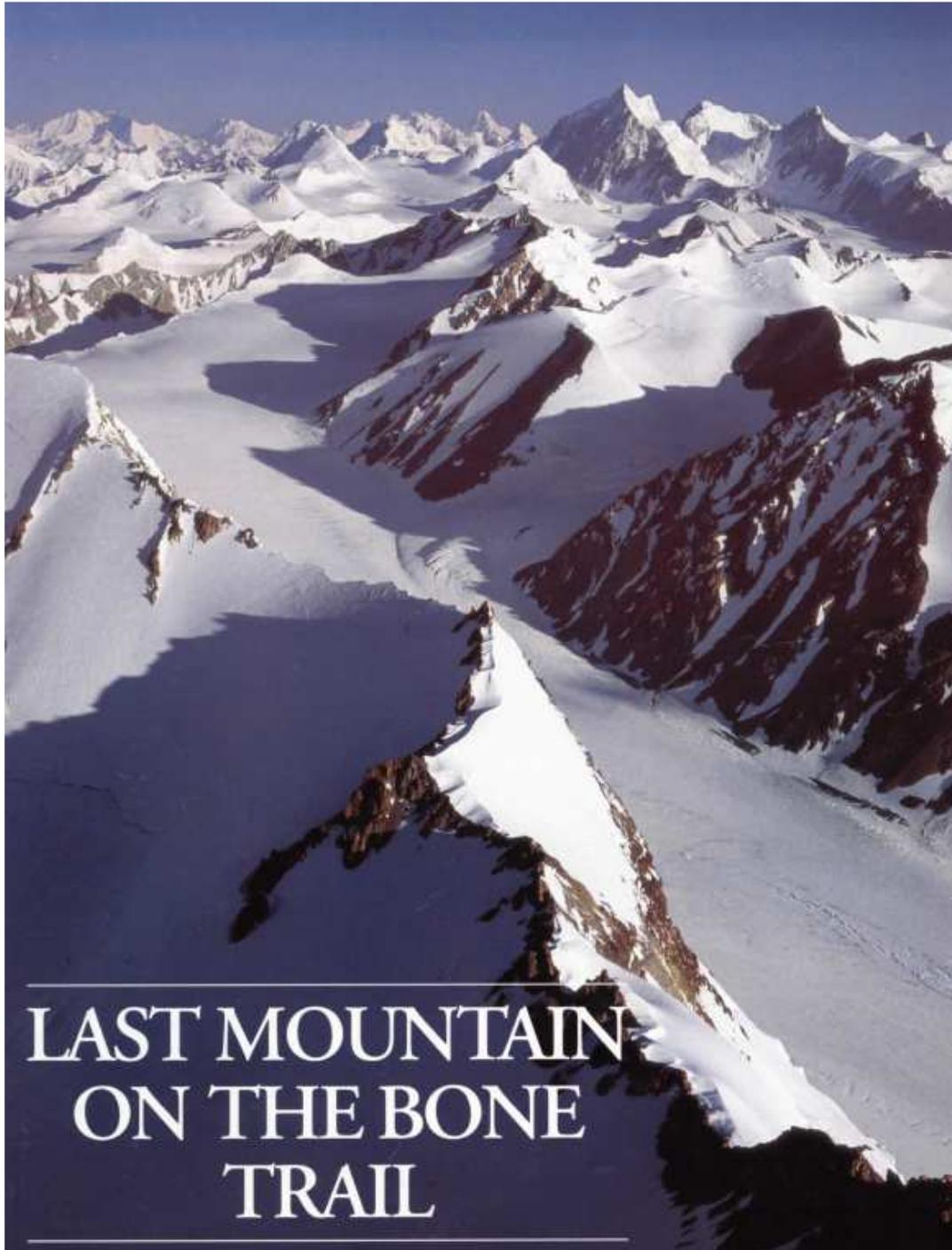
Et au loin, on commence à voir le massif des RIMO.

Le RIMO 1 (7385 m) ; le RIMO 2 (simple antécime du 1 , à 7373 m) ; le RIMO 3 (7233 m), et le RIMO 4 (7169 m) qui n'a pas l'air facile...

Au fond, le K2

RIMO 1

Notre objectif
le RIMO 4



LAST MOUNTAIN
ON THE BONE
TRAIL

*Les RIMO depuis les crêtes du Chong Kumdan
Photo John Porter, revue Mountain N° 142, Nov 1991*

Mais au fait, pourquoi cette appellation de « bone trail » ou encore de « squeleton trail » ?

Tout simplement parce que de nombreux animaux mourraient sur cette piste de caravane, très dure pour les mules, chevaux, et quelques chameaux qui l'empruntaient. Ils mourraient pour des pattes cassées, des congestions dans l'eau glacée de la Shyok, ou d'épuisement.

A la belle époque des caravanes, dans les années 1920 – 1930, il y avait 15 000 bêtes par an qui faisaient la route. D'où pas mal de squelettes laissés sur place !



Paysage ordinaire le long du « bone trail ».

A partir du bas de la vallée, le tracé de la piste de caravane ne remonte pas la vallée de la Shyok, car il faudrait traverser plusieurs glaciers assez larges, dont certains sont parfois en crue, et ce serait très difficile pour les chevaux ou les mules.

Donc la piste remonte, à travers les sévères gorges rocheuses de Chongtash et de Murgo – où beaucoup de chevaux se brisent les pattes - jusqu'au plateau de Depsang, où la piste devient plus facile jusqu'au Karakoram pass. Sauf que, sur ces hauts plateaux, le froid et le vent venant de Sibérie sont vifs, et ont décimé de nombreuses caravanes.

Autrefois, il y avait des caravanes même en hiver. Les caravanes d'hiver longeaient la Shyok jusqu'au confluent avec la Nubra, en marchant sur la rivière gelée.

En été, la traversée de la rivière Shyok à cet endroit est impossible pour des humains: gros débit, fort courant, et remous dangereux.

Aussi, nous sommes heureux de profiter du câble installé par l'armée indienne.



Gros travail des muletiers pour faire passer les bagages sur le câble



Jef doc et Olivier traversent la Shyok

Reste plus qu'à faire traverser les mules : pas simple...

On met les 2 ou 3 plus fortes devant, on les pousse dans l'eau glacée, et les autres finissent pas suivre.

Les tourbillons sont tels que, par moment, les têtes des mules disparaissent complètement sous l'eau.



Vaillantes mules...

Reprenant la route, nous remontons les gorges de la Depsang river et arrivons à Chongtash.

Il y a là un petit camp militaire, orné par un mur en jerricans (à l'époque, les jerricans étaient envoyés par parachutages).

Ce camp perdu me fait penser au célèbre livre du romancier Italien Buzzati, *Le Désert des Tartares* :

- *C'est un bout de frontière morte, ajouta Ortiz. C'est pour cela qu'on n'a jamais touché au fort et qu'il est toujours comme il y a un siècle.*
- *Que voulez-vous dire par frontière morte?*
- *Une frontière qui ne donne pas de souci. De l'autre côté, il y a un grand désert.*
- *Un désert?*
- *Un désert, effectivement, des pierres et de la terre desséchée, on l'appelle le désert des Tartares.*
- *Pourquoi "des Tartares" ? demanda Drogo. Il y avait donc des Tartares?*
- *Autrefois, je crois. Mais c'est surtout une légende. Personne ne doit être passé par là, même durant les guerres de jadis.*
- *De sorte que le fort n'a jamais servi à rien ?*
- *A rien, dit le capitaine.*

Dino Buzzati, le désert des Tartares

Ensuite, la route devient plus rude. Nous arrivons à Murgo, lieu dénommé « Gate of Hell » .

Ici commence l'enfer pour les caravanes. La piste est dure à travers des gorges sévères, avec des éboulis et des grosses pierres partout...



Murgo, « Gate of Hell »

La piste remonte les gorges et nous mène au lieu-dit Burtza ; très longue étape, en essayant de suivre les mules : elles marchent à une vitesse raisonnable, mais ne s'arrêtent jamais avant l'étape du soir... Nous passons le Depsang La, à 5420 m, et arrivons sur ce fameux plateau de Depsang, tout plat ou presque, c'est quelque chose d'unique.



Plateau du Depsang

Le 11 août, les participants Français sont confinés au camp militaire de « Track Junction ». En effet il y a des petites manœuvres militaires sur le plateau, que les étrangers ne doivent pas voir .

Nos camarades Indiens ont plus de chance : ils ont le droit d'aller jusqu'au Karakoram Pass, avec l'aide de la jeep du Major ! (il y avait quelques jeeps sur le plateau, parachutées en pièces détachées et montées sur place).

Je les envie : le paysage au col n'a rien d'extraordinaire - des éboulis de pierres noires au milieu de sommets modestes - mais c'est un lieu chargé d'histoire ! (Karakoram veut dire « pierres noires ») .



*Depsang,
Chip Chap river*

Le 12 août, marchant vers l'Ouest, nous arrivons au bout du plateau de Depsang.

Le lieu est tout à fait exceptionnel : pour moi, c'est la première fois que la marche d'approche vers un glacier se fait en descendant !

Le paysage est immense, c'est un choc visuel.

Impression aussi forte que la découverte de la rivière Shaksgam, évoquée au chapitre 7.



Descente du Depsang plateau (5400 m) vers le confluent des glaciers de Rimo : glacier Sud à gauche, et glacier central à droite. Le confluent est à l'altitude de 4800 m environ.

Puis, quelques kilomètres nous mènent au poste de Gapshan.



Une autre vue de la descente vers les glaciers de Rimo. Le sommet du Rimo 1 apparaît au fond à gauche de la photo.

A Gapshan, l'expédition se sépare en deux groupes : les Français avec Sat et quelques sherpas partent sur le glacier Sud, vers les sommets de Rimo et l'objectif du Rimo IV.

Le groupe des Indiens part sur le glacier central, pour aller au Col Italia, qui donne accès au glacier Siachen. Ce col n'avait pas été franchi depuis 1930 !

Le lendemain, le groupe des Français part de bonne heure, en vue de la traversée de la Shyok. Nous choisissons un endroit où la rivière se divise en de nombreux bras, pour éviter d'avoir trop de courant. L'eau est haute (mi-cuisse), mais en s'appuyant sur les bâtons de skis, ça passe. Nous sommes gelés ! Nous prenons pied sur le glacier Sud de Rimo.



Bernard à la confluence des glaciers de Rimo :
glacier Rimo Sud au premier plan, glacier Rimo central au 2^{ème} plan.

Le 14 août, nous établissons un camp de base sur une moraine latérale rive droite, vers 5000 m.

Vue magnifique :



Vue vers l'Ouest. Le grand sommet du Rimo 1, bien visible au milieu de la photo, est à 20 km à vol d'oiseau !

Ça donne une idée de la taille des glaciers et des montagnes !



Autre vue des 4 sommets de Rimo, du camp de base.



Sommets de Rimo, versant Est .

Vue au téléobjectif. On voit bien la grande combe neigeuse au centre de la photo, entre le Rimo 1 à gauche et le Rimo 4 à droite. La voie envisagée pour le Rimo 4 est de monter par la combe, puis de tourner à droite pour faire le sommet par derrière, par sa face Ouest (non visible sur la photo)



Le Rimo 1 face Est, détail. Une face exposée aux avalanches et aux chutes de séracs !

Le 19 août, nous établissons un camp 1 au pied de la combe, vers 5900 m.

Il fait mauvais temps. Des séracs tombent en permanence du Rimo 1, heureusement à bonne distance du camp.

Cette combe pour monter au camp 2 est exposée : en plus des chutes de séracs, comme il est tombé beaucoup de neige humide, le risque d'avalanche de fond est important.

C'est une vraie souricière. Je ne monterai pas au Camp 2, après tout je suis père de famille maintenant !

Je renonce ainsi au sommet, mais de toute façon la suite est difficile et mes chances d'aller au sommet sont faibles. A mon grand étonnement, Sat, très bon alpiniste, renonce également.

Le lendemain, Jef est malade, et contraint d'abandonner lui aussi.

Restent Jef doc, et Pema, le meilleur des sherpas.

Le 23 août, Jef doc et Pema partent du camp 2 à 6400 m.

Au début, la pente de la face Ouest fait 45 degrés, en neige et glace. Puis la pente se redresse, c'est tout en glace dans un bon 50° ! C'est une ascension difficile et risquée, alors qu'ils n'ont qu'un seul piolet chacun, et très peu de broches à glace. Ils atteignent le sommet par visibilité très faible hélas, et redescendent dans le mauvais temps. Redescende jusqu'au camp de base avancé dans la foulée.

C'est une très belle performance de Jef doc et Pema !



Les summiters : Pema, et Jef doc.

Le 24 août, pour changer, les deux Jef me proposent une sortie à skis .

Nous montons sur le glacier au Sud du camp de base avancé. Belle vue à droite sur l'ibex col , qui est juste au pied du Rimo 1.

Nous continuons à skis au Sud puis au Sud-Ouest sur un beau glacier en pente régulière et sans difficulté.



Une belle sortie à ski ! Notre col est à droite au fond du glacier.

Nous atteignons un col facile entre le sommet 6797 m et le sommet 6315 m. Ce col est à une altitude d'environ 6200 m. Jef l'appelle « Col des Français », mais Harish le rebaptisera en « **Lharimo La** », ce qui est plus respectueux de la toponymie locale!



Examen de la carte – enfin, un schéma au 1/200 000 assez peu précis !

Bernard et Jef

En tous cas, nous sommes les premiers à visiter ce col. Il pourrait être descendu de l'autre côté, par des pentes à 35 / 40 ° (assez facile, mais éviter quelques grosses crevasses) pour arriver au Shelkar Chorten glacier, qui se jette ensuite dans le North Terong glacier.

Ces glaciers et ces vallées ne voient qu'une visite tous les 20 ou 30 ans ...

Il y a beaucoup de nuages, mais nous bénéficions tout de même d'une vue assez incroyable. Vers l'Ouest et le Sud-Ouest, on voit des centaines de pics sur la « Line of Control » avec le Pakistan, au-delà du glacier de Siachen.



Vue du Lharimo La vers le Sud-Ouest.

Nous redescendons au camp de base. Petite fête avec les sherpas et muletiers.



*L'équipe des Français
au camp de base.
De gauche à droite :
Bernard, Olivier, Jef,
Jef doc.*

Nous contemplons une dernière fois le beau glacier presque plat qui mène, vers le Sud, au Terong pass (5700 m, ou 5720 m, selon les cartes) , ce qui permettrait de tracer un bel itinéraire à ski vers le South Terong glacier, et au-delà vers le glacier de Mamostong. Ce glacier attend nos pulkas !



Du milieu du South Rimo glacier: vue au Sud vers le Terong pass, au tiers droit de la photo.

Pendant ce temps, l'équipe des Indiens a atteint le col Italia, à environ 6100 m d'altitude.



Au col Italia.

Vue vers l'Ouest en direction du Siachen.

J'envie nos amis Indiens d'avoir pu visiter ce col, qui n'avait connu aucun passage depuis 1930 !

Les Indiens redescendent le Central Rimo glacier, et traversent la Shyok pour rejoindre le camp de Gapshan.

A même moment, nos sherpas arrivent à la Shyok, un peu en aval.

Ils voient passer un sac à dos flottant sur le courant rapide de la rivière.

Ils se précipitent sur la berge, et finissent pas trouver un corps sans vie.

C'est Kaivan Mistry.

Avec mes camarades Français, nous arrivons rapidement sur les lieux, et remontons le corps sur une plage de galets.

Nous comprenons rapidement ce qui s'est passé. Les Indiens ont traversé la Shyok assez près de sa sortie du glacier, là où le courant est fort. Kaivan a glissé, et a été entraîné par son sac à dos qui lui a maintenu la tête sous l'eau ; il s'est noyé.

Quelle tristesse.

Le corps de Kaivan est emmené à Gapshan, et enveloppé dans une toile de parachute.

Le Major, commandant les troupes du Depsang, passe pour inspecter la situation et apporter son aide.

L'armée indienne rapatriera le corps à Bombay, où la famille de Kaivan organisera une crémation conformément à la tradition..



Kaivan Mistry

C'est dans une ambiance lourde que nous prenons le chemin du retour.
Nous faisons de très longues étapes.

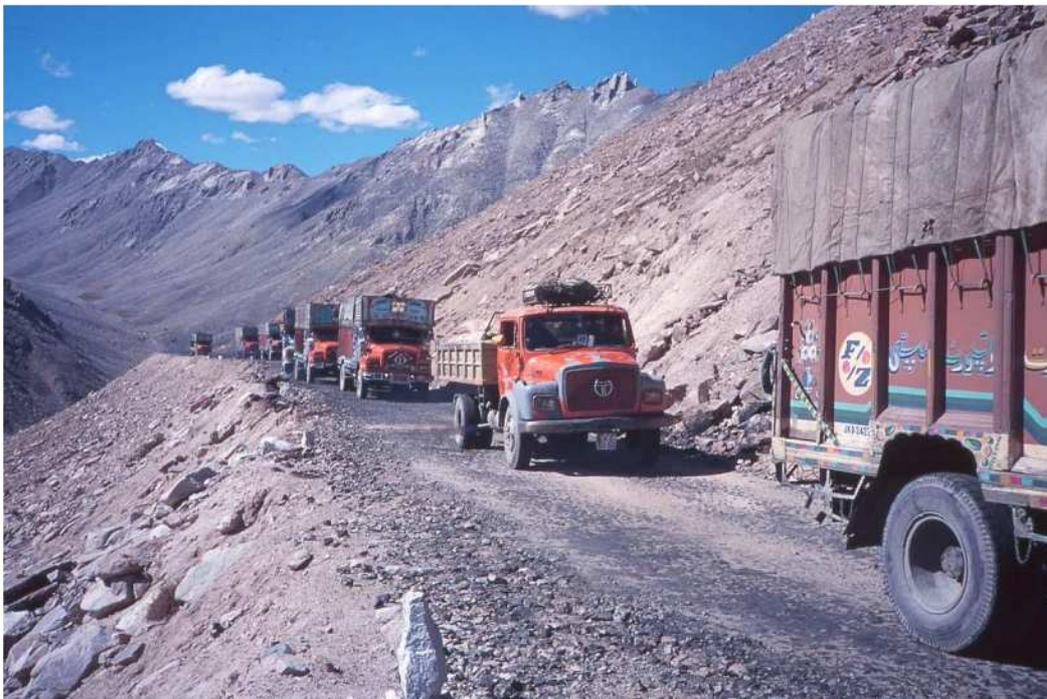


Retour sur le plateau de Depsang.



Et retour au Depsang La (5420 m).

Le 1^{er} septembre, nous retraversons le Saser La ; c'est toujours aussi difficile pour les chevaux. Par endroits, les muletiers sont obligés de tailler au piolet des marches dans la glace, et de mettre de la terre sur ces marches, pour que les chevaux ne glissent pas. Le 3 septembre, nous traversons en jeep le Khardung La (5400 m) , qui nous ramène à Leh. Nous y croisons un convoi de camions, sans doute des camions qui amènent vivres et matériels aux troupes stationnées sur le glacier du Siachen.



Khardung La

Fin de l'expédition. Retour à Bombay pour les Indiens, et à Paris pour les Français, le 7 septembre.
Nous avons vu des paysages exceptionnels, que peu d'alpinistes ont connus.
Mais il y a eu mort d'homme, et le bilan de l'expédition est amer.

Aujourd'hui, il serait difficile pour un européen de visiter cette région.
Suite à des agressions chinoises sur la frontière de l'Aksai Chin en juin 2020, les Indiens ont envoyés des troupes supplémentaires sur le terrain, et ont construit un pont sur la Shyok en aval, permettant de faire passer des camions militaires.

Finalement, c'est comme dans le Désert des Tartares : l'ennemi arrive par le Nord alors qu'on ne l'attendait plus...

Mais ça finira par se calmer....

Car le livre des Bullock Workman le dit bien : « Two summers in the ice wilds of eastern Karakoram ». Two summers dites-vous ? Eh bien il faudra y retourner...



Annexe

Petit historique de l'exploration du Karakoram oriental :

1812 : traversée du Karakoram Pass par Said Mir Isset Ullah, sur ordre de l'officier anglais William Moorcroft.

1819 : Traversée du Karakoram Pass par Moorcroft. [*Moorcroft: "Travels in the Himalayan provinces of Hindustan and the Penjab from 1819 to 1822" Murray 1841, London*]

1837 : exploration de la Shyok en hiver par l'Anglais Vigne [*G.T. Vigne : "Travels in Kashmir, Ladakh, Iskardo, the countries adjoining the mountain courses of the Indus, and the Himalaya north of Punjab" Colburn, London 1842*]

1838: exploration du Bilafond glacier, jusqu'à Ali Brangsa .

1847/1848 : découverte du glacier du Siachen, par T. Thomson et A. Cunningham [*Journal of the Royal Geographical Society, n° 19-1949 et n° 23 – 1853*]

1857 : traversée du Saser La par Hermann, Robert et Adolphe Schlagwingkeit. Venant de Leh au Ladakh, ils atteignent Yarkand par le Karakoram Pass, l'Aksai Chin et la Kalakashih River.

1889 : Sir Francis Younghusband atteint le Turkestan La par son versant Nord.

1896 : Charles de Ujfalvy est le premier français à traverser le Karakoram pass [*Ujfalvy, Charles de : « Les Aryens au Nord et au sud de l'Indukush »*]

1898 : les Bullock-Workman traversent le Saser la et atteignent le Karakoram pass [*Bullock-Workman : « In the ice world of Himalaya »*].

1903 : le français F. Anginieure voyage de Khotan à Leh à travers le Karakoram pass. [*F Anginieure : « En Asie centrale, Turkestan, Tibet, Cachemire » –Leroux 1904, Paris*].

1907 : exploration du Mamostong glacier par Arthur Neve. [*Neve, Arthur : « Thirty years in Kashmir », Arnold, London 1913*]

1909: reconnaissance du Saltoro Pass, du Rimo glacier, du Karakoram Pass et du Saser Kangri par Tom Georges Longstaff [*TG Longstaff : « This my voyage » ; et Glacier exploration in the eastern Karakoram in : Geographical Journal de la RGS vol 35-6, 1910 pp 622-658 ; et The Saltoro Pass in: Alpine Journal vol 192, 1911, pp 485-488.*]

1913: Les Bullock-Workman parcourent les glaciers de Teram Sher , Siachen et Kondus, et atteignent les cols Turkestan la, Indira Col et Sia La. [*Bullock-Workman : two summers in the ice wilds of eastern Karakoram, Fisher Unwin, London, 1917*].

1914: l'expédition italienne du Docteur de Filippi traverse du glacier de Rimo au glacier de Teram Sher, par un col qu'ils nomment Italia Pass.

[de Filippi : « *The Italian expedition to the Himalaya, Karakoram, and eastern Turkestan 1913-1914* », Arnold, London 1932]

Et aussi: récit de Wood: "the exploration of the upper Yarkand valley in 1914 by the de Filippi expedition, *geographical Journal* 59-5, 1922, pp 375-379".

1926: Kenneth Mason , surveyor de l'Indian Survey, traverse le Sia La, et descend la Shaksgam Valley jusqu'au glacier de Singhi. [*Major Kenneth Mason, « Exploration of the Shaksgam valley and Aghil range, Survey of India, Dehra Dun, Geodesic branch office, 1928*].

1929-1930: les hollandais Visser-Hooft explorent la Terong Valley, le Karakoram Pass, et l'Aghil range.[Ph Visser " *Durch Asien hochgebirge- Himalaya, Karakoram, Aghil and Kun Lun.*" *Krauenfeld, Huber & C°, Leipzig 1933*].

1935 : Ph Visser topographie plusieurs glaciers de la Shaksgam Valley.

[*Ph Visser : « Langs de Neordelijke flanken van der Karakorum » Nijh & Van Ditmar, Rotterdam 1936. Et aussi: "Karakorum", Brill, Leiden 1938*].

Ensuite, la région fut fermée longtemps, aussi bien du côté chinois que du côté indien.

Histoire des RIMO peaks :

1984 : en juillet-août, une expédition des Indian Army Engineers effectue la première ascension du RIMO IV (7150 m) [*Himalayan Journal vol 41 pp 117-121*].

1985 : une expédition anglo-indienne dirigée par Harish Kapadia effectue la première ascension du RIMO III

1988, juin à juillet : une expédition lourde indo-japonaise effectue la première ascension du Rimo I, entièrement équipé en cordes fixes sur son versant sud depuis l'ibex col. Même le cook a pu aller jusqu'au sommet, avec les cordes fixes!



Remontée du glacier d'Hispar, Mars 1987.

En langage Ouïghour (langue proche du Turc), on disait « Karakorum », ce qui signifiait « **Pierres Noires** ».

Karakorum était aussi le nom de l'ancienne capitale de Gengis Khan, construite par lui en 1220 en Mongolie dans la vallée de l'Orkhon.

Aujourd'hui, on dit plutôt Karakoram, avec un « a ».

Au Nord-Ouest de la chaîne de l'Himalaya proprement dite (Inde du Nord, Népal), le Karakoram concentre les plus grands glaciers du monde en dehors des régions proches des pôles (Alaska, Groënland, Patagonie, Antarctique).

Le Karakoram Pass, à l'Est de la chaîne, est célèbre pour avoir été le point de passage obligé des anciennes et très nombreuses caravanes reliant, durant plusieurs siècles, le Sinkiang et l'Asie Centrale au Ladakh et aux plaines de l'Inde.
